

FABLIAUX

OU

CONTES,

DU XIIe ET DU XIIIe SIECLE.

TOME CINQUIEME.

FABLIAUX OU CONTES,

DU XIIe ET DU XIIIe SIECLE,

FABLES ET ROMAN DU XIIIe,

Traduits ou extraits d'après pluſieurs Manuſcrits du tems;

Avec des Notes hiſtoriques & critiques, & les imitations qui ont été faites de ces Contes depuis leur origine juſqu'à nos jours.

Nouvelle Edition, augmentée d'une Diſſertation ſur les Troubadours.

Par M. LE GRAND.

Sit apud te honor antiquitati, & fabulis quoque.
Plin. Epiſt.

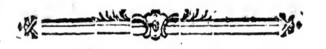
TOME CINQUIEME.



A PARIS,
Chez EUGENE ONFROY, Libraire, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

DEPUIS que nos bons Écrivains sont devenus pour le reste de l'Europe ce qu'étaient pour nous, il y a un siecle & demi, les bons Écrivains d'Athenes & de Rome; depuis que la France s'est vu pour jamais assurer par eux la sorte de prééminence & de supériorité dont elle doit le plus se glorifier, la Littérature est entrée, comme élément nécessaire, dans la confection de notre Histoire, & les grands Hommes qu'elle a produits, dans la liste des grands Hommes de la Nation. Ainsi pensa Voltaire, lorsque sa main brillante entreprit de nous donner le magnifique Tableau du Siecle de Louis XIV. Dans la belle ordonnance que s'en traça à lui-même cet Auteur célebre, il n'oublia pas d'assigner une place honorable aux Écri-

vains qui avaient honoré cet âge de gloire ; & la partie de ſon travail où il traite de leur mérite n'eſt pas celle que nous liſons avec moins de plaiſir.

Quelque ſoit l'éclat attaché à cette époque, il en eſt une autre cependant qui, beaucoup moins connue, eſt pour nous tout auſſi glorieuſe, tout auſſi intéreſſante ; c'eſt celle de notre Littérature ancienne. Quoique les productions qui nous en ſont parvenues ſoient bien loin aſſurément de pouvoir entrer en parallele avec nos chef-d'œuvres modernes, toutes néanmoins ne ſont point à mépriſer. La vanité nationale d'ailleurs doit être curieuſe d'apprécier ce dont fut capable le Génie français, lorſque ne connaiſſant encore ni goût ni principes, ni regles ni modeles, il avait, pour produire, cette ſeule force de sève que donne à un arbre vigoureux un ſol favoriſé par la Nature. Telles que ſont enfin ces productions, elles ont été le premier fruit que les Lettres renaiſſantes aient donné à l'Europe

depuis l'invaſion des Barbares ; & ſi les Ouvrages du dernier ſiecle & du nôtre peuvent ſe glorifier d'avoir procuré à la France la ſupériorité de talent ſur tous les peuples qui l'entourent , les Ouvrages dont je parle ont, comme je l'ai dit dans les Fabliaux, le mérite de prouver encore l'antériorité de ce talent.

De pareils titres aſſurément étaient aſſez flatteurs pour mériter que la mémoire en fût conſacrée dans l'Hiſtoire de la Nation ; & tout Français qui , comme moi , s'intéreſſera vraiment à l'honneur de ſa Patrie, s'attendra toujours à les y trouver dépoſés. Quelle ſera donc ſa ſurpriſe, ou plutôt quelle ſera ſon indignation , lorſqu'il verra que juſqu'à préſent le fait ne ſe trouve dans aucun de nos Hiſtoriens ; que Daniel & Mézeraï ne paraiſſent pas même l'avoir ſoupçonné ; enfin que Vély lui-même , que ſon Continuateur , malgré la ſorte d'engagement qu'ils avaient tous deux contracté avec le Public de faire mieux que ceux qui les avaient pré-

cédés, l'ont cependant omis comme eux. Mais quiconque entreprend une Hiſtoire, lit des Hiſtoriens. Preſſé d'arriver à ſon but, toute autre lecture n'eſt à ſes yeux que diſtraction & perte de tems. Pendant le cours de ſa longue & pénible carriere, propoſez-lui un manuſcrit ancien : ſi ce manuſcrit ne contient point une Chronique, il le rebutera ; à plus forte raiſon ſi ce n'eſt qu'un vieux Roman, un recueil de vieilles Poéſies.

Et cependant ſon mépris eſt injuſte. Quand même la Littérature de ce tems ne ſerait rien à ſes yeux, ne ſait-il pas que ces manuſcrits, ſi déraiſonnablement dédaignés par lui, peuvent ajouter un prix immenſe à ſon travail, autant par le tableau des mœurs & des uſages, qu'ils offrent plus que tout autre Ouvrage quelconque, que par les anecdotes particulieres & la multitude de détails curieux qu'ils contiennent ſur les Duels, les Tournois, les Armes, les Monnaies, ſur le Gouvernement, la Chronologie, la Juriſ-

prudence du tems, l'Art de la Guerre, l'Adminiſtration de la Juſtice, &c. &c. &c. & ſur l'Hiſtoire même.

L'Hiſtoire en effet n'eſt pas ſeulement le récit des événemens politiques & guerriers qu'a pu éprouver ſucceſſivement une Nation : c'eſt le tableau de ſes différens âges. Or ce tableau, pour être varié, & ſur-tout pour être intéreſſant, exige d'autres élémens que ceux des ſimples faits hiſtoriques.

La plupart de nos Savans, de nos Antiquitaires (*), de nos Juriſconſultes; Ducange, Paſquier, Fauchet, le Fevre, Caylus, Ducheſne, le Laboureur, Salvaing, Ménétrier, Galand, Bruſſel, Caſeneuve, Ste-Palaie, &c. &c. aſſurent avoir lu avec profit nos anciens Poëtes. Pluſieurs mêmes des Hiſtoriens particu-

(*) Je demande grace pour ce mot, lequel m'a paru néceſſaire pour déſigner ſans périphraſe les Ecrivains qui ſe conſacrent à l'étude des Antiquités d'une Nation.

liers de nos Provinces, Valbonais, Calmet, Vaissette, &c. les citent avec reconnaissance; n'y aurait-il donc que nos Historiens généraux qui les dédaigneraient?

Encore si l'on n'avait à reprocher à ceux-ci que d'avoir ignoré les prérogatives honorables de notre ancienne Littérature, peut-être pourrait-on les excuser; parce qu'après tout il doit arriver que tôt ou tard d'autres Ecrivains suppléeront à leur négligence. Mais il est un reproche plus sérieux qu'on peut faire à quelques-uns d'entr'eux; celui d'avoir voulu en parler, & de n'en avoir donné que des notions fausses & erronées. Tels sont Vély & Villaret : car malgré les égards que je dois à leur nom & à leur ouvrage vraiment utile, je me vois contraint de les dénoncer ici à mes Lecteurs, sans balancer un instant entre leur honneur particulier & la gloire de ma Patrie. Dans un livre fait pour mourir en naissant, ou au moins pour être bien-tôt oublié,

on peut ſans danger négliger les erreurs. Elles y ſont peu dangereuſes, & y meurent, comme lui, étouffées avec leur germe avant d'avoir pullulé. Mais dans un Ouvrage, qui, par ſa nature eſt deſtiné à paſſer entre les mains de tout le monde, comme elles ſont l'arrêt d'un Juge qu'on ſuppoſe inſtruit, elles deviennent bientôt une erreur publique; & à ce titre on ne ſaurait les relever avec trop d'exactitude.

Villaret, en écrivant l'Hiſtoire de Charles V, s'eſt arrêté un inſtant ſur l'état où étaient alors les Lettres & les Sciences. Il a eu raiſon. En effet c'eſt ſous ce Prince que pour la premiere fois le Gouvernement parut ſonger à elles. C'eſt ſous lui que la langue, plus épurée, commença d'aquérir dans toutes ſes productions ce ton charmant de naturel & de naïveté, dont Amiot paraît avoir été parmi nous le dernier modele, & dont depuis Amiot on ne retrouve plus gueres de veſtiges que dans quelques Pieces du

ton badin. Ce regne d'ailleurs a un caractere qui lui eſt propre. Le XIIe ſiecle avait particuliérement produit beaucoup de Romans ; le XIIIe, des Romans, des Chanſons & des Contes : ſur la fin du XIVe parurent nombre d'Ouvrages ſur la Politique, ſur la Morale, l'Agriculture, la Phyſique & les autres branches des Sciences utiles. Alors commencerent les traductions, en proſe, de nos Poëmes nationaux plus anciens ; & (ce qui était bien plus important pour le goût) les traductions de quelques bons écrits de l'Antiquité. Le Monarque, vraiment digne du nom de Sage que lui décernerent également, & ſes ennemis & ſes ſujets, encouragea ces différens travaux ; tantôt en ordonnant lui-même les Ouvrages, tantôt en acceptant leur dédicace, ſouvent en comblant de ſes bienfaits leurs Auteurs. Enfin par les ordres qu'il donna, ſoit pour acheter, ſoit pour faire copier les manuſcrits du tems les plus eſtimés, il ſe compoſa au Louvre une Bibliotheque

que son siecle admira, & dont le nôtre ne doit parler qu'avec reconnaissance, parce que l'opinion l'ayant rendue dès-lors une des propriétés les plus précieuses de la Couronne, elle a préparé & formé de loin chez nos Rois ce Magnifique *Museum*, aujourd'hui le trésor des Lettres, ainsi que l'une des magnificences de l'Etat.

Tel est en raccourci le tableau qu'avait à présenter Villaret, même en ne parlant que de la Littérature. L'objet était assez important pour que ses Lecteurs lui permissent d'entrer dans certains détails. Si d'ailleurs, au lieu de se faire le Rapporteur de cette grande cause, il voulait s'en constituer le Juge, il devait alors, plus que jamais, éviter ce stile de Rhéteur, ces phrases vagues, ces mots sonores & vides de sens, qui ne lui sont que trop ordinaires : il devait, en motivant son arrêt, nous prouver qu'il avait lu avec la plus scrupuleuse attention les pieces sur lesquelles il prononçait; & par ses lu-

mieres, ainſi que par ſon impartialité, nous forcer d'adopter ſon avis. Ecoutons-le parler maintenant.

Nos inſipides Verſificateurs, ſans correction, ſans goût, dénués de graces, béguayaient à peine des Poëmes informes, dans un idiôme que les entraves de la meſure & de la rime rendaient encore plus barbare; tandis que l'Italie pouvait déja ſe glorifier d'avoir produit des Poëtes dont elle fait aujourd'hui ſes délices.

Quoique je ne devine point trop ce que Villaret entendait par ces *Poëmes informes, que béguayaient à peine nos inſipides Verſificateurs, dénués de graces, dans un idiôme plus barbare encôre par la meſure & la rime*, je ne doute nullement qu'il ne s'entendît lui-même. Mais de bonne foi eſt-ce ainſi, eſt-ce en deux mots, eſt-ce avec ce ton dédaigneux, qu'on juge à la fois pluſieurs ſiecles & toute une Nation? Un Hiſtorien inſtruit, tel que devait être Villaret puiſqu'il oſait prononcer ſur ces matieres, devait-il

ignorer que la France a eu, en langue vulgaire, des Poëtes estimés, avant le reste de l'Europe ; que ces Poëtes ne sont pas toujours aussi *insipides* qu'il le prétend ; que ce sont eux qui ont renouvellé dans l'Occident l'amour & la culture des Lettres ; que les Royaumes voisins se firent un honneur, non-seulement de lire & d'étudier leurs Ouvrages, mais encore de les traduire & de les imiter ; que l'Italie enfin, que cette Italie, exaltée aveuglément par nos Auteurs aux dépens de leur propre gloire, nous est redevable des premiers Ecrivains dont elle se glorifie ? Voilà ce que tout Auteur Français devrait savoir, parce que tout Français aimant naturellement sa Patrie, il doit connaître tout ce qui peut la lui faire estimer davantage. Pour l'Auteur qui s'en fait l'Historien, c'est un devoir rigoureux de la louer lorsqu'elle y a droit. Que sera-ce donc, quand au lieu des éloges qu'elle mérite, il l'humiliera injustement pour couvrir d'autres peuples

d'une gloire qui, légitimement, n'appartient qu'à elle !

Vély n'a point commis cette même injure, parce qu'ayant à peindre des tems antérieurs où l'Italie n'exiſtait pas encore pour les Lettres, il n'a pu favoriſer l'étrangere aux dépens de notre héritage. Mais il a eu envers la France un autre tort, celui de ne pas connaître davantage les Poëtes, qui dès-lors l'illuſtraient; & le tort, encore plus grand, de ne lui attribuer pour toutes richeſſes alors qu'un Ouvrage abſurde, composé dans cette Italie même qu'on vante tant, & par conſéquent tout-à-fait étranger pour nous : c'eſt la *Légende dorée* de Jaques de Voragine, Dominicain Génois, dont il cite un Conte entier.

V. le regne de Philippe-le-Hardi.

Il eſt vrai que dans le même tems nous avions chez nous d'autres Contes dévots, du même genre, qui ne valaient gueres mieux ; mais au moins, s'il voulait nous accuſer, il fallait citer ceux-ci qui étaient les nôtres ; ou plutôt il fallait dire que,

malgré la grossiereté, l'ignorance & la superstition qui régnaient alors, il existait, dans la Nation, des Ouvrages pleins de gaieté, d'imagination & de génie, dont plusieurs nous sont parvenus. Mais par une bisarrerie singuliere de la fortune, les Romans, les Fabliaux, les Pieces dramatiques, dont nous pouvions à bon droit nous enorgueillir, sont restés jusqu'à nos jours dans le plus profond oubli; tandis que les Contes dévots, faits pour n'en jamais sortir, ont eu, peut-être à cause de leur ridiculité même, une sorte de célébrité.

Je ne connais que deux Auteurs, qui dans leur tems aient publié des recueils de ces Contes, en vers français. L'un est Coinsi ou Comsi, Moine de S. Médard de Soissons, ensuite Prieur, & mort en 1236 : encore ne les a-t-il pas inventés. Ils avaient été, dit-on, composés primitivement en Latin, dans le siecle précédent, par un certain Hugues Farsi, Moine de Saint-Jean-des-Vignes de la

même ville. Mais la plupart de ceux de Farsi ne contenaient que des relations de Miracles opérés dans le Soissonnais par l'intercession de la Vierge, & sur-tout par l'attouchement d'un de ses souliers qu'on prétendait y posséder. Comsi non-seulement les traduisit en français & les rima; mais il y ajouta d'autres sujets dévots, de même nature, que lui fournit la tradition, qu'il imagina, ou qu'il tira d'Auteurs antérieurs à lui, tels que le Moine Herman, Guibert de Nogent, &c. & quoique la plupart de ces derniers sujets ne soient pas des Histoires miraculeuses, il conserva néanmoins à son Ouvrage le nom primitif de *Miracles de Notre-Dame.* C'est d'après ce titre que j'ai appellé de même, *Miracles*, tous les Contes dévots qui entreront dans ce Volume.

Le second recueil, beaucoup moins connu que celui de Comsi, ou plutôt inconnu jusqu'à présent, est intitulé *Vie des Peres*; nom que lui a donné le Ri-

meur, ſans doute à l'imitation des anciennes *Vies des Peres du déſert*; ſoit parce qu'il contient de même différentes aventures d'Hermites, ſoit parce que la plupart de ſes ſujets ſont pris dans ces Vies. Ce recueil-ci eſt anonime. On voit cependant par pluſieurs endroits de l'Ouvrage que l'Auteur était Moine auſſi.

Quant au mérite de ſes Hiſtoires, elles ſont, malgré tous leurs défauts, ſi ſupérieures à celles de Comſi, pour l'art de la narration & le choix des ſujets, que j'ai d'abord eu le projet de les diſtinguer. Mais à l'exécution la choſe m'a paru impoſſible. Les manuſcrits du tems, qui nous ſont parvenus, ayant été compoſés, comme tous les recüeils de ce genre, ſelon le caprice des Copiſtes, ou d'après le choix bon ou mauvais des Particuliers pour leſquels ceux-ci travaillaient, jamais ils ne s'accordent ſur les pièces qu'ils contiennent. Ainſi tel Conte qui ſe trouvera dans un manuſcrit de *Vies des Peres*, ſe trouvera également dans un manuſcrit de *Mi-*

racles ; & lorſqu'il s'agira d'en déterminer l'Auteur, on ne ſaura trop comment ſe décider.

Il exiſte chez les Religieuſes de Notre-Dame de Soiſſons, un très-beau manuſcrit des *Miracles* de Comſi, avec filets d'or, miniatures à chaque Conte, & tous les ornemens que comportait jadis le luxe chirographique. Dom Germain en parle dans l'hiſtoire qu'il a donnée de cette Abbaye en 1675.

Racine le fils ayant eu occaſion de le voir, il le parcourut, & en fit l'objet d'un Mémoire particulier, qui ſe trouve inſéré parmi ceux de l'Académie des Belles-Lettres. Après avoir dit un mot ſur l'Ouvrage & ſur ſes deux Auteurs, l'Académicien en donne quelques extraits; mais il faut voir avec quel mépris il en parle, & combien ſont ridicules les Contes qu'il a choiſis. D'un autre côté il avoue qu'on trouve chez Comſi des morceaux *écrits avec élégance, peints avec grace, & qu'on pourroit citer comme des exem-*

ples du ſtyle ſimple & naturel. Mais il convient en même tems que le fonds de l'Ouvrage lui a paru *ſi abſurde, qu'il n'a pas eu la patience d'achever une lecture ſi fatiguante.*

Pour moi qui me crois obligé de lire en entier les manuſcrits que j'oſe apprécier, j'avouerai à mon tour que je n'ai trouvé dans Comſi ni cette grace, ni cette élégance qu'y admirait Racine, & ſur leſquelles le fils du Verſificateur le plus parfait qu'ait eu la France, Verſificateur lui-même élégant & harmonieux, devait, ce ſemble, être aſſez difficile. J'en appelle aux morceaux mêmes qu'il a cités en exemple. Comſi m'a paru ſimple & naturel; mais niais, plat, ſans imagination & ſans aucun charme. On peut juger de la trempe de ſon eſprit par l'anecdote qu'il nous apprend ſur ſa production. Le Diable, furieux contre lui à cauſe du bien que cet Ouvrage allait produire, voulut, dit-il, l'étouffer un jour; heureuſement il eut le tems de faire le ſigne de

la croix; mais quelque tems après cependant le Malin, par rancune, lui fit dérober des reliques qu'il possédait.

L'Auteur de la *Vie des Peres*, indépendamment du mérite qu'il a, comme j'ai déjà dit, de mieux choisir ses sujets & de mieux narrer, a encore celui d'écrire beaucoup mieux. Il avait l'oreille vraiment poétique. Je ne veux, pour en convaincre, que ce préambule mistique d'un de ses Contes. On ne ferait pas aujourd'hui des vers plus harmonieux & plus doux.

Desouz bel elme, en un biau prez,
Venez avant, vos qui amez.
Le Dieu d'amors i velt aller
Qui ses amis velt esprouver:
Savoir velt de qui est amez.
Venez avant, vos qui l'amez;
Entendez à ceste chançon
Qui vaut une bonne leçon.
Nostre Sires, qui toz nos fist
Et près de soi les bons assist,
Nos apele, & les bras nos tent,
Et de jor en jor nos atent,
Et dit: venez avant, mi fill
Qui m'amez. Et vos, fol & vil,

TRADUCTION.

Accourez sous ce bel orme, accourez dans cette belle prairie, vous tous qui aimez. Le Dieu d'Amour va s'y rendre pour éprouver ceux qui le chérissent: il veut les connaître. Accourez, vous tous qui l'aimez; & profitez de la sage leçon que vont vous donner mes vers.

Dieu qui nous créa tous, Dieu qui place les bons à sa droite, nous appelle à lui, les bras ouverts. Chaque jour il nous

Qui ne m'amez ne me prisiez, Et pour vos biens me desprisiez, Alez en perdurable peine La où votre péchiez vous maine.	presse. Venez à moi, chers enfans qui m'aimez, nous dit-il: Et vous méchans & malheureux qui ne faites aucun cas de me plaire, qui préférez vos plaisirs à mon amour, allez aux tourmens éternels où vous ont conduits vos péchés.
Diex! com ci aura cruel mot, Et com cil se teura pour sot, Qui en cele paine charra Dont jamès jor ne partira! . . .	Dieu! Quelle sentence effroyable entendra, & de quelle consternation sera saisi, celui qui tombera dans cet abîme d'où il ne sortira jamais, &c.

Cet Écrivain est resté jusqu'à présent inconnu; car il semble, encore une fois, qu'un mauvais Génie, ennemi de la France, se soit fait pendant long-tems un plaisir malin d'engloutir successivement dans l'oubli les meilleures productions de notre antique Littérature, pour ne laisser surnager & arriver vers nous que ce qui méritait le plus d'être oublié. C'est ainsi, par exemple, qu'il nous a transmis une quantité immense de plats Romans du XIIe & du XIIIe siecle, une foule de *farces*

& de *sotties* du xv[e] ; tandis qu'il a tenu enfouis nos excellens Fabliaux, la jolie Pastorale dramatique *du Berger & de la Bergere*, & tant d'autres piéces, qu'un bon Génie, plus favorable à notre gloire, mais moins puissant, semblait avoir dictées, Il a enveloppé, dans la même proscription, l'Auteur estimable de la *Vie des Peres* ; & comme s'il eût eu le dessein formel de déshonorer nos Aïeux, il a rendu célebre le dégoûtant Comsi, qui, traduit & cité pendant long-tems avec éloge, est devenu enfin, pour nos Ecrivains modernes, un plastron de ridicule & de plaisanteries.

Un procédé, si peu raisonné de la part de ceux-ci, m'a fait naître quelques réflexions que je vais soumettre ici à mes Lecteurs. J'espere pour elles d'autant plus d'indulgence que la matiere est neuve.

1°. Est-ce par des Historiettes de Légende, je le répete, qu'on doit apprécier un siecle ; sur-tout lorsque ce siecle

peut se vanter d'avoir produit beaucoup d'autres choses bien plus estimables ? Est-ce par celle de ces Historiettes, choisie à dessein la plus niaise & la plus bête, qu'on peut faire juger de l'ouvrage même ? Et le Lecteur qu'on abuse ainsi, ne crierait-il pas tout le premier à l'injustice & à l'ignorance, si pour apprécier notre siecle & notre Nation, par exemple, un Etranger allait citer ou nos Noëls populaires ou nos Cantiques de dévotion ?

2°. Ces Fables dévotes, qu'on nous donne aujourd'hui comme les archives de la plus honteuse superstition, ou plutôt comme le *nec plus ultra* de la démence, elles ont été citées & copiées d'âge en âge par des Ecrivains étrangers, & par des nationaux, postérieurs aux nôtres. On les retrouve même dans certains de nos Livres ascétiques des deux derniers siecles ; & jusqu'à présent néanmoins on ne s'est pas avisé encore d'accuser ces siecles d'imbécillité, parce qu'alors il y eut des gens qui imprimerent de pareilles sottises.

Qui ne ſait en effet que ce qu'on appelle Dévots, forme ordinairement dans tous les pays une claſſe à part, qui pour les lumieres & la philoſophie ſe trouve toujours en arriere des autres claſſes. Plus crédules que le reſte des hommes, parce que pour eux croire eſt une vertu, & douter, un crime, ils n'oſent ſe permettre le moindre examen ſur tout ce qui a l'air d'appartenir de près ou de loin à la Religion. Où les gens religieux & vraiment ſages ſe ſcandaliſent, eux ne voient que des ſignes conſolans de la bonté d'un Dieu, auquel d'ailleurs rien n'eſt impoſſible. Pour corriger la dévotion ſur ſa trop facile crédulité, il faut qu'elle ait été pendant quelque tems en bute aux railleries des impies & des libertins. Alors apprenant, aux dépens de ſon amour-propre, à joindre la circonſpection preſcrite par la raiſon & par la ſageſſe, à la ſimplicité d'eſprit ordonnée par l'Evangile, elle devient enfin ce qu'elle doit être; c'eſt-à-dire, prudente & éclairée, en même-

tems qu'elle eſt ſoumiſe & docile : Et c'eſt-là, pour le dire en paſſant, un bien réel que, ſans le vouloir, ont procuré en France à la Religion les Huguenots du XVI[e] ſiecle & les Mécréans du nôtre.

3°. Il ne faut pas croire que les *Miracles* aient joui dans leur tems d'une ſi grande réputation. Si de l'ombre des Monaſteres où ils prirent naiſſance, la ſuperſtition les répandit dans le ſein de quelques familles, jamais elle ne put les rendre, comme les Romans & les Fabliaux, par exemple, une lecture propre à toute la Nation : jamais ce ne fut un ouvrage en vogue, & je défie d'en fournir aucune preuve.

4°. Les Contes dont il s'agit ici ne ſont point une production [illegible] Poëtes laïcs, des beaux-eſprits du tems. On les doit tous à trois ou quatre Moines, qui, de bonne foi ſur ces ſottiſes qu'ils avaient entendu raconter, crurent honorer Dieu en les rimant; ou qui par un zèle mal entendu, ne ſe firent aucun ſcrupule de

les inventer pour accréditer les reliques de leur Monaſtere. Les Vies de Saints, les Chroniques & Hiſtoires, ſoit contemporaines, ſoit antérieures, ſont remplies preſque toutes de ces prodiges inſenſés, parce qu'elles furent preſque toutes écrites par des Moines; & c'eſt la remarque qu'entre mille autres aura pu faire comme moi quiconque aura eu le courage de ſe dévouer à de pareilles lectures. Depuis qu'il eſt à la mode d'écrire contre les Ordres Religieux, leurs Avocats ont beaucoup vanté, pour les défendre, le ſervice que ces Ordres ont rendu aux Lettres, en conſervant ou en copiant les manuſcrits anciens. Me préſerve le Ciel de vouloir, en aucune façon, rabaiſſer ce bienfait ineſtimable, que nous leur devons. Jamais la reconnaiſſance, quelqu'étendue qu'elle ſoit, ne pourra trop le célébrer. Je porte le même reſpect à tout ce qu'ils ont fait pour la Religion. Mais avec la même impartialité auſſi, ne doit-on pas convenir que pendant long-

tems

tems ils ont par leurs écrits causé aux Lettres un tort, qu'il est impossible d'apprécier ? Un Religieux qui compose se ressent malgré lui des influences du cloître. Il a beau avoir de l'esprit ; il a en même-tems, avouons-le de bonne foi, un stile & une maniere de penser qui lui sont propres, & auxquels vous le distinguerez toujours de l'homme du monde.

Encore si toutes les pauvretés qu'occasionnerent ces préjugés de Couvens étaient restées dans l'enceinte des murs qui les virent éclore ! Mais qui ne sait que pendant bien des siecles leurs Auteurs furent les Oracles de l'Europe ; & malheureusement pour nous combien de fois encore n'influent-elles pas aujourd'hui sur nos jugemens.

Quelqu'un, en parcourant ces sortes d'Ouvrages, y rencontrera par hazard un passage, une anecdote, un prétendu fait historique, curieux à force de bêtise & de simplicité. Il le recueille, & l'enchâsse dans quelqu'une de ses productions

pour en réjouir ses Lecteurs. Vient ensuite un Compilateur d'anecdotes, un Historien même, qui frappé de la singularité du passage, & croyant y voir l'esprit du siecle où il fut écrit, s'en empare à son tour, & prononce après cela sur le siecle même. Combien d'exemples je pourrais citer en ce genre! Un ou deux suffiront.

Le Comte Bouchard, veut fonder près de Paris, à S. Maur, un Monastere. Dans ce dessein il écrit au Prieur de Cluni pour lui demander des Moines; & le Prieur lui répond qu'il n'ose se risquer à entreprendre un voyage *aussi long que celui de Cluni à S. Maur.*

Des Ecrivains très-estimables, & (ce que je regrette le plus) des Historiens du premier mérite, tels que Robertson, ont allégué ce fait pour prouver l'ignorance profonde & le peu de commerce qui régnaient au tems où on le suppose. Mais comment ces Auteurs ne se sont-ils pas rappellé qu'il contredit mille autres faits

pareils du même-tems ; faits fondés sur la petite ambition qu'ont eue dans tous les siecles, & qu'avaient de même dans celui-là, les Moines de multiplier les Maisons de leur Ordre ? D'ailleurs est-il vraisemblable qu'un habitant de la Bourgogne, que le Chef d'une Maison religieuse considérable, laquelle lui donnait au dehors des rapports très-étendus, n'eût point mille fois ouï parler de Paris, & ne sût point à quelle distance à-peu-près cette ville était située ? La réponse du Supérieur de Cluni ne pouvait-elle pas être une défaite vis-à-vis de Bouchard, dont l'offre peut-être, dont le caractere ou les conditions ne lui plaisaient pas ? Mais quand même elle serait vraie, quand elle eût été faite de bonne foi, que prouverait-elle ? qu'il y eut alors un Moine ignorant, qui probablement n'étant jamais sorti de son Monastere imagina que Paris était aux extrémités du monde. Pourrait-on légitimement en conclure, que par-tout le

Royaume les Français vivaient tous de même, enfermés dans leur écaille, & que perſonne ne ſavait exactement où était Paris, excepté ceux qui l'habitaient?

L'anecdote de Bouchard n'eſt pas la ſeule qu'on allégue en preuve de la prétendue ſtupidité de nos Peres. A l'appui de celle-là on en cite une autre, du même tems à-peu-près, dans laquelle il s'agit d'un recueil d'Homélies, vendu deux cens brebis & trois muids de grain; & celle-ci, en prouvant combien les manuſcrits étaient rares, prouve de même, dit-on, combien l'ignorance devait être générale.

Avant de diſcuter le fait, expoſons-le fidélement; car de tous ceux qui l'ont rapporté juſqu'ici, il n'y en a preſqu'aucun qui ne l'ait préſenté d'une maniere peu exacte.

Un Evêque, nommé Martin, précédemment Chapelain de Geoffroi, Comte d'Anjou, poſſédait un recueil d'Homélies très-précieux. Certain Abbé qui avait

Annal. Bened. t. IV. p. 675.

entendu parler du manuſcrit, voulant ſavoir ce qu'il était devenu, apparemment dans le deſſein de l'acheter, écrit ſur les lieux à un Moine de ſa connnaiſſance, pour en demander des nouvelles. Celui-ci répond qu'il eſt vendu, qu'Agnès, femme de Geoffroi, en a eu envie ; que pour l'avoir elle a donné, dans un premier paiement, cent brebis ; dans un ſecond, un muid de froment, un muid de millet & un muid de ſeigle ; dans un troiſieme cent autres brebis ; dans un quatrieme quelques peaux de martre ; dans un cinquieme enfin quatre livres en argent, afin d'acheter des brebis encore.

Il eſt aiſé de voir, d'après cet expoſé, non pas que les manuſcrits au XIe ſiecle étaient d'un prix exorbitant ; non pas qu'ils étaient très-rares, comme on le prétend ; mais qu'il en a exiſté un qu'une femme, dans un moment de caprice, a payé fort cher. Peut-être d'ailleurs celui-ci était-il curieux par le choix des pieces

qui le composaient. Peut-être, & la chose est probable, l'était-il par le choix du vélin, par la beauté des peintures & des dorures, par le fini du travail : or pour des objets qui ont ce genre de mérite, il n'est d'autre prix, comme on sait, que celui qu'y veulent attacher l'opulence & la fantaisie. D'ailleurs la maniere dont paya la Comtesse, tantôt en brebis ou en peaux, tantôt en grain ou en argent; les cinq termes qu'elle fut obligée de prendre, doivent, ce me semble, avoir renchéri encore le marché. A peine même put-elle satisfaire au cinquieme paiement, malgré la modicité de la somme; puisque, selon l'Auteur, il fallut que Martin, pour avoir son argent, menaçât de retirer son manuscrit. *Postquam requisivit denarios ille, conqueri cepit de libro. Illa statim dimisit illi quod sibi debebat.*

Encore une fois tenons-nous en garde contre toutes ces anecdotes monacales, auxquelles jusqu'à présent on a donné

trop de poids ; & ſoyons convaincus que des gens enfermés toute leur vie dans un Monaſtere, mal inſtruits par conſéquent de ce qui ſe paſſait au dehors, mal placés pour bien voir, & d'ailleurs remplis de préjugés, ne ſont pas les gens qu'il faut conſulter lorſqu'on veut connaître les mœurs d'un ſiecle.

Intra terminos parochiæ Geſtellenſis, dit le Moine, Auteur de la Vie de S. Arnoud, Evêque de Soiſſons, *eſt quædam vena terræ nigra & quaſi ſubrufa, quæ crebris paludibus interſita non facile poteſt tranſiri. In his vero locis moratur genus hominum atrocitatem ſemper geſtiens, ut vulgus ſcytharum.* A entendre l'Auteur de cette remarque, vous vous imagineriez que les habitans de la Paroiſſe de Ghiſtelle, relégués par la Nature dans un terrein maudit, y étaient devenus des Sauvages féroces, des eſpeces d'Antropophages. Vous allez croire après cela qu'il va vous raconter ſur leur atrocité quelques exemples horribles, capables

de faire frémir. Point du tout, il ne parle d'eux que pour rapporter un miracle fait par le S. Evêque, en faveur d'une mere qui avait cinq enfans malades, & que celui-ci guérit. Eh bien, que quelque glaneur d'Anecdotes flamandes vienne à rencontrer le passage que j'ai cité, il nous représentera les pauvres Ghistelliens comme une race d'hommes abominables, sans humanité & sans vertu; & cependant il est très-probable, que, s'ils pouvaient être alors aussi grossiers que les autres Flamands leurs compatriotes, à coup sûr ils n'étaient pas plus méchans.

Mon intention, au reste, en écrivant ces réflexions, n'est pas, à beaucoup près, d'entreprendre l'apologie des siecles d'ignorance. Je ne crois pas mériter assez de mépris pour être soupçonné d'une démence pareille. Mais je pense aussi qu'il faudrait assez respecter nos Peres, pour ne leur faire au moins que les seuls reproches qu'ils méritent. Je pense qu'un Ecrivain, lorsqu'il veut parler des tems

de barbarie, ne ſaurait être trop circonſpect; parce que ſans cette précaution, pour rendre ſon tableau piquant, il en viendra malgré lui à le trop charger: comme celui qui raconte une hiſtoire en vient toujours à y ajouter quelque circonſtance étrangere, afin de la rendre plus agréable. Je penſe enfin qu'il eſt de la raiſon de ne juger ni tout un ſiecle d'après un ſeul fait iſolé, ni toute une Nation d'après l'abſurdité d'un particulier. Les *Annales Bénédictines*, déja citées plus haut, font mention d'un Seigneur qui, fondant un Monaſtere & ſe défiant apparemment de ſa mémoire ſur l'article de ſa bonne œuvre, ſe fendit l'ongle du pouce afin de s'en reſſouvenir toute la vie. Si un jour quelque Hiſtorien prétendu Philoſophe, qui voudra peindre les mœurs des tems paſſés, trouve en ſon chemin cette aventure, je ne ferai pas ſurpris de la lui voir citer avec complaiſance, & pour preuve de la barbarie du tems, alléguer que les Fondateurs de

Couvens se fendaient l'ongle. Mais je reviens aux Contes dévots.

5°. Si l'on n'eût cité ces Contes que pour rendre odieuse la superstition, en nous montrant jusqu'à quel point elle peut devenir absurde, il faut avouer qu'il était difficile de choisir un champ plus favorable. Mais on n'a point réfléchi que roulant presque tous sur des sujets de dévotion, ils ne pouvaient tout au plus nous présenter que la dévotion du siécle. On n'eût point connu ainsi, par exemple, quelle était sur les Sciences & sur les Arts la somme des lumieres. On n'eût point su ce qu'était alors la Littérature, & surtout la Philosophie en Littérature : & cependant voilà ce que nos Ecrivains frondeurs ont prétendu avoir découvert dans les *Miracles*.

Il y avait une maniere aussi simple que sûre de s'instruire sur ces deux derniers articles, plus intéressans qu'on n'imagine; c'était de lire les Romans & Fabliaux nombreux qu'a produits cet âge. Destinés dans

leur origine à être lus ou entendus par toute la Nation (*), & par cette raiſon obligés de lui préſenter des mœurs où elle ſe reconnût, composés d'ailleurs par des Auteurs bourgeois qui avaient tous les préjugés communs à cette Nation, ſans avoir les préjugés particuliers du cloître ; ces écrits nous offrent, ſi l'on peut parler ainſi, le coſtume moral d'alors. Mais ce coſtume, on ne s'eſt pas aviſé juſqu'à préſent d'aller le chercher là ; & l'on nous a donné à ſa place les caricatures & les grimaces de quelques Dévots d'un eſprit ſimple.

6°. Quoique la plupart des *Miracles* ne prêtent réellement que trop au ridicule, comme je l'ai déja dit ; quoique le genre lui-même n'en ſoit pas exempt, on eſt

(*) Les Ménétriers allaient non-ſeulement dans les châteaux amuſer la Nobleſſe avec les Fabliaux & les Romans qu'ils ſavaient ; mais ils les récitaient encore dans les places publiques pour gagner quelque argent du peuple,

forcé d'avouer néanmoins, (& ceux qui affectent tant de les mépriser eussent dû en convenir s'ils les avaient lus), qu'il s'y trouve nombre de morceaux agréables qu'on est tout surpris de rencontrer au milieu des platitudes les plus dégoûtantes. Je dirai plus : il se trouve plusieurs de ces Contes qui offrent de l'imagination, de l'esprit, de l'intérêt même, & jusqu'à une sorte d'art dans la narration. J'en donnerai quelques-uns qui prouveront ce que j'avance ici. Ils suffiront pour modifier au moins le mépris, que jusqu'à présent on leur a prodigué à tous en général.

Quant à ceux que j'y joindrai, ils n'auront pas le même mérite à beaucoup près; mais ils auront au moins celui d'être piquans par leur originalité même, & je tâcherai de les choisir de phisionomies assez variées pour que leur monotonie n'ennuie pas. C'est tout ce qu'il m'est permis d'espérer. Je sens trop la différence qu'il y a entre de pareils sujets & ceux des Fabliaux; & je ne dois pas me flatter, pour ce Volume,

lume, du même ſuccès qu'ont eu le bonheur d'obtenir les trois autres.

7°. Enfin on a beaucoup parlé juſqu'ici des Contes dévots; mais on n'a point parlé de l'eſprit qui les dicta & d'après lequel ils furent compoſés. Cet eſprit en eſt la clé cependant; & voilà le ſeul côté par où ils peuvent nous intéreſſer aujourd'hui, parce que c'eſt le ſeul par où ils peignent l'eſprit du tems. Les ſuperſtitions, quelqu'abſurdes qu'elles ſoient, ont toutes une origine. Ce principe eſt vrai pour les maladies de l'ame comme pour les maladies du corps; or c'eſt cette origine qu'il ſerait important de connaître pour enſeigner à les prévenir. Quel fruit eſpérez-vous produire, ſi vous ne nous apprenez que combien elles ſont nombreuſes, ridicules ou funeſtes? Mais montrez-nous par quels progrès inſenſibles on a pu aveugler la pauvre raiſon humaine juſqu'à lui faire pratiquer avec zele, ou lui faire croire avec vénération, les choſes les plus révoltantes; & alors

vous deviendrez un Ecrivain utile.

La dévotion à la Vierge, infiniment respectable d'ailleurs & de tout tems autorisée par l'Eglise, avait singuliérement pris faveur en France vers la fin du XIe siecle. Reçue avec l'enthousiasme qu'excite toujours ce qui est nouveau, préconisée par les Prédicateurs, les Ecrivains, les saints Personnages du tems, par les Poëtes mêmes, elle se répandit & s'accrédita universellement pendant le cours du XIIe & du XIIIe. La plupart des églises, & sur-tout des Cathédrales que l'on construisit alors, tous les Monasteres de Cîteaux, un grand nombre de ceux des autres Ordres, furent dédiés à la Vierge. A Soissons l'on prétendit posséder un de ses souliers ; à Lân l'une de ses chemises & une partie de ses cheveux ; ailleurs on se vanta d'avoir de son lait, &c. ce fut à qui l'emporterait par les plus précieuses de ses reliques. Dans les siecles antérieurs les Ecclésiastiques, & particuliérement les Moines, avaient

publié beaucoup de Vies de Saints ou de Légendes, beaucoup de miracles opérés par les reliques de ces Saints; dans les fiecles dont nous parlons ils publierent des miracles opérés par la Vierge. De-là ces hiſtoires du Moine Herman, de Guibert de Nogent, de Farſi, de Cantimpré, &c; de-là les Contes rimés de Comſi & de l'Auteur de la *Vie des Peres*; de-là enfin ces pieces ſi nombreuſes de nos vieux Poëtes en l'honneur de Notre-Dame.

Mais tout ſuperſtitieux qu'étaient ces Ouvrages, cependant ils ne produiſirent point ſeuls la ſuperſtition. Elle exiſtait en partie avant eux, ou s'établit indépendamment d'eux. Pour accréditer le nouveau culte, il avait fallu néceſſairement le vanter beaucoup & l'élever au deſſus des autres déja établis. On avait donc ſuppoſé dans celle qui en était l'objet, d'un côté un pouvoir ſans bornes ſur ſon fils, de l'autre une bonté & un amour infinis pour les hommes. On lui prêta dans

le Ciel une puissance, telle que non-seulement elle l'emportait sur tous les Saints du Paradis ensemble, mais même qu'en qualité de Mere elle forçait en quelque sorte Dieu à accomplir ses volontés.

Ce n'est pas tout. A force d'exalter le crédit & la miséricorde de la Vierge, on en vint jusqu'à croire qu'un homme qui lui était dévot ne pouvait être damné; que cette Protectrice incomparable, quelques crimes qu'il eût commis, lui procurerait infailliblement, avant de mourir, la grace de se confesser; & que quand même il serait surpris de mort subite, elle l'arracherait de l'Enfer, plutôt que d'y laisser un serviteur fidele. Dans des tems plus éclairés, une opinion si monstreuse eût été anathématisée par la saine morale ainsi que par la Religion : alors, tant l'ignorance & la superstition avaient aveuglé les esprits! ce ne fut qu'une croyance religieuse.

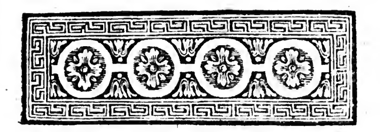
Au reste il ne faut pas croire qu'elle ait été propre seulement aux tems bar-

bares dont il s'agit. Favorable aux ames dévotes dont elle alimentait la douce espérance, de même qu'aux libertins qu'elle rassûrait sur l'impunité de leurs crimes, elle s'enracina d'âge en âge, & subsistait encore dans le dernier siecle (*).

(*) Voici ce qu'on lit dans l'*Apologie des Dévots de la Vierge*, Livre imprimé en 1675, avec Approbation & Privilege : *De quelque maniere qu'on explique le mot impénitent, je trouve fort téméraire de nier que Dieu, par un privilege particulier & par une grace extraordinaire, n'ait jamais pardonné à un Pécheur impénitent, par l'intercession de la Sainte Vierge. Il faut donc prendre pour des fables & pour des contes toutes les histoires qui ont été examinées, approuvées & autorisées par l'Eglise, & qui nous apprennent que des Pécheurs, qui avaient vécu dans le crime & dans l'impénitence, se sont convertis au dernier moment de leur vie, par l'intercession de la glorieuse Vierge, & que plusieurs mêmes qui étaient morts dans leur péché, ont évité leur condamnation par les prieres de la Mere du* Pag. 74.

Tel eſt l'eſprit dans lequel fut compoſé le plus grand nombre des *Miracles*, & l'eſprit dans lequel il faut les lire. Préſentés ſous ce point de vue, ils ne ſeront plus, à nos yeux, comme ci-devant, des monumens d'ignorance, de bêtiſe & de mauvais goût : ce ſeront des pieces curieuſes, dignes d'être recueillies, parce qu'elles offrent en raccourci ce que furent pendant long-tems chez une partie des Français la Religion & la Morale ; & à ce titre peut-être mériteront-ils de fixer l'attention. Je vais en faire connaître quelques-uns, & je choiſis pour cela les trois plus abſurdes de tous ceux que j'ai lus. Ils commenceront ce Volume.

Dieu, ou étant reſſuſcités, ou par quelqu'autre maniere.



CONTES DÉVOTS.

DU VOLEUR

QUE NOTRE-DAME SAUVA.

Un homme faiſait le métier de Voleur ſur les grands chemins ; mais chaque fois qu'il allait y commettre quelque nouveau crime, il ne manquait jamais d'adreſſer, avant de partir, une Oraiſon à la Vierge. Il fut pris enfin & condamné à être pendu *(a)*. Au moment qu'on lui paſſait la corde au cou il fit ſon Oraiſon ordinaire, invo-

quant le secours de celle en qui il avait toujours eu dévotion. Elle ne l'abandonna point ; car elle vint le soutenir par-dessous les pieds *avec ses mains blanches*, & lui conserva ainsi la vie pendant deux jours entiers. Lorsque le Bourreau vint à son tour pour décrocher & enlever son pendu, il fut fort surpris de le trouver vivant. J'avais trop bu d'un coup quand j'ai exécuté ce coquin-là, se dit-il à lui-même ; & en parlant ainsi il lui allongea, pour l'expédier, de grands coups d'épée dans la gorge & dans le corps. Mais la même main qui avait arrêté la corde, détourna encore l'épée ; & le fer glissa sur le Voleur comme il eût glissé sur le marbre & l'acier. Les yeux du Bourreau n'eurent point de peine à reconnaître la Protectrice puissante par laquelle était opéré ce Miracle. Il détacha le pendu de la potence. Quant à celui-ci il se retira dans un Monastere, & y fit pénitence de ses péchés.

J'ai trouvé encore dans les manuscrits un autre Miracle, *dont le sujet est, de même*

que dans celui qu'on vient de lire, un jeune homme pendu pour vol. Ici seulement c'est la mere du Voleur qui est dévote à la Vierge, & non le Voleur lui-même. Cette mere vient, après l'exécution de son fils, se plaindre à Notre-Dame. Rendez-moi mon enfant, lui dit-elle; ou donnez moi le vôtre à sa place. Pour se tirer de cette embarrassante alternative, la Vierge va détacher le pendu de la potence, & lui rendant la vie le ramene à sa mere, à laquelle il promet de se faire Moine. Car se faire Moine est presque toujours le dénouement de tous ces Contes monastiques, & le caractere particulier auquel on les reconnaît.

NOTE.

(*a, Il fut pris & condamné à être pendu*). Le supplice de la corde pour les Voleurs de grand chemin a été changé depuis, comme tout le monde sait. Ces scélérats s'étant extrêmement multipliés sous François I, le Prince, dans l'espoir d'en diminuer le nombre par l'effroi des tourmens, y substitua en 1534 celui de la roue, inusité depuis longtems, quoique connu dès les commencemens

de la Monarchie. Au tems de nos Conteurs on n'employait communément, pour la punition des crimes capitaux, que la potence ou le feu. Comme je crois qu'on pourra être curieux de connaître quelle était la Jurisprudence criminelle d'alors, je vais en donner les principaux articles, extraits des *Etablissemens* & des différentes Ordonnances de S. Louis. C'est au Lecteur à les comparer avec les articles correspondans de la nôtre, & à prononcer sur ce que toutes les deux peuvent avoir entr'elles de préférable ou de moins bon.

L'homme *Coutumier* qui braconne dans le parc de son Seigneur, qui mene paître un troupeau dans ses taillis, qui pêche dans ses étangs, qui frappe son Prévôt ou un Officier de son hôtel, condamné à l'amende.

S'il leve la main sur le Sire, condamné à avoir le poing coupé.

Usurier, puni par la confiscation de ses meubles & par une peine canonique.

Suicide, privé de la sépulture ecclésiastique.

Blasphémateur, marqué au front d'un fer chaud; en cas de récidive, aura la langue & les levres percées d'un fer rouge. (Cepen-

dant le Pape ayant désapprouvé la sévérité de cette flétrissure infamante, le Monarque eut égard à ses remontrances; & il commua la peine du blasphémateur en celle d'une amende, de la prison, du jeûne, du fouet & de l'échelle. L'échelle était une sorte de Pilori, avec des degrés, sur lequel on exposait le criminel en public).

Marchand qui vend de faux draps, ou qui vend à fausse mesure, condamné à l'amende. S'il les a fabriqués lui-même, condamné, comme voleur, à avoir le poing coupé.

Fille Noble qui s'est laissée engrosser, déshéritée. (Dans le Maine & l'Anjou cependant, les filles qui avaient atteint ving-cinq ans pouvaient impunément devenir enceintes. La Coutume alors donnait le tort aux parens; elle supposait que c'était leur faute, puisqu'ils avaient attendu si tard à marier leurs filles).

Vassal qui séduit la fille ou la femme de son Seigneur, condamné à la perte de son Fief.

Suzerain qui corrompt la femme ou la fille de son Vassal, perd de même sa Suzeraineté.

Gentilhomme qui abuse d'une Demoiselle confiée à sa garde, dépouillé de son Fief. S'il a employé la violence, pendu.

Adulteres surpris en flagrant délit, promenés nus par la ville. (Les Coutumes que donna S. Louis à la ville d'Aigues-mortes, reglent pourtant que la femme sera couverte au-dessous de la ceinture).

Péché contre nature, puni la premiere fois par la castration ; la seconde, par la perte d'un membre ; la troisieme par le feu. Si c'est une femme qui est coupable, elle perdra la premiere fois la levre supérieure ; la seconde, l'inférieure ; à la troisieme, sera brûlée.

Vol de peu de valeur, puni la premiere fois par la perte d'une oreille ; la seconde, par l'amputation du pied ; la troisieme, par la corde.

Voleur qui prendra un soc de charrue perdra une oreille.

S'il vole dans une église, ou s'il enleve pendant la nuit cheval ou jument, perdra les deux yeux.

Voleur domestique, pendu.

Tout receleur d'un vol, tout complice d'un crime quelconque, puni comme le coupable.

Voleur de grand chemin, pendu & traîné ſur la claie.

Aſſaſſin, raviſſeur, traités de même.

A l'incendiaire, au faux-monnayeur, les yeux arrachés.

Femme vivant avec des aſſaſſins & des voleurs, brûlée vive; quand elle-même ne volerait pas. (La ſévérité de ce ſupplice tenait à la haine que S. Louis avait vouée aux femmes publiques, & à la rigueur avec laquelle il les perſécuta toute ſa vie, comme je l'ai dit ailleurs.)

Mere qui tue ſon enfant, livrée à la Juſtice eccléſiaſtique pour qu'on lui enjoigne la pénitence ordonnée par les Canons; en cas de récidive, brûlée comme coutumiere du fait.



DU MOINE QUI FUT SAUVÉ

PAR L'INTERCESSION DE NOTRE-DAME.

AU Monaſtere de S. Pierre près de Cologne, vivait un Moine pervers, qui n'avait ni décence ni mœurs, ni foi ni religion; mais qui heureuſement était fort dévot au S. Apôtre. Tout-à-coup il tomba malade & mourut ſans confeſſion. Auſſitôt les Diables accoururent tout-joyeux pour ſaiſir ſon ame & la porter en Enfer. Mais Pierre, dont la reconnaiſſance ne pouvait ſans douleur ſe voir arracher ainſi un ſerviteur fidele, courut à Dieu; & il le ſupplia, les mains jointes, de laiſſer entrer le Frere dans ſon Paradis. « Tu veux » donc que je mente, répondit notre Sire. » Eh quoi! ne ſais-tu pas ce que j'ai dit » par la bouche de mon Prophete; que » nul n'entrera dans ma maiſon s'il n'eſt

» pur & ſans tache ? Et ne connais-tu pas
» la vie qu'a menée ton protégé » ?

Pierre n'avait rien à répliquer à ces paroles. Réſolu cependant à ne point abandonner ſon Moine, quoiqu'il ſe vît en ce moment trop peu de crédit pour pouvoir le ſauver par lui-même, il imagina d'y intéreſſer tous les Saints du Ciel ; dans l'eſpoir que Dieu, malgré ſa rigueur, ne tiendrait point probablement contre de pareilles ſollicitations. A ſa priere tous les Bienheureux, Apôtres, Anges, Martirs & autres, vinrent donc en corps demander à Dieu la grace du deſconfez ; mais ils eurent beau faire, beau preſſer ; il n'y eut ni Saint ni Sainte qui opéra.

Quand Pierre vit qu'il n'y avait plus d'eſpérance, il prit le parti de recourir à la Mere de Dieu. " Belle & douce Dame, » lui dit-il, mon Moine eſt perdu, ſi vous » n'avez la bonté de vous intéreſſer pour » lui. Nous n'avons pu, tous tant que » nous ſommes, obtenir ſa grace ; mais » ce qui nous devient impoſſible ne ſera » qu'un jeu pour vous, lorſque vous le » voudrez. Quelque fâché que ſoit votre

» fils, notre Sire, vous n'avez qu'à dire
» un mot pour l'appaiser ; & après tout il
» faut bien malgré lui qu'il vous cede,
» puisqu'il ne tient qu'à vous de lui com-
» mander. Pierre, répondit Notre-Dame,
„ je vois que vous êtes un ami chaud,
„ & qu'on fait sagement de vous choisir
„ pour Patron. Eh bien, puisque vous at-
„ tachez tant d'intérêt à la grace de votre
„ protégé, je m'en charge ; soyez tran-
„ quille „. A ces mots la Mere-Reine se leva, & se rendit auprès de son fils, suivie par toutes les Vierges. Pierre lui-même se mit du cortege ; car il ne doutait nullement du succès de cette démarche.

En effet celui qui publia jadis, & qui de sa propre main écrivit ce précepte respectable, *Honore ton pere & ta mere*, ne vit pas plutôt approcher la sienne, qu'il se leva pour aller au-devant d'elle, & que la prenant par la main avec un doux sourire, il lui demanda quel était le motif qui l'amenait. " Beau fils, répondit-elle,
„ c'est pour tirer les pécheurs d'Enfer que
„ tu t'es fait homme dans mon sein : c'est
„ pour empêcher qu'ils n'y tombent, que

„ je te prie ſans ceſſe. Ce Moine Allemand,
„ dont tout ton Paradis eſt venu te deman-
„ der la grace, ne la mérite gueres, j'en
„ conviens. Mais enfin, puiſque Pierre
„ m'a ſollicitée en ſa faveur, ne ſouffre
„ pas que ton Apôtre m'ait ſollicitée en
„ vain, & ne lui donne pas le chagrin
„ de voir réprouver ſon ſerviteur. Douce
„ mere, répondit Jéſus, je n'ai rien à
„ vous refuſer, & votre volonté eſt la
„ mienne. Faites entrer ici qui il vous
„ plaira, vous en êtes Maîtreſſe, & je
„ ne dois pas y trouver à redire. Cepen-
„ dant, Mere, comme j'ai annoncé que
„ je ne recevrais dans mon palais de Para-
„ dis perſonne, à moins qu'il ne fût net
„ & pur, n'approuverez-vous pas qu'au-
„ paravant je renvoie pour quelque tems
„ ce pécheur dans ſon Monaſtere, afin
„ qu'il y faſſe pénitence de ſes déſordres?
„ Lorſqu'il ſera purifié de ſon ordure,
„ nous le rappellerons ici; & rien n'em-
„ pêchera que nous ne le recevions alors,
„ vous & moi, avec un égal plaiſir „.

A peine Pierre eut-il entendu ces paroles qu'il courut en hâte au ſecours de ſon

Moine. Déjà les malins Esprits en avaient saisi l'ame, & ils commençaient à la tourmenter. L'Apôtre protecteur l'arracha de leurs griffes. Puis il la remit entre les mains de deux Anges, qui allerent la déposer dans celles d'un saint Religieux de l'Abbaye, lequel après l'avoir un peu sermonée la replaça dans le corps dont elle venait de sortir. Le ressuscité raconta ensuite, en pleurant, toute son aventure à ses Freres; & ils apprirent à connaître par-là combien étaient sages ceux qui cherchaient à se procurer pour amis Notre-Dame & saint Pierre.

Voilà le Conte que citent de préférence nos Auteurs modernes, quand ils veulent apprécier les productions du XIIIe *siecle. Encore ont-ils soin d'y ajouter des bêtises de stile & de dialogue qui ne sont point dans l'Auteur. On ne m'accusera point, je pense, de l'avoir embelli. Peut-être même, en le traduisant, ai-je poussé plus loin que l'original, la simplicité niaise de l'expression. On avouera cependant qu'à travers tout ce ridicule il offre du mou-*

vement, de l'action, & même de grands tableaux; que le zele de Pierre, que la bonté compatissante de la Mere de Dieu, & la déférence respectueuse de son Fils sont des beautés poétiques intéressantes Essayez d'y changer trois ou quatre phrases; au ton bas & trivial dans lequel il est écrit, substituez un stile noble, élégant; & vous serez tout étonné que ce Conte, traité jusqu'à présent avec tant de mépris; n'aura de répréhensible que l'exemple de superstition grossiere qu'il présente.

Il y a encore trois autres Miracles *assez semblables à celui-ci pour le sujet, & qui prouvent également jusqu'à quel excès déplorable la Religion du tems avait poussé ce principe, si dangereux pour les bonnes mœurs, qu'un fidele serviteur de Marie, ou qu'un homme protégé par elle, ne pouvait être damné. Je ne donnerai de tous les trois qu'un extrait.*

Le Héros du premier Miracle *est un Chanoine de Chartres, fort dévot à la Vierge, mais si scandaleusement libertin, qu'à sa mort, le Chapitre lui refuse la sépulture en terre sainte & fait jetter son cadavre dans un fossé hors de la ville.*

Un mois après, la Vierge apparaît à l'un des Chanoines pour lui reprocher le traitement indigne qu'on a fait à ſon Chevalier, *& elle menace le Chapitre de ſon courroux, s'il ne ſe hâte de réparer l'injuſtice qu'il a commiſe. En conſéquence de cet ordre, le Clergé va proceſſionnellement au foſſé chercher le cadavre; & on eſt fort ſurpris de le retrouver auſſi frais que s'il était plein de vie, de lui voir un viſage vermeil & une tige de fleurs qui lui ſort de la bouche.*

Dans le ſecond Miracle, *un Moine débauché a une Maîtreſſe; mais la maiſon qu'elle habite étant ſéparée du Couvent par une riviere, il eſt obligé toutes les nuits, pour aller coucher avec elle, de paſſer la riviere en bateau. Dans un de ces voyages, il ſe noie, & les Démons l'entraînent en Enfer. Heureuſement pour lui il avait toujours coutume, avant d'entrer dans la barque, de ſe recommander à la Vierge par une Oraiſon. Celle-ci vient à ſon ſecours, & l'arrache aux Démons; prétendant que bien*

qu'il ſoit en état de péché, cependant comme il s'eſt mis ſous ſa ſauve-garde il ne peut être damné. Les Diables crient à l'injuſtice & vont ſe plaindre à Dieu. La Vierge demande à ſon Fils la grace du Moine, & elle obtient qu'il retourne ſur la terre pour faire pénitence.

Ce Conte ſe trouve inſéré dans le Roman de Richard-ſans-Peur ; mais la diſpute pour l'ame du Moine ſe paſſe entre un Ange & un Diable, & ils vont plaider leur cauſe devant le Duc qui prononce entre eux.

Quant au troiſieme Miracle, *l'Auteur annonce dans ſon préambule qu'il a été originairement publié par S. Hugues, Abbé de Cluni, & qu'il ne fait que le rimer. Le voici, extrait comme les deux précédens ; mais avec quelques détails de plus.*



DU PÉLERIN QUI S'ORIGÉNISA *(a)*. *POUR L'AMOUR DE S. JAQUES.*

UN riche Bourgeois de Bourgogne ſe propoſait d'aller en pélerinage à S. Jaques de Galice. Déjà même il avait fait tous ſes arrangemens. Mais, la veille de ſon départ, le Diable, qui n'aime pas les pélerinages, vint le tenter; & il le fit ſi bien boire, que notre Pélerin échauffé alla paſſer la nuit avec une fille. Le lendemain malheureuſement celui-ci n'eut pas la précaution d'aller ſe confeſſer à ſon Curé, & il partit ainſi en péché mortel. Le Tentateur, dont la malice eût bien voulu le faire mourir dans cet état de réprobation, ſe préſente à lui ſur la route: il ſe donne pour l'Apôtre S. Jaques, & lui fait de grands reproches ſur le péché dont il s'eſt rendu coupable. En un mot, il l'effraie tellement, & le menace ſi formellement de la damnation éternelle, que

le malheureux demande s'il ne lui reste plus aucun moyen pour éviter ce malheur. Il n'en est qu'un, lui dit-on, c'est de te mettre toi-même hors d'état de commettre dorénavant un pareil crime. D'après ce discours le Bourgeois trop crédule tire son couteau, & il exécute le conseil du Malin : mais peu d'heures après il en meurt.

Déjà l'ennemi content s'apprêtait à emporter l'ame, quand tout-à-coup l'Apôtre Jaques, accompagné de Pierre, vient l'arrêter. « Seigneurs Apôtres, répond Satan, „ vous excédez ici vos pouvoirs. J'ai fait „ tomber cet homme en péché mortel, „ il est mort desconfez : par conséquent il „ m'appartient, & vous n'avez rien à y „ prétendre. Tais-toi, villain, reprend „ Jaques. Tu sais bien que tu n'as droit „ sur aucun de mes Pélerins : & quant à „ celui-ci, tu as trompé sa bonne foi, en „ te servant de mon nom, comme un „ menteur que tu es. Au reste j'en appelle „ à la Mere de Dieu. — Oh ! je ne suis „ pas surpris de te voir en appeller à elle : „ c'est que d'avance tu es bien sûr de ga-

„ gner ton procès. Depuis le matin jusqu'au soir elle n'est occupée qu'à nous „ chercher de mauvaises querelles pour „ nous enlever tout ce qu'elle peut. Si „ on la laissait faire, il n'y aurait pas une „ ame en Enfer. Un homme n'a qu'à saluer son image ; le voilà sauvé. J'ai „ beau journellement me plaindre à Dieu „ de toutes ces injustices, & lui représenter qu'il ne doit pas se laisser mener „ ainsi ; il n'entend point raison quand il „ s'agit de sa Mere, & il la laisse Dame „ & Maîtresse de son Paradis, sans demander seulement qui elle y fait entrer „.

Satan, malgré sa répugnance, n'en fut pas moins forcé de comparaître devant la Vierge. Mais ce qu'il avait prévu arriva. Notre-Dame, de sa propre autorité, & avant de l'avoir entendu, ordonna que l'ame rentrerait dans le corps du Pélerin pour lui donner le tems de faire pénitence. Cette sentence fut exécutée aussi-tôt. Le Bourgeois, se relevant sur ses pieds, fut fort étonné de se trouver sans plaie ni douleur. Cependant, afin de lui ôter le moyen

moyen de commettre encore le même péché, les deux Apôtres, en le rappellant à la vie, le laisserent dans l'état où il s'était trouvé quand il avait rendu l'ame.

, *eut*
Et n'i ot qu'un petit pertuis
depuis ce tems.
Dont il pissa tout adès puis.

Ceux qui furent témoins de ce beau Miracle en remercierent beaucoup Notre-Dame; & leur dévotion pour S. Jaques en augmenta. Quant au Bourgeois il se rendit à Cluni, où par le conseil du S. Abbé Hugues il prit l'habit monastique.

NOTE.

(*a*, *Qui s'Origénisa*). J'ai employé ailleurs le mot *Abélardiser*, pour exprimer une mutilation faite par violence & destinée à punir le libertinage de quelqu'un. J'emploie ici celui d'*Origéniser*, pour la même mutilation faite volontairement & par un motif de dévotion. Il n'est pas besoin d'expliquer l'une & l'autre étimologie : tout le monde connaît l'aventure d'Abélard & l'ac-

tion d'Origène. D'ailleurs les deux expreſſions ſont décentes ; & elles ſauvent les périphraſes.

Dans l'original, ce Conte eſt exprimé en termes que la décence me défend de rapporter ; & je connais un manuſcrit avec miniatures, où le ſacrifice du Bourgeois eſt repréſenté d'une maniere très-pittoreſque.



DE L'ABBESSE
QUI DEVINT ENCEINTE.

EXTRAIT.

UNE Abbeſſe, très-réguliere dans ſa conduite, mais trop ſévere dans ſon gouvernement, s'était fait haïr de ſes Religieuſes par ſa dureté. Le Diable qui rôde & qui guette ſans ceſſe pour tenter les Saints, avait réſolu de la faire pécher. Tous les ſoirs quand elle ſe couchait, tous les matins quand elle ſe réveillait, il lui parlait à l'oreille des joies d'amour. Enfin il l'embrâſa tellement par l'idée ſéductrice de ces plaiſirs, qu'elle voulut les connaître. Celui qu'elle deſtina à remplir ce projet, fut, un jeune homme qu'on employait dans le Couvent aux commiſſions du dehors. La Dame l'appella chez elle. Son intention pourtant n'était que de s'amuſer, ſans courir aucun riſque pour ſa

réputation ; & c'eſt ce qu'elle recommanda bien au Valet. Mais le Diable, plus fin qu'eux, les attrappa ; & malgré ſes réſolutions, l'Abbeſſe fit un enfant.

Bientôt les ſuites de ſa faibleſſe furent évidentes. L'arrondiſſement de ſa taille la trahit ; & comme on ne l'aimait point dans ſa Communauté, ce fut alors que les Religieuſes triompherent. Elles porterent auſſi-tôt leur plainte à l'Évêque, qui jura de châtier le ſcandale d'une maniere exemplaire, & qui prit jour pour ſe rendre au Couvent.

La malheureuſe, éperdue, tentée mille fois de ſe donner la mort, ſe voyait ſans eſpoir ; car le terme de ſon accouchement approchait. Dans ſon malheur elle eut recours à la Vierge qu'elle ſupplia de l'aſſiſter ; lui promettant, en reconnaiſſance, de la ſervir fidélement toute ſa vie.

A peine a-t-elle fait ſa priere qu'involontairement elle s'endort. Marie alors vient avec deux Anges ; & après lui avoir fait ſur ſa faute une courte ſemonce, elle l'accouche ſans mal ni douleur. Puis elle envoie un des Anges porter l'enfant à un

S. Hermite du voiſinage, avec ordre de l'élever, parce qu'un jour ce devait être un perſonnage illuſtre. Le Reclus reçoit avec reſpect le poupon; mais il eſt fort embarraſſé pour l'allaiter. Tout-à-coup une biche entre dans la cellule, & préſente la mammelle au nouveau-né.

Pendant ce tems l'Abbeſſe ſe réveillait, l'Évêque arrivait au Couvent avec un Archidiacre, & il aſſemblait les Religieuſes. Quand toutes ſont au Chapitre, il mande l'accuſée, & lui ordonnant de ſe mettre à genoux, l'accable des reproches les plus amers. Celle-ci, qui avec autant de ſurpriſe que de joie ſe ſentait délivrée, écoute reſpectueuſement, & ſans mot dire, les réprimandes. Enfin elle répond avec douceur, que d'après la haine que lui ont vouée ſes inférieures, d'auſſi atroces calomnies n'ont plus droit de la ſurprendre; mais elle proteſte de ſon innocence, elle demande qu'on vérifie ſi l'accuſation eſt fondée; & dans le cas où on la trouverait coupable, elle ſe ſoumet d'avance aux châtimens les plus ſéveres. En conſéquence

d'une demande aussi raisonnable, l'Archidiacre est nommé,

Avec six Dames
Qui sçavoient privautez de femmes;

pour faire, dans une piece voisine, l'examen proposé. Cet examen est favorable à la Supérieure. L'Archidiacre & les six Déléguées la trouvent telle qu'elle étoit neuf mois auparavant, & ils reviennent au Chapitre rendre témoignage sur son innocence. Grand bruit alors de la part des Religieuses. Le Prélat, au milieu de tout ceci, ne sait plus à quoi s'en tenir; il prend le parti de passer à son tour, avec quelques-unes des incrédules, dans la chambre, pour faire aussi sa visite.

En haut *en bas y*
A mont & à val i chercherent;
mais
Mès nul vice point n'i trouverent
ni *ni*
Ne en ventre ne en mamele,
Non plus
Ne qu'en une simple pucele.

Convaincu par ses propres yeux, l'Evê-

que rentre ; mais c'eſt pour tonner contre les Calomniatrices , & les menacer de toute ſa rigueur. Il eſt déſarmé par l'Abbeſſe , qui le tirant à part , lui avoue humblement & ſa faute & le miracle opéré en ſa faveur. Malgré cet aveu il ne peut ſe convaincre ſur la vérité d'une aventure ſi incroyable, qu'en ſe rendant chez l'Hermite. Là il trouve l'enfant , qu'il batiſe , qu'il adopte , & dont il veut être le Parrein. A quatre ans , il le fait venir dans ſon palais pour lui donner une éducation ſoignée. Enfin quand le jeune homme a aquis un certain âge , le Prélat ſe démet en ſa faveur de ſon Évêché , & il trouve moyen de l'avoir pour ſucceſſeur. Quant à l'Abbeſſe, elle jeûna & pleura tant qu'elle obtint le pardon de ſa faibleſſe , & qu'à ſa mort , Dieu lui donna ſon Paradis.

Prions tous la Vierge qui la délivra , de nous délivrer de nos péchés.

Autre Conte *pareil.*

Une Dame Romaine , veuve , & re-

nommée pour ſa piété, devient enceinte. Pour cacher ſa faibleſſe, elle détruit ſon fruit; après avoir néanmoins demandé pardon à la Vierge à qui elle était fort dévote. Le Diable qui veut la perdre va l'accuſer auprès de l'Empereur, en ſe donnant pour un Devin qui connaît les crimes les plus ſecrets. D'abord on refuſe de le croire, parce que la Dame jouiſſait d'une grande réputation de vertu; mais il aſſure que c'eſt une hipocrite, & conſent à être pendu, s'il ne prouve qu'elle eſt coupable. D'après une accuſation auſſi formelle, la veuve eſt mandée devant le Prince. Elle comparaît, mais accompagnée d'une autre Dame; & cette Dame eſt la Vierge ſa Protectrice. A la vue de celle-ci le Démon confondu s'enfuit en pouſſant, de honte & de colere, des hurlemens affreux. L'Empereur embraſſe l'accuſée, & toutes les cloches de la ville ſonnent d'elles-mêmes.

Dans une autre verſion, la femme accuſée par le Diable a eu de ſon fils deux enfans, qu'elle a détruits ſucceſſivement. Mais quand elle paraît devant l'Empe-

reur, son Dénonciateur ne peut plus la reconnaître. Son visage, par la protection miraculeuse de la Vierge, avait changé entiérement.

Le Conte de la *veuve Romaine*, ceux du *Moine qui fut sauvé par l'intercession de Notre-Dame; du Moine qui fut nayé en allant voir sa Maîtresse; & du Chanoine de Chartres*, ont été donnés en extrait par Racine le fils, dans son Mémoire sur le manuscrit de Comsi.



DE CELUI QUI MIT L'ANNEAU NUPTIAL AU DOIGT DE NOTRE-DAME.

EXTRAIT.

LORSQUE le Pape ſaint Grégoire parvint au Pontificat, Rome avait encore beaucoup de Païens. Le Pontife, dans la crainte qu'ils ne fuſſent tentés d'adorer les nombreuſes ſtatues de Saints & de Saintes qu'offrait la Ville, les fit toutes enlever, & donna ordre qu'on les portât dans la place publique. Un jour que de jeunes Romains s'amuſaient à lutter dans cette place, l'un d'eux, nouveau marié & Païen, ayant ôté ſon anneau nuptial de peur qu'il ne ſe caſsât, il s'aviſa de l'aller mettre au doigt d'une des ſtatues qui étaient là; & il ajouta en plaiſantant, femme, je t'épouſe. Cette ſtatue était celle de la Vierge; mais Notre-Dame qui n'entendait point raillerie, le prit au mot & plia le

doigt, de sorte que quand il vint reprendre son anneau, il ne put le retirer.

Ce n'est pas tout. La nuit, ayant voulu caresser sa femme, il fut fort étonné de se sentir repoussé par une main puissante, qui en même tems lui comprimait le corps d'une maniere très-douloureuse. A ses cris, sa femme effrayée se leve & va chercher de la lumiere. Pendant qu'elle est éloignée, Notre-Dame se montre au jeune homme, elle se dit celle qu'il a épousée le matin dans la place, devant témoins; en conséquence elle exige qu'il lui soit fidele, & qu'il renonce désormais à tout plaisir avec sa premiere épouse. Notre Païen soupçonne à tout ceci du sortilege. Dès qu'il fait jour, il envoie chercher un Prêtre pour exorciser le prétendu Démon. Le Prêtre vient avec une étole & de l'eau bénite, & il ordonne aux deux époux de coucher ensemble & de consommer ce qu'ils avaient vainement tenté dans la nuit : bien sûr que tant qu'il sera près d'eux avec son eau bénite, le Diable n'osera point venir troubler leurs plaisirs. Mais malgré l'assurance qu'il cher-

che à leur inspirer, tous leurs efforts sont inutiles. Notre-Dame se montre de nouveau, & déclare expressément qu'il n'y a ni Prêtre ni eau bénite qui tienne, & qu'elle ne permettra pas qu'on lui fasse infidélité.

Nos gens désolés vont alors conter leur aventure au Pape Grégoire, qui *de peur qu'on ne soupçonnât l'Eglise de manquer de pouvoir, en ne pouvant empêcher tout ceci*, leur défend absolument d'en parler. Cependant il recommande au jeune homme de garder la continence. Ce fut, dit l'Auteur, ce qui contraria le plus le sire.

Quelque tems après, un saint Hermite lui conseille de fêter un jour de la semaine en l'honneur de la Vierge. Celle-ci, appaisée par ce dédommagement, lui ordonne, dans une nouvelle apparition, d'ériger une statue parfaitement semblable à la figure qu'elle lui montre en ce moment. D'abord le Pape s'y oppose; mais sur les instances du Damoiseau, qui est menacé par d'autres visions, d'un châtiment exemplaire, s'il n'obéit, la permission est accordée, & la statue

portée

portée solemnellement à Sainte Marie de la Rotonde. Là, on est surpris de lui voir au doigt un anneau. Le mari, qui reconnaît que c'est le sien, la supplie de le lui rendre; elle y consent : ce qui était en même tems lui rendre la jouissance de son épouse.

Ce Miracle nous prouve, dit le Moine Poëte, combien Notre-Dame est bonne; mais il montre aussi qu'il ne faut pas se jouer à elle ni lui manquer.

Si j'avais vécu il y a un siècle ou deux; j'eusse craint peut-être, en imprimant toutes ces Historiettes ridicules, qu'on ne m'accusât de vouloir insulter à la Religion. Aujourd'hui que notre Clergé s'est rendu, par la décence de ses mœurs autant que par la pureté de sa doctrine, l'un des plus respectables d'Europe; aujourd'hui que les différens Ordres Religieux, rougissant de l'ignorance de leurs prédécesseurs, ne sont plus occupés qu'à s'éclairer ou à se rendre utiles, je publie tout ceci hardiment: persuadé que tout esprit sensé distinguera, comme moi, la Religion, qui toujours est respectable, de la superstition qui ne peut jamais que la déshonorer.

D'UN ROI

QUI VOULUT FAIRE BRULER LE FILS DE SON SÉNÉCHAL.

EXTRAIT.

UN Roi avait un Sénéchal qui depuis trente-cinq ans adminiſtrait ſa Terre & le ſervait fidélement ; & celui-ci avait un fils d'environ quinze ans, plein de bonnes qualités & doué d'une figure charmante. Le Sénéchal étant au lit de la mort, recommanda ſon fils au Monarque. Le Prince promit d'en devenir le ſecond pere ; & en effet, à peine l'enfant fut-il orphelin qu'il le fit venir au Palais, le logea avec ſon propre fils, lui donna pour inſtituteur le même *maître*, & le traita en tout de la même maniere. Chaque jour il venait aſſiſter à leurs leçons ; & lorſqu'il avait careſſé ſon fils, jamais il ne man-

quait de prendre dans ſes bras celui de ſon bon Sénéchal & de l'embraſſer tendrement.

Tant d'amitié prodiguée à un étranger, inſpira de la colere au maître. Il prit le Damoiſeau en haine & réſolut de le perdre. « Enfant, lui dit-il un jour, le Roi » s'eſt plaint pluſieurs fois de votre haleine : épargnez-lui ce déſagrément-là, » je vous prie : & dorénavant, quand il » viendra vous embraſſer, ne manquez » pas de tourner la tête d'un autre côté ». Le jeune homme qui était ſimple & naïf crut ſon maître, & fit ce qu'il lui commandait. Mais le Roi ſurpris de voir ſa tendreſſe recevoir un pareil accueil, en demanda la raiſon à l'inſtituteur. « Sire, » répondit le traître, puiſque vous » exigez la vérité, je dois vous la dire. » C'eſt par dégoût que l'enfant ſe détourne » ainſi. Il regrette de ſe voir obligé à re» cevoir vos careſſes, & prétend que votre » haleine eſt telle, qu'il eſt toujours près » de tomber en défaillance » *(a)*.

Cette confidence perfide mortifia ſingulièrement l'amour-propre du Monarque. Il

ſortit furieux, en jurant bien de ne plus mettre jamais l'enfant dans le cas de ſe plaindre. Cependant il avait quelque inquiétude ſur le prétendu défaut qu'on lui reprochait : & comme il voulait ſavoir à quoi s'en tenir, & que d'ailleurs il n'oſait ſur cet article s'ouvrir à perſonne, il s'aviſa d'un expédient ſingulier :

chercher
Fit querre juſqu'à cinq puceles,
gracieuſes
Gentisfames, cointes & beles;
coucher
Avec elles veut donoïer
ſon haleine faire
Pour s'aleine fere eſſaïer.

Les coucheuſes l'ayant aſſuré toutes que le reproche n'avait aucun fondement, il prit à ſon tour le Damoiſeau en haine & ne voulut plus le voir. Son animoſité était encore attiſée journellement par les diſcours du maître. Enfin elle en vint à un tel point qu'il réſolut de faire périr le jeune homme. Voilà, dit l'Auteur, où nous conduit la colere. Un Roi oublie l'honneur, il manque à ſa promeſſe; & tout cela pour

ſe venger d'une prétendue indiſcrétion d'enfant.

Le Prince manda donc ſecrettement ſon Foreſtier ; & après avoir exigé de lui un ſerment de diſcrétion & d'obéiſſance, il lui ordonna d'allumer le lendemain un grand feu dans la forêt, & d'y jetter celui qu'il enverrait de ſa part. Le lendemain matin, de fort bonne heure, il envoya le Damoiſeau chez le Foreſtier ſous prétexte de lui porter une lettre. L'enfant monta auſſi-tôt à cheval, & partit en récitant les Heures de Notre-Dame. *Or ſachez que celui qui aura cette bonne coutume, jamais ne ſera damné le jour qu'il les dira.* Ce n'eſt pas tout. Le jeune homme, dans ſa route, entendant ſonner une meſſe à un hermitage, il s'arrêta pour l'entendre. Mais à la Communion, tout-à-coup une colombe blanche deſcendit du Ciel, & laiſſa ſur l'Autel un billet qu'elle portait dans ſon bec. Ce billet était envoyé par Madame Sainte Marie, qui voulant ſauver ſon fidele ſerviteur, ordonnait au Prêtre Hermite de le retenir avec lui juſqu'à midi.

D'un autre côté, l'abſence du jeune homme avait donné au maître des inquiétudes. Il alla s'en plaindre au Roi, dans le deſſein de le faire punir. Le Monarque, impatient de ſavoir ſi ſon ordre eſt exécuté, l'envoie lui-même chez le Foreſtier pour en demander la réponſe. Mais qu'arrive-t-il ? Le Foreſtier, qui croit que ce Meſſager eſt la perſonne qu'on lui a recommandée, le jette au feu ; & lorſque le Damoiſeau arrive, il le charge d'aller annoncer au Roi qu'on lui a obéi. Le Monarque ne peut revenir de ſon étonnement, quand il voit le jeune homme. Il l'interroge, va lui-même trouver l'Hermite, & à force d'éclairciſſemens, découvre enfin que celui qu'il voulait perdre eſt aimé de Notre-Dame, & qu'il était innocent. Alors il lui rend ſon amitié. Mais l'enfant, touché du miracle que Dieu a opéré en ſa faveur, ſe retire dans la forêt, & s'y fait Hermite.

Quelque-tems après, le fils du Roi s'étant égaré à la chaſſe, eſt contraint de paſſer la nuit dans la cellule du nouveau Solitaire. Il le reconnaît ; & les ſaints diſcours

que lui tient ſon ancien ami le touchent tellement ; qu'il forme la réſolution d'imiter ſon exemple. Le lendemain, lorſque ſes gens le retrouvent, il les charge d'aller porter cette nouvelle à ſon pere, & en leur préſence quitte ſes habits. Le pere accourt pour le détourner de ſon projet ; mais lui-même il éprouve à ſon tour tant d'émotion, qu'il abdique la Couronne, qu'il fait bâtir un Couvent dans l'endroit, & s'y rend pour vivre & mourir avec eux.

NOTE.

(*a*, *Il prétend que votre haleine eſt telle qu'il eſt toujours prêt à tomber en défaillance*). Dans les Contes de Bocace, une femme emploie ce moyen pour ſatisfaire un jeune homme qu'elle aime. Celui-ci, avant de ſe livrer à ſon amour, exige d'elle trois conditions fort difficiles à remplir, & entr'autres celle de lui envoyer une dent de ſon mari. La Dame s'y prend comme le Précepteur de notre Conte. Elle fait accroire aux Pages qui ſervent ſon époux qu'ils ont l'haleine forte, & en conſéquence leur recommande de dé-

tourner toujours la tête lorſqu'ils approcheront de lui. D'un autre côté elle perſuade au mari que c'eſt lui qui a ce défaut, prétend qu'il a une dent gâtée, & le détermine à ſe la faire arracher.



DU BOURGEOIS

QUI AIMA UNE DAME.

Certaine Dame, épouse d'un Chevalier puissant, devint veuve. Quoi qu'on en dise, ce chagrin est de tous ceux qu'une femme peut avoir, celui qu'elle oublie le plus volontiers. Pour un homme qu'elle perd: elle en retrouve vingt qui viennent la consoler, qui l'appellent leur Dame & Amie, & qui s'empressent à essuyer ses larmes. Celle-ci néanmoins se comporta bien différemment. Quoique beaucoup de consolateurs vinssent la solliciter, parce qu'elle était encore jeune & très-aimable, elle les rejetta tous, renonça au mariage, & vêcut dans la retraite, uniquement occupée de celui qu'elle avait perdu.

Parmi les soupirans était un Gentilhomme de ses voisins, homme passablement à son aise, qui l'aimait depuis

long-tems, & qui avait de la beauté & du courage. Il vint chez elle, & se présenta même en qualité d'épouseur : mais sur la déclaration que lui fit la Dame du dessein où elle était de rester veuve, il fut contraint de se retirer. Loin de renoncer à elle après un aveu qui lui laissait aussi peu d'espoir, il n'en fut au contraire que plus épris : on eût dit que les obstacles animaient son ardeur. Bientôt il n'eut plus d'autre plaisir que de voir sa Mie quand elle sortait pour aller à l'Eglise, ou de songer à elle quand il ne la voyait point. Insensiblement il perdit l'appétit & le sommeil, il devint triste & farouche, & prit la vie en haine.

Dans cet état il entendit parler d'un Juif, renommé pour sa science occulte, grand Astrologue & Nécromancien. Beaucoup de gens se louaient d'avoir consulté ses talens. Notre amoureux voulut y aller aussi ; car celui qui est malade, croit que tous les remedes dont il entend parler le guériront. D'abord il chercha à se concilier le Magicien par un présent ; puis lui contant l'histoire malheureuse de ses

amours, il le pria de lui procurer la jouissance de la belle veuve, & promit, s'il obtenait ce bonheur, une somme considérable. Le Juif en donna sa parole; mais avant tout, il exigea une condition préliminaire, dure il est vrai, néanmoins indispensable: c'était de renoncer à Dieu, à la Vierge & à tous les Saints du Paradis. Alors, dit le Circoncis, j'emploierai pour séduire votre Maîtresse, un charme sûr; je la rendrai ardente comme braise, & je veux qu'elle-même elle accoure se jetter dans vos bras.

A cette proposition, le Gentilhomme hésita quelque tems. D'un côté, damner son ame..... Mais de l'autre aussi, coucher avec celle qu'il aimait tant.....! Enfin il prit son parti, & offrit de renier tous les Saints & Dieu lui-même; mais il ne voulut pas renoncer à Notre-Dame. En vain le Sorcier lui représenta que dans un marché aussi intéressant, une Vierge de plus ou de moins ne devait point l'arrêter; le bon Gentilhomme résista toujours, parce qu'il savait bien que s'il se conservait la Vierge pour amie, il obtiendrait un jour

ſon pardon par elle. Au moyen de ce ſubterfuge, il eſpérait attraper le Diable en ſe réſervant ainſi une porte de ſalut : mais ſa ruſe fut devinée, & il ſortit ſans rien obtenir.

Avant de retourner chez lui cependant, il entra dans une égliſe pour ſe plaindre à celle dont l'amitié venait de lui faire manquer ſa Maîtreſſe, & pour la ſupplier de réparer au moins le malheur qu'elle avait cauſé. Il s'approcha donc d'une image de Notre-Dame, & lui dit tout haut : Douce Mere de Dieu, donnez-moi celle que j'aime, ou faites que je ne l'aime plus. Sa priere fut exaucée, & l'image inclina même la tête, en ſigne d'approbation : néanmoins il ne vit pas ce ſigne, tant il était occupé de ſon amour ; & il continua toujours ſes génuflexions & ſes révérences. Mais la veuve était auſſi dans l'égliſe, quoiqu'il ne l'eût point apperçue. Celle-ci remarqua très-bien l'action de la Vierge : elle vit qu'à chaque génuflexion du Gentilhomme, la ſtatue faiſait une nouvelle inclination de tête. Alors elle comprit que cet homme était aimé de ſainte Marie, &

qu'elle avait eu tort de ne pas l'aimer elle-même. Elle le ſuivit donc quand il ſortit de l'Égliſe, & lui demanda pourquoi ſon viſage était ſi changé, & où il avait été depuis qu'ils ne s'étaient vus. Pour toute explication il raconta naïvement l'hiſtoire entiere de ſes amours, depuis le premier inſtant où il avait éprouvé un refus, juſqu'à celui où il était venu faire ſa priere à la Vierge. Marie vous a récompenſé de votre attachement pour elle, reprit la Dame; je ſerai votre épouſe quand il vous plaira. Ils ſe marierent quelques jours après, & ſervirent tous deux Notre-Dame, tant qu'ils vécurent.

Autre Conte ſemblable, *intitulé* de l'Hermite qui renia ſa foi pour une Sarraſine.

Cet Hermite habitait dans le voiſinage d'un village Sarraſin. Souvent il voyait une fille de ce village venir laver du linge au ruiſſeau qui baignait ſa cellule. Un jour il la vit s'y baigner ellemême; & de ce moment, devenu amou-

reux d'elle, il résolut de la demander en mariage au Curé *Sarrasin. On exige de lui qu'il renonce à Dieu & à la Vierge, & il y consent. Mais à peine a-t-il prononcé son abjuration, que le Saint-Esprit sort de son corps, par la bouche, sous la forme d'une colombe, & le frappe, en sortant, d'un coup d'aîle. Cet avertissement le rappelle à lui-même. Il se retire pour faire pénitence. Enfin, après quelque-tems de prieres & de jeûnes, l'Esprit, pour lui annoncer que sa faute est pardonnée, descend sur sa tête, &* roucoule en faisant la roue.



LA COUR DE PARADIS.

Le Comte de Caylus a donné l'extrait de ce Conte. Barbasan l'a imprimé parmi ses Fabliaux. J'ai déja prévenu que c'est l'image des Cours-Plénieres *que tenaient dans leurs Palais les Grands Seigneurs & les Princes.*

DIEU, un jour, (c'était à la Saint-Remi), fut curieux de connaître ceux des Bienheureux qui l'aimaient le plus. Dans ce dessein il imagina de tenir cour-Pléniere à un mois de-là, c'est-à-dire le jour de la Toussaint. Ayant donc appellé les Apôtres Simon & Jude, il les chargea d'aller par toutes les *chambres & dortoirs* (*a*) de son Paradis la publier, & y inviter de sa part tous les Elus des deux sexes. Les deux Apôtres promirent que le lendemain au lever du soleil ils exécuteraient sa commission; & le lendemain en effet, dès que le soleil parut, ils partirent l'un

& l'autre, avec une clochette en main, pour s'en aquitter.

Le premier logement qu'ils rencontrerent dans leur route fut celui des Anges. Ces Esprits, tous beaux par merveille, s'amusaient en ce moment à jouer & à folâtrer dans leur chambre. Simon, pour obtenir audience & se faire entendre, sonna sa clochette à la porte. Aussi-tôt tout le monde se tut; & les Arcanges Gabriel & Michel, qui luttaient ensemble, vinrent lui demander ce qu'il voulait. Alors il les invita, eux & leur noble compagnie, à la fête que le Sire-Dieu se proposait de donner pour la Toussaint: fête où seraient faits grands miracles, disait-il, & où l'on verrait la fontaine d'amour (*b*). Gabriel remercia au nom de la troupe, & il assûra qu'il se feraient tous un devoir de s'y trouver. Les deux députés continuant leur message, se rendirent ensuite chez les Patriarches, auxquels ils firent également leur invitation. De-là ils passerent chez les Apôtres; puis successivement chez les Martyrs, chez les Confesseurs; & enfin chez les Innocens.

Ceux-ci logeaient dans un endroit à part, & retiré.

Ce fut la même chose pour le quartier des Saintes. Les deux Meſſagers commencerent leur viſite par la *chambre de Virginité.* Là, n'habitaient que des Pucelles, toutes la tête parée en tout tems d'un chapel magnifique; & toutes ſi parfaitement belles, que la langue la plus éloquente ne ſaurait décrire ſeulement une moitié de leurs charmes.

A droite un peu plus loin, logeaient des Dames; mais tellement aimables, tellement pleines de graces & de toutes ſortes d'attraits, qu'elles égalaient preſqu'en beauté les Pucelles: c'étaient les Veuves, qui pour l'amour de Jéſus, avaient renoncé à de ſecondes nôces, & qui n'avaient plus voulu avoir que lui pour époux.

Enfin que vous dirai-je? Il n'y eut Saint ni Sainte, Hermite ni Moine, qui fut oublié. Tous remercierent de l'honneur que leur faiſait leur Sire, & ils promirent d'aſſiſter à ſa fête.

Au jour fixé, Gabriel parut à la tête de

ſa troupe aîlée. Chérubins, Séraphins, Anges & Arcanges, tous entrerent en voltigeant & caracolant dans les airs, & chantant en chœur *Te Deum laudamus.* Jéſus était aſſis aux pieds de ſa Mere : ils le ſaluerent ; & comme les plus légers, ils allerent ſe placer au plus haut étage de la ſalle. Un moment après entrerent Abraham, Jacob, Moïſe, Jean-Batiſte & les autres Patriarches, qui chantaient cette chanſon :

d'amour
Je vis d'amors
En bonne eſpérance (c);

Ils furent ſuivis des Apôtres qui chantaient celle-ci,

vous *pas*
Ne vos repentez mie
aimer
De loyaument amer :
aimer *plaiſir*
Car de bien amer vient ſolas.

Celle des Martyrs fut

celui-là
Cil doit bien joie mener
Qui joie attent des maus qu'il ſent.

Celle des Confeſſeurs

fus jamais
Je ne fui oncques ſans amor;
Ni jamais ne ſerai
Ne ja n'iere en ma vie.

Les Innocens enfin répétaient

Tout ainſi va
Qui d'amors vit, & qui bien aime.

Catherine, Agnès, Cécile, Marguerite, & toute la troupe des Pucelles parut enſuite, conduite par Madelaine (*d*). Leur chanſon était,

vais
Joyeuſement m'en vois à mon ami.

Les Veuves, ornées d'un riche manteau & la tête couverte du ſigne de leur viduité (*e*), diſaient tantôt à voix baſſe, tantôt à haute voix,

ſi *aimé*
Se j'ai amé folement,
je ſuis; ainſi
Sage fui; ſi m'en repens.

Les femmes mariées tenaient par la main

leur époux. Elles étaient richement parées, & chantaient,

ainsi
Ensi doit Dame aler vers son ami.

A mesure que ces dernieres entraient, elles faisaient à la Vierge une révérence, en disant : *Je vous salue, Marie ;* & celle-ci les bénissait avec la main. Elles s'inclinerent ensuite devant son Fils, qui les exhorta toutes à être gaies & à se bien divertir.

Quand tout le monde fut arrivé, Jésus appella Pierre pour lui ordonner de fermer les portes & de n'ouvrir absolument qu'à gens connus. L'Apôtre répondit que tout était fermé ; & il fit l'ouverture de la fête en entonnant de toute sa force :

aimez entrez dedans
Vous qui amez, traïez en ça :
Dehors *pas*
En là, vous qui n'amez mie

Jésus alors se leva ; & jaloux de rendre agréable son assemblée, il pria sa douce Mere d'en faire les honneurs à toute cette belle compagnie, pour laquelle il

était mort, & qui l'avait bien servi sur la terre. Volontiers, beau Fils, répondit Marie; & Marie, se levant à son tour, alla prendre Madelaine; puis elle s'avancerent dans la salle où toutes deux chanterent:

Que tous ceux amoureux
Tuit cil qui sont enamourez,
viennent les
Viégnent dancer; li autres non.

Aussi-tôt Anges, Pucelles, Dames, Martyrs, Patriarches, Veuves, Innocens, tous enfin, se mêlerent & commencerent une danse générale. Pendant ce tems, quelques-uns des Anges les plus beaux, voltigeant autour de l'assemblée, soufflerent de toutes parts de la vapeur d'encens; & les quatre Evangélistes, placés aux quatre coins de la salle, jouerent sur le cor (*f*) différens airs, qu'ils entremêlerent de ce refrein:

garde bois afin que nul n'emporte
Je gart le bos que nus n'enport
fleurs
Chapel de flors, s'il n'aime

La joie univerſelle gagna enfin Jéſus. il vint prendre ſa Mere pour faire comme les autres. Notre-Dame alors retrouſſa ſa cotte: ils danſerent enſemble; & chanterent enſuite, l'une ces paroles:

Embracez-vous, de par amor;
Embracez-vous, (*g*)

L'autre celles-ci:

Que ſui-je donc? Regardez-moi;
aimer
Ne me doit-on pas bien amer?

A ce ſpectacle, Madelaine attendrie, ne put ſe tenir. Elle avança vers ſon Bien-Aimé, & lui chanta cet air:

cœur *tendre*
Cuer amoureux, cointe & joli,
oubli
Je ne vous dois metre en obli.

Jéſus, lui tendant la main, & la regardant avec cet air bénin qu'il avait pris

autrefois lorſqu'il lui pardonna ſes péchés, lui répondit par ces paroles :

Je tieng par le doigt ma Mie ;
ainſi vais
Si j'en vois plus joliment ;

Et à l'inſtant tous ceux qui étaient dans la ſalle, réunirent leurs voix pour chanter enſemble cet air :

le cœur
Tous li cüer me rit de joie ;
Quand je vous voi.

Pendant qu'on danſait & qu'on ſe divertiſſait au Ciel, il y avait au Purgatoire des milliers d'ames qui brûlaient ; & ces chants d'allégreſſe ſemblaient rendre encore leurs douleurs plus cuiſantes. Du milieu de leurs braſiers elles crierent miſéricorde à Dieu, ſi fort & ſi long-tems, que, malgré le bruit de la fête, Pierre qui gardait la porte du Paradis, les entendit enfin. Touché de compaſſion, l'Apôtre vint prier Dieu de rendre la joie de ce beau jour complette, en terminant le tems de leurs peines. Tous les autres Saints auſſi-tôt, les Dames ſur-tout, &

les Pucelles, ſexe compâtiſſant, joignirent leurs prieres à celles de Pierre; mais ces prieres n'euſſent rien opéré ſans celles de Notre-Dame. Elle ſe tourna vers ſon Fils & lui tint ce diſcours: « Doux Enfant, » écoute celle qui t'a conçu dans ſon » ſein, qui t'a nourri de ſon lait, & porté » dans ſes bras. Quoique tu ſois le Roi » du Ciel, tu ne dois pas oublier cepen- » dant que je ſuis ta Mere, & une Mere » qui t'a aimé tendrement. Par l'amitié » que tu me dois à ton tour, beau Fils, » je te conjure de pardonner à ces pauvres » pécheurs. Ce ſont mes ſœurs & mes » freres; & ta fête, quoique tu faſſes, ne » ſera point pléniere, ſi pendant ce tems » il y a ailleurs, ſans que tu l'empêches, » des gens qui ſouffrent. Je te demande » ſeulement que, ce jour-ci, & demain » encore, leur ſupplice ſoit ſuſpendu. » Mere, répondit Jeſus, que ce que vous » deſirez ſoit fait. J'accorde non-ſeulement » deux jours, mais trois; car je veux que » tout mon Paradis ſache que je vous » aime ». A ces mots, il lui baiſa les yeux & la bouche, qu'elle avait plus vermeille

&

& plus douce que rose épanouie: & dans l'instant les flammes du Purgatoire s'éteignirent, & devinrent pour les patiens aussi douces que lait.

Quant à celles d'entre ces ames qui se trouvaient avoir fini ce jour-là le tems de leur pénitence, il leur fut permis d'entrer à la fête. L'Arcange Michel alla les prendre, & il revint à leur tête en chantant ces paroles.

J'ai joie ramenée ici.

Pierre tout joyeux leur ouvrit les deux battans. Elles entrerent en se tenant par la main & parurent aussi blanches que l'aubépine lorsque le printems l'a fleurie. Jésus les accueillit avec bonté; tout le monde les embrassa ; & la Mere-Dieu les pria gracieusement de prendre part à la fête, puisque leur bonheur ne devait plus jamais finir.

Ce que vous venez de lire, Messieurs, vous apprend pourquoi *le jour des ames* est toujours le lendemain de la Toussaint. Tous les ans même, à pareil jour, en mé-

moire de cette grâce, les feux du Purgatoire sont éteints (*h*). Mais ce bienfait n'est que pour le Purgatoire, je vous en avertis : les Damnés n'y ont point de part, & ils souffrent sans relâche toute l'année.

NOTES.

(*a*, *Il les chargea d'aller par toutes les chambres & dortoirs de son Paradis*). Mes Lecteurs se rappelleront d'avoir vu un Fabliau où le Poëte donnait à Alexandre des Barons & une tour; parce que tels étaient les objets que ce Fablier avait ordinairement sous les yeux. Ici voilà un Religieux, qui accoutumé à voir journellement des chambres, des dortoirs & des galeries dans son Couvent, en place dans le Paradis. Si l'on ne savait pas que ce Conte a été, comme les autres, écrit par un Moine, à ce mot seul on le devinerait.

(*b*, *Fête où seraient faits grands miracles*, disait-il, *& où l'on verrait la Fontaine d'amour*). Il ne s'agit dans le Conte ni de fontaine d'amour ni de miracles, quoique l'un &

l'autre soient annoncés ; l'Auteur a oublié cet article. Peut-être aussi ne fait-il promettre aux deux Apôtres messagers ces divertissemens que par une sorte de charlatanerie, pour exciter par-là la curiosité, & attirer ainsi plus de monde à la fête. Au reste, ceci prouve que les Grands Seigneurs, lorsqu'ils faisaient publier des Cours-plénieres, faisaient annoncer aussi beaucoup de divertissemens, & sur-tout des divertissemens extraordinaires & nouveaux.

(*c*, *Chantaient cette Chanson, je vis d'amors*). Ce morceau de chant, ainsi que tous ceux que l'Auteur a insérés dans son Conte, ne sont que des refreins ou des traits de Chansons vulgaires qui couraient alors parmi le Peuple, & qu'il applique à son sujet, assez ingénieusement pour la plupart. Je les ai retrouvés presque tous dans les Chansonniers du tems.

(*d*, *La troupe des Pucelles parut ensuite conduite par Madelaine*). La Madelaine à la tête des Vierges ! il y a ici de quoi s'étonner. Il est vrai que selon certains Peres de l'Eglise Marie sœur de Marthe, la femme pécheresse de l'Evangile, & Marie-Madelaine étaient trois femmes différentes. Mais le Pape S. Gré-

goire accrédita l'opinion contraire; & son autorité a entraîné toute l'Eglise, malgré les réclamations de plusieurs Savans & Docteurs, qui depuis, & jusqu'à nos jours, ont soutenu le premier sentiment. Il paraît que notre Poëte pensait sur la Madelaine comme S. Grégoire, & qu'il la croyait la femme pécheresse; puisqu'il dit plus bas que Jésus la regarda avec cet air de bonté qu'il avait pris autrefois lorsqu'il lui avait pardonné ses péchés.

(*e*, *Les Veuves, la tête couverte du signe de leur viduité*). Au siecle dans lequel écrivait l'Auteur, celles des Veuves qui, renonçant au mariage, faisaient vœu de chasteté, portaient, comme les Religieuses, un voile sur la tête, avec un habit particulier [1]. C'était un reste des tems de la primitive Eglise où elles étaient Diaconesses.

[1] Ducange Gloss. au mot *Vidua*.

(*f*, *Jouerent sur le cor differens airs*). Il y a plusieurs preuves que cet instrument était, ainsi que le tambour, employé à la danse.

Il y eut — *Instrument*
Si ot maintes armonies,
tambours
Tabours & cors Sarrasinois,

bruit
Entr'eus mainent grant tabarois :
les jonent dansent
Li uns trement, li autres saillent.

Mais ce tambour & ce cor sont-ils les mêmes que les nôtres ? Il est probable que non, au moins pour le dernier ; car, 1°, il était en bois.

entendriez
Là oïssiez maint cor de pin.
Roman de Claris.

2°. Il était droit & sans courbure. Une Piece, intitulée *Le dit des Hérauts*, parlant des gens tortus, contrefaits & bâtis différemment des autres, les compare à des trompettes & à des cors qu'on aurait fait courbes,

crochus
Sont buisines * & cors croçus.

* *Buccina.*

Peut-être ces cors pour la danse n'étaient-ils autre chose que l'espece de petite flûte à bec, connue en Provence sous le nom de galoubet.

Il y avait des cors pour la chasse. Nos vieux Romanciers en donnent aussi un ordinairement à leurs Héros ; ou bien ils le font porter devant lui par un Nain qui lui sert

d'Ecuyer. Quand ce Héros veut se faire annoncer dans quelque château, ou en défier le Maître au combat, il sonne du cor. Selon eux, le fameux Rolland mourut à Roncevaux en sonnant du sien. Les miniatures des manuscrits qui en représentent, leur donnent la forme du cornet de nos Vachers: & vraisemblablement c'en était un, comme le prouve le mot même, dérivé du latin *cornu*.

Le cor & le tambour au reste sont deux instrumens que nous avons adoptés des Sarrasins; & l'on a vu plus haut, dans le passage cité, qu'ils sont nommés *Sarrasinois*. Quand S. Louis fut vaincu en Egypte & fait prisonnier avec son armée, les Sarrasins s'égayerent aux dépens des Français par des Chansons dérisoires où ils insultaient à notre malheur. *En venant dans ce pays-ci*, disaient-ils, *vous avez cru sans doute le prendre avec la flûte & le tambourin*.

D'Herbel. bib. orient. p. 713.

L'un & l'autre instrument fut adopté par les Ménétriers qui couraient la France. J'ai même vu dans les Poésies du tems une Piece intitulée les *Tabureors* (les Tambourineurs), où l'Auteur se plaint du mauvais goût de son siecle, qui regardait, comme Ménétriers, des gens dont tout le talent était de jouer

de la flûte & du tambourin. Il veut qu'on n'honore de ce nom que les Musiciens qui savent chanter des Romans.

(*g*, *Embracez-vous, de par amors*). La permission que donne ici la Vierge aux danseurs & danseuses de la Cour céleste, de s'embrasser les uns les autres, prouve combien est ancien l'usage, qui subsiste encore dans les classes bourgeoises & dans celles du Peuple, d'embrasser sa danseuse quand on a dansé. Cependant il n'a plus gueres lieu que pour les danses à deux, & sur-tout pour le menuet.

(*h*, *Tous les ans à pareil jour, en mémoire de cette grace, les feux du Purgatoire sont éteints*). Telle était l'opinion du tems; & on la retrouve encore dans nos livres mistiques du dernier siecle, & même dans plusieurs de ce siecle-ci, sur la dévotion à la Vierge. Les Auteurs y attribuent de même à la Mere de Dieu, la faveur accordée dans ce jour aux Justes souffrans du Purgatoire; mais ils ne savent trop quelle raison en donner: car enfin on ne voit pas pourquoi la Vierge choisirait de préférence, pour une pareille grace, le jour de la Toussaint, plutôt que d'autres qui y paraissent bien plus favorables,

tels que ceux de ses Fêtes par exemple. Mais les Ecrivains dont je parle ont reçu par tradition cette opinion dévote, & ils ignorent qu'ils la doivent au prétendu bal céleste de notre Conte.

On a cru aussi autrefois en France, que les flammes du Purgatoire s'éteignaient le jour de Pâques *, ainsi que celui de la Toussaint.

* Ann. Ord. Bened. sæc. 1.



DE LA SACRISTINE.

Une jeune Religieuse, d'une très-jolie figure & âgée de vingt ans, était Sacristine de son Monastere. Chargée par son emploi de sonner les Matines tous les jours, elle était obligée, pour aller à l'Eglise, de passer par une galerie où se trouvait une image de la Vierge; & jamais elle ne manquait d'y dire, en passant, un *Ave*. Mais le Diable qui ne s'occupe du matin au soir que d'anéantir toutes les bonnes actions qu'il voit faire, voulut perdre la jeune Nonain, & il y réussit. « Que fais-tu dans cette éternelle » prison, lui disait-il à l'oreille? Viens » dans le monde. Jeune & jolie comme » tu es, sûre de plaire, il n'est point » de plaisirs que tu ne puisses te promettre. Ne sera-t-il pas toujours assez » tôt de venir t'enfermer ici, lorsque » l'âge aura flétri tes charmes »?

Pendant que le Tentateur séduisait ainsi

la Sacristine, il enflammait pour elle le Chapelain du lieu. Celui-ci ne se proposait rien moins que de l'enlever. Mais il eût fallu pour cela y faire consentir la Pucelle, & il n'avait gueres la liberté de la voir. Il employa donc, pour la solliciter, une vieille femme qui lui peignit avec tant de chaleur les plaisirs qu'on lui destinait, que la petite personne, embrasée, promit de suivre le galant, & lui donna rendez-vous, la nuit suivante, à la porte du Monastere. La chose était d'autant plus facile, qu'elle avait les clés de l'église.

Elle vint en effet au rendez-vous; mais ayant, selon sa coutume, dit son *Ave* en passant, elle fut très-étonnée, lorsqu'elle s'apprêtait à sortir, de voir à la porte une femme, qui avec un visage sévere la repoussa, & lui dit qu'elle ne passerait point. Il fallut donc retourner. Elle se flattait d'être plus heureuse le lendemain; mais comme le lendemain elle dit encore sa priere, ce fut encore le même obstacle. Le Chapelain qui s'était impatienté à l'attendre pendant ces deux

nuits, lui envoya sa Messagere pour se plaindre. Mais quand il sut pourquoi la Sacristine avait manqué à sa parole, il lui fit dire de passer devant l'image sans y prier, & même de détourner la tête lorsqu'elle passerait. Celle-ci n'osa pas exécuter le conseil à la lettre; mais elle prit un autre chemin; aussi ne trouva-t-elle personne qui l'arrêta. Le Chapelain l'attendait, ils partirent ensemble.

Cependant tous les *Ave* qu'elle avait dits depuis son entrée au Couvent, n'étaient point restés sans effet. Notre-Dame qui l'affectionnait, ne voulut pas que l'honneur d'une aussi fidelle servante fût compromis. Elle prit ses habits & sa figure; & pendant tout le tems que la fugitive fut absente, remplit assiduement toutes ses fonctions; sonnant pour elle les cloches, chantant au chœur, allumant les lampes, enfin s'aquittant de tout ce que l'autre eût dû faire.

Au bout de dix ans néanmoins, l'Apostate, lassée de son libertinage & pressée par ses remords, se sépara du compagnon de ses débauches, & voulut re-

tourner dans ſon Couvent pour y faire pénitence. Elle n'arriva que le ſoir afin de n'être pas reconnue ; & même avant de ſe préſenter, elle entra dans une maiſon voiſine qu'habitait une femme dévote qui donnait à loger par charité. Elle y fut très-bien reçue. On la fit ſouper ; & après la table, comme on cauſait de différentes choſes, elle s'aviſa de demander ce qu'on diſait d'une jeune Sacriſtine qui s'était enfuie, il y avait environ dix ans, avec un Chapelain. La dévote fut fort ſcandaliſée d'une queſtion pareille. Elle répondit que jamais on n'avait calomnié vertu plus pure ; que la Religieuſe dont on lui parlait était un vrai modele de ſainteté, & que le Ciel au reſte paraiſſait rendre témoignage à ſes mérites, puiſque tous les jours elle opérait des miracles.

Ce diſcours était un énigme pour la pénitente. Elle paſſa la nuit en prieres ; & le lendemain, au premier coup de Matines, elle ſortit, & vint ſe préſenter, en tremblant, à la porte de l'égliſe. Une Religieuſe ſe préſente, & lui demande

mandé son nom. Je suis une pécheresse qui viens m'offrir à la pénitence, dit-elle : & alors elle confessa sa faute. Et moi, dit la prétendue Religieuse, je suis Marie, que vous avez servie fidélement, & qui en récompense ai voulu cacher ici votre honte. Après ces paroles, Notre-Dame lui raconte comment elle l'a suppléée dans ses fonctions ; elle l'exhorte à faire pénitence, & lui rend les habits qu'elle avait quittés à son départ. Aussitôt elle disparaît, & la Sacristine reprend son emploi sans que personne la reconnaisse. Jamais on n'eût soupçonné son aventure, si elle-même ne l'eût publiée dans la suite. Les Religieuses au reste l'en aimerent davantage ; & ils la priserent encore plus qu'auparavant, comme étant protégée spécialement par la Mere de Dieu.

Dans une autre version, la Religieuse est séduite par le neveu de l'Abbesse. Cette Abbesse, toute mondaine & livrée à la dissipation, avait continuellement

auprès d'elle des étrangers, parens ou autres. Tous les jours c'étaient des festins ; « & cet exemple, dit le Poëte, » n'est que trop commun. Combien ne » voyons-nous pas d'Abbés & d'Abbesses » abuser ainsi des biens de l'Eglise pour » enrichir leur parens ; & pour faire » bonne chere ; tandis que les pauvres » Religieux ou Religieuses ne boivent » que de l'eau & ne mangent que des » œufs durs ».

Le Damoiseau établi chez sa tante, devient amoureux de la jeune None ; & cette tante favorise ses poursuites. Cependant la Religieuse ne consent à se laisser enlever qu'après une promesse de mariage. La nuit du rendez-vous, elle dit sa priere en passant, comme dans le Conte de la Sacristine : *elle est arrêtée de même par une femme inconnue. Enfin, elle sort comme dans l'autre Conte. Son ravisseur l'épouse, ils ont des enfans, & vivent ensemble pendant trente ans. Mais* Madame sainte Marie qui n'avait point oublié sa Nonain, & qui ne voulait pas la laisser damner, *lui apparaît*

en songe ; & après lui avoir reproché son apostasie, lui ordonne de rentrer dans son Couvent. A son réveil, celle-ci raconte à son mari ce qui lui est arrivé. Ils se séparent, & lui-même se fait Moine.

Rutebeuf a aussi un Conte pareil aux deux qu'on vient de lire ; car ce Poëte qui écrivait contre les Croisades, qui plaisantait sur la Religion & sur l'Enfer, a fait beaucoup de Poésies dévotes.

Chez le Fablier, c'est un Moine, Sacristain de son Couvent, qui s'enfuit avec la femme d'un Chevalier. L'une vole son mari, l'autre pille la Sacristie ; mais on court après eux, on les ratrappe & on les met en prison. Là, ils implorent le secours de la Vierge. Marie descend dans la prison, & y trouve deux Diables qui, pour damner plus sûrement les deux prisonniers, les sollicitaient à commettre ensemble un second péché qu'ils n'avaient pas eu le tems

de commettre encore. Elle ordonne aux deux Démons de porter, l'un, la femme dans le lit de son mari, l'autre, le Moine dans son Couvent; & de revenir ensuite se mettre en prison pour eux. Le Sacristain rendu ainsi à son premier emploi, va pour reprendre ses fonctions. Ses confreres, & l'Abbé sur-tout, l'accablent de reproches. Il demande ce que signifie ce langage : on veut le convaincre de son infidélité; mais quand on ouvre les armoires, on voit que rien n'y manque. Le Chevalier n'est pas moins surpris de retrouver les effets que, la veille, lui avait volés sa femme, & de la revoir elle-même à ses côtés. La surprise est bien autre encore, lorsqu'on va visiter la prison, & qu'on y trouve enchaînés un Moine & une Dame parfaitement semblables aux deux coupables qui peu de tems auparavant y avaient été enfermés. On va consulter l'Evêque sur cette aventure extraordinaire. Le Prélat vient avec de l'eau bénite exorciser les deux prisonniers, & il les adjure au nom de Dieu de dire qui ils

ſont. Ceux-ci forcés de répondre, avouent qu'ils ſont les Démons qui avaient voulu induire à mal le Sacriſtain & la femme du Chevalier; mais ils avouent en même-tems qu'ils n'ont pu réuſſir. Cette réponſe rend tout le monde content: l'Abbé fait des excuſes au Sacriſtain, & le Chevalier retourne auprès de ſa femme, plus amoureux encore qu'auparavant.

Je m'interdis toute réflexion ſur les ſujets qu'on a vus juſqu'à préſent: mes Lecteurs *en feront aſſez d'eux-mêmes. Je les prierai ſeulement de remarquer, & la ſuite le prouvera encore, que dans preſque tous ces Contes le Diable joue un grand rôle. L'Ange de ténèbres y eſt toujours ſuppoſé en ſentinelle pour induire au mal les ames pieuſes, & ſur-tout les Hermites & les Moines, qu'il hait de préférence, parce que leur état étant cenſé le plus ſaint, ils doivent lui échapper plus aiſément. Comme notre imagination ne peut ſe repréſenter un Eſprit, on donnait à celui-ci une forme, ſemblable à la nôtre, mais hideuſe*

& horrible. C'était un grand homme sec & noir, avec une longue queue, des griffes aux pieds & aux mains, & une figure effroyable. Les miniatures des manuscrits, les peintures des cloîtres, les monumens, vitraux & portails d'églises, que le tems a respectés, nous le représentent encore ainsi. On croyait même le mortifier beaucoup, en le faisant extrémement laid.

Le Conte suivant est l'Histoire d'une vengeance qu'il tira en pareil cas.



DU SACRISTAIN.

DES Moines faiſaient travailler à orner le portail de leur egliſe. L'un d'eux, qui était Sacriſtain, & qui s'entendait à ces ſortes d'ouvrages, parce qu'il ſavait ſculpter, y plaça une image de la Vierge, d'une beauté admirable : car il aimait ſingulierement Notre-Dame. Le ceintre repréſentait le Jugement dernier. Au haut ſe voyait Dieu notre Sire, tel qu'il apparaîtra dans ce grand jour lorſqu'il jugera tous les humains : il avait à ſa droite les Elus & les Anges; à ſa gauche les Réprouvés *(a)*. Mais parmi ceux-ci, on remarquait ſur-tout un Satan, armé d'un croc de fer, & ſi hideux, ſi horrible, qu'on ne pouvait le regarder ſans frémir. Tous ceux qui paſſaient par là ſe ſignaient d'épouvante. Enfin la figure inſpirait tant d'effroi, que celui qu'elle repréſentait, irrité de ſe voir en exécration, vint demander au Moine

ſculpteur pourquoi il l'avait fait ſi laid. « C'eſt que je te hais, parce que tu » damnes les ennemis de Dieu, répondit » le Frere. Au reſte, je veux que tout » le monde te honniſſe, & je t'aurais fait » plus laid encore, ſi j'avais pu. Ton » intention, reprit Satan, eſt donc de » me rendre odieux par-tout, afin qu'on » me préfére cette Dame que tu as rendue » ſi belle? Eh bien, attens-toi que je » me vengerai. Je t'ai juſqu'à préſent » aſſez laiſſé en repos; mais je t'avertis » que ſi avant trois jours tu ne changes » mon portrait, je te ferai reſſouvenir » de moi pendant long-tems ». En parlant ainſi, Satan diſparut, laiſſant dans le lieu une puanteur affreuſe.

Ces menaces ne firent qu'irriter davantage le Moine contre le Bouc, & dès le lendemain il ajouta encore à ſa laideur. Mais celui-ci venant le trouver ſur l'échaffaut où il travaillait : tu veux donc que nous ſoyons ennemis, lui dit-il. Allons, puiſque nous voilà en guerre, voyons d'abord comment tu ſais ſauter. A ces mots, il briſe & renverſe l'échaf-

faut. Mais qui fut bien attrapé ? Ce fut le Méchant : car le Sacriſtain, n'eut pas plutôt crié, ſainte Marie à mon ſecours, que la Vierge de l'image étendit le bras pour le retenir ; & qu'après l'avoir laiſſé pendant quelque tems ſuſpendu en l'air afin de donner aux paſſans le tems d'admirer ce beau miracle, elle le poſa doucement à terre, à la grand'honte du malin. Quoiqu'humilié de l'aventure, l'Eſprit infernal ne voulut pas néanmoins renoncer à ſa vengeance ; mais il s'y prit, pour réuſſir, d'une maniere plus adroite.

Près du Couvent demeurait une jeune veuve, riche & dévote. Il la rendit amoureuſe du Moine, & en même-tems il échauffa celui-ci d'amour pour la veuve. Avec de pareilles diſpoſitions, nos deux Amans furent bientôt d'accord, & ils ne ſongerent plus qu'à paſſer en terre étrangere pour y vivre librement enſemble. L'une prit donc le parti de vendre tout ce qu'elle ne pouvait emporter ; l'autre, de voler le tréſor de l'Egliſe qui lui était confié. Ils fixerent le jour de leur

départ, & se donnerent rendez-vous pour minuit à un endroit indiqué. L'heure arrivée, le Sacristain partit, emportant croix, patenes, calices, encensoirs; en un mot, tout ce qu'il avait pu prendre.

Mais c'était-là le moment qu'attendait le Malin pour se venger. Il était aux aguets. A peine voit-il le Frere hors du Couvent, qu'il court par tous les dortoirs avec un bruit épouvantable, & crie que le Moine emporte tous les effets de la Sacristie. On se leve, on s'habille à la hâte, on s'arme de bâtons & de massues, on court après le fugitif, qui bientôt est ratrappé; & on le ramene au Couvent en l'accablant de coups & d'injures. Pour la Dame, on la laissa échapper sans lui dire mot. La même chose n'arriverait point aujourd'hui. Il y a peu de Moines maintenant qui en pareille circonstance ne profitassent de l'embarras de la Belle; mais les Moines sont devenus paillards: les mœurs autrefois étaient moins corrompues.

Dès qu'on fut rentré, on mit le Sacristain au cachot. Là, il commençait à

faire de triſtes réflexions ſur ſa ſottiſe, quand tout-à-coup le Diable vint ſe préſenter à lui & inſulter à ſon malheur : « Cependant il reſte encore entre nous » deux un moyen de réconciliation, ajouta » Satan ; change cette vilaine figure que » tu m'as faite, donne-m'en une jolie ; » & je te promets, moi, de te tirer » d'ici & de te rendre même blanc com» me neige ». L'offre tenta le Frere ; il l'accepta : à l'inſtant ſes chaînes ſe briſerent, & il alla ſe coucher tranquillement dans ſa chambre.

A l'heure de Matines, il vint à l'ordinaire ouvrir l'Egliſe & allumer les lampes. L'étonnement des Moines fut extrême de le voir là. Ils le ſaiſirent ; & quoiqu'il proteſtât de ſon innocence, ils le ramenerent à ſon cachot. Mais imaginez quelle fut leur nouvelle ſurpriſe, de trouver là le Diable qui tenait la place du Sacriſtain, & qui, la tête inclinée, les mains croiſées ſur la poitrine, affectait un air cagot, qui vous eût fait pâmer de rire. On alla conter l'aventure au Pere Abbé. Celui-ci vint proceſſion-

nellement au cachot avec la croix & le bénitier, & alors il fallut bien que le Malin délogeât malgré lui. Mais avant de partir, il se vengea, par une espiéglerie, du plus ardent de la bande : car il le saisit par son capuce & l'enleva en l'air. Heureusement pour le Moine, il était fort gros ; il glissa à travers ses habits, & tomba tout nu au milieu de l'assemblée, de sorte que le Méchant n'emporta que le froc.

On crut alors que c'était le Démon qui avait volé le trésor, & on fit des excuses au Sacristain de l'avoir soupçonné. Celui-ci se confessa de sa faute & vécut bien depuis ; cependant il tint parole, & fit au portail une statue du Diable plus belle que la premiere. De son côté, la veuve se comporta si bien, que Dieu, lorsqu'elle mourut, lui donna son Paradis.

L'Auteur dit que tous les ans on lisait ce Conte chez les Moines blancs, *pour les édifier.*

NOTE.

(*a*, *Il avait à ſa droite les Elus & les Anges, à ſa gauche les réprouvés*). Preſque toutes les anciennes égliſes qui ont été bâties au tems de nos Conteurs, ont à leur portail un jugement dernier, repréſenté exactement comme celui du *Conte*.



DE L'HERMITE
QUE LE DIABLE ENNIVRA.

EXTRAIT.

DEPUIS long-tems le Diable tentait un Hermite, ſans avoir pu encore l'induire à mal. Enfin, furieux de voir toutes ſes ruſes inutiles, il lui déclare un jour qu'il l'étranglera de ſes griffes, s'il ne ſe réſout à commettre un péché mortel. Au reſte, il lui laiſſe à choiſir ſur trois; l'ivreſſe, l'homicide ou l'adultere. Le Reclus demande quelques jours pour ſe décider; & après bien des réflexions, il préfere de s'ennivrer, comme étant le péché le moins conſidérable des trois.

Au bas de la montagne ſur laquelle il avait bâti ſa cellule, était un moulin, dont le Meûnier, à raiſon du voiſinage, était devenu ſon ami. Celui-ci ayant un jour pris du poiſſon, invita l'Hermite à

venir le manger avec lui & ſa femme. L'autre accepta ; dans l'idée de s'aquitter bien vîte envers Satan, & d'être ainſi débarraſſé de ſon péché. En effet, il but ſi copieuſement, que quand il fallut retourner, notre pénitent avait de la peine à ſe ſoutenir. La Meûniere, quoiqu'elle eût un peu bu auſſi, s'offrit à lui donner le bras ; & ils marcherent tous deux tant bien que mal. Mais en chemin la tête tourne à la Dame, elle tombe ſur l'herbe & s'endort. L'Hermite, que le vin avait échauffé, ſent à ce ſpectacle réveiller ſa luxure, il profite de l'état où ſe trouve la Meûniere pour la careſſer. Le Meûnier, qui de ſon moulin voit le tour qu'on lui joue, accourt avec une hache ; mais au moment qu'il va frapper, il fait un faux pas & tombe ; l'autre auſſitôt ſaiſit la hache & le tue. Ainſi, en moins d'un clin d'œil, il fut adultere & homicide ; & c'eſt ainſi qu'en voulant attrapper le Diable & ne commettre que le moindre des trois péchés il les commit tous trois.

L'Auteur, comme dans preſque tous les

Contes où il s'agit de quelqu'un qui s'est rendu coupable de quelque grand crime, dit que l'Hermite fit pénitence, & qu'à sa mort il fut porté par les Anges en Paradis.

Ceux de mes Lecteurs qui connaissent les Contes de Grécourt & de Piron, se rappelleront d'y avoir vu celui-ci. En publiant les Fabliaux, j'ai cité les imitations qui en avaient été faites, & je l'ai même regardé comme un devoir, parce que ces imitations tenaient à la gloire de la Nation française. Je ne cite point celles des Contes dévots, parce que ce n'est point là un Ouvrage que la France puisse se faire honneur de revendiquer.



LE PURGATOIRE DE S. PATRICE. (a)

Il n'y a personne qui ne sache, que tel est encore aujourd'hui le nom d'une caverne d'Irlande, devenue célèbre par mille fables grossieres, qu'ont débitées ou crues l'ignorance & la superstition. Elle se trouve à deux lieues de Dungal, dans une petite île située au milieu d'un lac que forme le Derg; & fut détruite, ou comblée, successivement par les ordres du Pape Alexandre VI; par ceux de Henri VIII, Roi d'Angleterre, quand il se sépara de l'Eglise Romaine; & pour la troisieme fois vers la fin du regne de Jacques I. La dévotion pour le lieu subsiste cependant toujours parmi les Catholiques du pays, & ils y vont encore en pélerinage. On l'appellait Purgatoire, *parce que, selon l'opinion commune, quiconque y descendait en sortait* purgé *de ses péchés.*

Le Conte qu'on va lire, en donnant l'origine de ces opinions fabuleuses, peut être regardé

comme un morceau curieux. Néanmoins comme ce n'est après tout qu'une Historiette de Légende & qu'une preuve de plus à ajouter aux sottises populaires, je crois qu'il suffira d'en donner un extrait abrégé.

Il a été depuis traduit en Prose & imprimé plusieurs fois.

L'APÔTRE Patrice avait entrepris de convertir à l'Evangile l'Irlande encore païenne. Dans ce dessein, il annonçait par-tout aux grossiers habitans de ce pays les joies du Paradis & les tourmens de l'Enfer. Mais les Barbares lui ayant répondu que pour se résoudre à croire tant de choses incroyables, ils voulaient les voir, le Saint alors se vit forcé malgré lui de faire un miracle. Il employa, pour l'obtenir de Dieu, de longs jeûnes & de fréquentes prieres. Le Seigneur enfin lui apparut, & après lui avoir donné un bâton miraculeux que les Archevêques d'Irlande ont conservé depuis, & qu'on a nommé le *bâton Jésus*, il le conduisit

dans une caverne noire & profonde, à laquelle il communiqua un pouvoir singulier : car quiconque y entrerait repentant de ses fautes, devait y voir une image fidelle des plaisirs du Ciel & des supplices de l'Enfer. L'Apôtre aussi-tôt fit clorre de murs la caverne ; il y bâtit un couvent, & y mit des Moines, auxquels il donna la Regle de S. Augustin. Beaucoup de gens lui demanderent depuis à descendre dans ce lieu redoutable. Il le leur permettait ; mais à leur retour il les interrogeait sur ce qu'ils avaient vu ; & leurs dépositions, recueillies fidélement, étaient gardées dans le Monastere. Après sa mort, le trou fut appellé de son nom le *Purgatoire de S. Patrice ;* & la clé en fut déposée entre les mains du Prieur. Voici avec quelles cérémonies on était admis à y descendre.

D'abord, dit Marie de France, il faut se confesser à l'Evêque & lui déclarer son projet. Celui-ci fait tous ses efforts pour en détourner : il représente les risques d'une pareille entreprise, & le grand nombre de ceux qu'on sait y avoir péri. Si

l'on persiste, il renvoie, avec une lettre cachetée de son sceau, au Prieur, qui, après avoir employé les mêmes remontrances, vous admet aux épreuves. Elles consistent en quinze jours de jeûnes, de veilles & d'oraisons. Ce terme expiré, le Pénitent assiste à une grand'messe, à laquelle il communie; après quoi on l'asperge d'eau bénite, & on le conduit en procession à la caverne. Alors on lui en ouvre la porte; il demande de nouveau pardon à Dieu de ses péchés; les Prêtres lui donnent leur bénédiction; il fait le signe de la croix; puis s'enfonce dans le trou, dont l'ouverture est fermée aussitôt sur lui. Vingt-quatre heures après, les Moines reviennent, comme la veille, en procession pour lui ouvrir. S'ils le voient reparaître, ils témoignent leur joie par des chants de dévotion. S'ils ne le revoient point, ils supposent qu'ayant cédé aux tentations du Démon, il a été emporté par lui, & le croient damné.

Après ce long préambule historique, Marie de France raconte l'aventure d'un Chevalier, nommé Ouvain, qui eut la

curiosité de descendre dans ce Purgatoire.

Ouvain d'abord commence par marcher pendant quelque tems dans l'obscurité. Une lueur faible qu'il apperçoit ensuite le fait arriver à un palais. Là il trouve des Chevaliers vêtus de blanc, qui le préviennent sur les épreuves terribles par lesquelles il va passer; & qui en l'exhortant à prendre courage, lui donnent quelques avis sur la conduite qu'il doit tenir. Un peu plus loin il est arrêté par des Démons, & menacé de tous les tourmens de l'Enfer, s'il ne retourne sur ses pas. D'après son refus les Esprits infernaux le saisissent. Ils l'attachent sur une roue armée de pointes, le jettent successivement dans les flammes, puis dans une eau plus froide que la glace, &c. &c. Ouvain, en prononçant le nom de Jésus, échappe à leur rage & les force à fuir. Libre de ce danger, il arrive dans un jardin délicieux dont la porte est de cristal, & les murs de pierres précieuses. Ce lieu est en tout tems couvert de fleurs & de fruits. On y respire un parfum plus suave mille fois que ne serait celui de toutes

les épices de l'univers réunies ensemble. Tous les jours les Anges viennent y chanter ; & à midi une étoile se détachant du Ciel, apporte à ceux qui l'habitent une manne exquise dont ils sont nourris. C'est-là qu'après avoir passé par les différens tourmens de l'*Enfer*, & expié plus ou moins rigoureusement leurs fautes, ces Justes purifiés attendent en paix le moment où le Ciel leur sera ouvert. Ouvain, enchanté de ce lieu de délices, veut y rester. On lui répond qu'il ne le peut, mais qu'il y viendra après sa mort, s'il a vécu chrétiennement.

Au sortir de la caverne, il se fait Moine dans l'Abbaye de Saint Patrice ; & le récit des merveilles dont il avait été le témoin convertit à la Foi chrétienne, dit l'Auteur, un grand nombre d'Idolâtres.

NOTE.

(*a*) Je ne mets ici ce Conte parmi les *Miracles* qu'à cause de l'analogie du sujet; car il n'est point fait par nos Moines. Son Auteur est une certaine Marie, surnommée de

France, dont on a lu ci devant des fables. Elle dit avoir tiré son *Purgatoire de S. Patrice*, d'un Livre plus ancien qu'elle.

Cette Fable, selon les savans Bollandistes*, naquit au commencement du XIIe siecle, & fut l'ouvrage d'un Moine nommé Henri.

* Act. sanct. vita S. Patric.

On la trouve dans le Roman de Guérin-Mesquin, l'un de ceux qui composent la Bibliotheque bleue; & c'est-là sa vraie place, quoique l'Historien Mathieu Paris** & quelques Bréviaires anciens l'aient aussi adoptée. Mais il y a ici une observation plus importante à faire.

** Ann. 1153.

Mes Lecteurs auront remarqué sans doute de la ressemblance entre cette descente d'Ouvain au Purgatoire de S. Patrice dans notre Conte, & celle d'Enée aux Enfers dans le Poëme de Virgile. Chez l'un & l'autre Auteur ce sont d'abord des Limbes par lesquels passe le Héros; puis un Tartare: enfin un Elisée. L'Auteur Chrétien a seulement adapté ces fables à sa Religion. Mais ce qui rend frappante la preuve de son imitation, c'est d'y voir (ce que cette Religion n'admet point) des Limbes pour les Adultes, & un lieu de repos intermédiaire pour les ames justes purifiées de leurs fautes. Le Moine Henri, en

lisant ou transcrivant l'Eneïde, y aurait-il donc pris l'idée de sa fiction ? Un savant Anglais, Warburton, a prétendu que ce voyage d'Enée aux Enfers n'était qu'une allégorie de l'initiation aux Misteres d'Eleusis ; & son sistême ingénieux a trouvé beaucoup de partisans. D'autres Savans ont eu la même opinion sur le *Purgatoire* d'Irlande. Ils citent un passage de Strabon, qui prouve que des Misteres tout-à-fait semblables furent introduits dans cette île ; & ils pensent que la Religion Chrétienne, quand elle s'y est établie, a fort bien pu les altérer au point que nous l'offre le Conte. En effet, disent-ils, ces préparations expiatoires, ces jeûnes, ces pénitences, ces épreuves périlleuses par le feu, par l'air & par l'eau, qu'on employait dans les Misteres de Cérès, sont précisément aussi ce qu'on retrouve dans le *Purgatoire* de Patrice.

Pour moi il me semble que s'il fallait attribuer les Cérémonies religieuses de la caverne d'Irlande à l'introduction de quelques Misteres étrangers, on devrait y reconnaître, préférablement à toute autre, celles de l'antre de Trophonius. On n'entrait dans cet antre, comme dans celui d'Irlande, qu'après plusieurs

plusieurs jours de retraite employés en purifications & en sacrifices [1]. On y était conduit de même par des Prêtres. On courait les mêmes risques, si l'on osait y pénétrer sans les dispositions requises. Enfin quand on en était sorti, il fallait de même écrire sur des tablettes tout ce qu'on avait vu ou entendu; & ces dépositions étaient conservées par les Prêtres.

[1] Pausanias.

Des traits de ressemblance aussi frappans paraîtront suffisans peut-être pour soupçonner aux deux superstitions une même origine. Peut-être est-ce en lisant dans Pausanias ce que dit cet Ecrivain sur l'antre de Trophonius, que le Moine Henri aura imaginé, soit par dévotion, soit par fourberie, de supposer aussi en Irlande une caverne expiatoire. Par la suite il aura trouvé dans Virgile de quoi embellir sa fiction, & il en aura profité pour y coudre une Histoire, capable de la rendre bien plus intéressante par le merveilleux. Je n'ose hasarder tout ceci que comme des conjectures. Mais si ces conjectures avaient quelque probabilité, quel ample sujet de réflexions nous offrirait cet antre de Trophonius, devenu dans les mers de l'Océan le trou de S. Patrice; ces Misteres d'Isis changés d'abord

dans l'Attique, entre les mains d'Orphée, en Misteres de Cérès; & deux mille ans après, dégénérés en Irlande dans l'Histoire d'Ouvain. De tout ceci il résulterait au moins une vérité; c'est que les erreurs humaines ne sont vraisemblablement pas aussi nombreuses qu'on l'imaginerait d'abord, & que comme les êtres physiques elles ne sont, en vieillissant, que s'altérer & se modifier sans cesse, sans jamais s'anéantir. Mais cette vérité est-elle faite pour attrister le Philosophe ou pour le consoler?



DE L'HERMITE
QUI SE CASSA LE COU.

EXTRAIT.

UN Hermite avait conſtruit ſa cellule ſur une colline près d'un bois où un voleur s'était établi pour détrouſſer les paſſans. L'homme de Dieu le rencontre un jour, & il le prêche avec tant de force, que le brigand ſe jettant à genoux, confeſſe ſes fautes & demande pénitence. L'autre lui enjoint de ne jamais mentir & de rendre à ſon prochain tous les ſervices qu'il pourra. Le voleur retourne chez lui dans le deſſein d'exécuter ce double conſeil.

En traverſant le bois, il voit deux hommes nus, qu'avaient dépouillés d'autres voleurs, & qui étaient attachés à un arbre, les mains derriere le dos. Auſſitôt il court les délivrer. Comme il s'a-

vance vers eux, une branche lui creve un œil, mais la douleur que lui cause sa blessure ne l'empêche pas d'achever sa bonne œuvre. Il leur donne même, pour les couvrir, une partie de ses habits.

Quelques instans après il apperçoit un lépreux qui en voulant traverser à cheval une riviere, avait été entraîné par le courant, & qui était sur le point de se nayer. Notre Pénitent se jette à la nage; il le ramene à bord, l'embrasse (*a*), & lui donne sa bourse. Dans ce moment se présentent trois Cavaliers armés. Leur frere, peu de jours auparavant, avait été tué par le Voleur, & ils le cherchaient pour se venger. Comme d'après le signalement qu'on leur en avait donné ils croient le reconnaître, ils lui demandent avec menaces si ce n'est pas lui qui est l'assassin de la forêt. Celui-ci qui se rappelle qu'on lui a recommandé de ne jamais mentir, leur répond qu'oui. A l'instant il est poignardé. Il meurt en leur pardonnant sa mort; & les Anges descendent du Ciel, avec des chants d'allégresse pour enlever son ame.

Cette pompe triomphante est apperçue de l'Hermite; mais elle le scandalise. « Hé! » quoi! se dit-il à lui-même, ce Brigand » abominable est sauvé pour une heure » où deux de pénitence! Après une vie » entiere d'assassinats & de crimes, quelques » bonnes œuvres lui suffisent. Je suis donc » un fou, moi, d'être venu ensevelir ici » mes belles années, de m'être abstenu » de tous les plaisirs, d'avoir pendant » trente ans, jeûné, veillé, porté la » haire! Puisque Dieu donne son para- » dis à si bon marché, soit Hermite qui » voudra, moi j'y renonce. Je veux re- » tourner dans le monde; & quand je » m'y serai bien diverti, & que la mort » approchera, je demanderai pardon, & » serai sauvé comme ce Voleur (*b*) » En parlant ainsi, le Reclus donne un coup de pied à sa cellule pour la renverser. Mais dans sa fureur il perd l'équilibre: il roule en bas de la colline, se casse le cou, meurt; & il est emporté en Enfer par les Diables.

NOTES.

(*a*, *Il apperçoit un Lépreux qui était entraîné par le courant. Notre Pénitent se jette à la nage, il le ramene à bord, l'embrasse*). La lépre, qui paraît être originaire d'Egypte, de Palestine & de Syrie, avait été connue en France sous la premiere & la seconde Race, & y avait été vraisemblablement apportée par le commerce du Levant. Sous la troisieme, elle s'y multiplia d'une maniere effrayante, par l'augmentation de ce commerce, & surtout par les Croisades. Elle rendait si horriblement difforme & se communiquait avec tant de facilité, que dans la plupart de nos villes on établit, pour séquestrer ceux qui en étaient infectés, des hôpitaux particuliers qu'on appella, du nom de la maladie même, Ladreries ou Léproseriés. On peut juger du nombre des Lépreux par celui des Léproseries: Louis-le-Jeune, dans son testament, fait des legs à deux mille de ces Hôpitaux. Dans les villes qui n'en avaient point, le Lépreux était absolument séquestré de toute société. Nous voyons même par plusieurs de

nos anciennes Coutumes, qu'en quelques endroits, & sur-tout en Flandres, on lui bâtissait dans un champ, hors des murs, une petite cabane de bois soutenue sur quatre piliers. Si la misere le forçait de venir sur le grand chemin mendier son pain, il avait à la main une cresselle ou claquette pour avertir les passans de sa présence; mais il était obligé alors de se tenir éloigné d'eux. Le désespoir auquel un si odieux traitement devait réduire ces malheureux, fit qu'on leur supposa plusieurs fois le desir de se venger & l'envie de nuire. En 1321 ils furent accusés d'avoir, conjointement avec les Juifs, essayé d'empoisonner toutes les fontaines; & d'après cette inculpation insensée, il y en eut un grand nombre qui périrent dans les supplices.

Ce qu'on vient de lire sur l'horreur qu'inspirait la seule approche d'un Lépreux, doit faire sentir combien était héroïque l'acte de vertu qu'exerçait le Voleur du Conte, en secourant, en embrassant un de ces pestiférés. Parmi les œuvres courageuses de charité que nos anciens Légendaires prêtent à leurs Saints ou Saintes, on compte les services rendus aux Lépreux.

(b, *Quand je me serai bien diverti & que*

la mort approchera, je demanderai pardon & ferai sauvé comme ce Voleur). Les Auteurs qui ont parlé des Contes dévots semblent ne s'être attachés jusqu'à présent qu'à les présenter du côté du ridicule. Ils ne disent rien de la morale scandaleuse qu'on y rencontre à chaque instant; tant de celle qui s'y trouve mise en leçons comme dans cet endroit-ci, que de celle qui est en exemple comme dans l'*Abbesse enceinte*, dans le *Voleur que sauva Notre-Dame*, dans l'*Hermite que le Diable ennivra*, &c. &c. Ce reproche néanmoins est bien autrement sérieux que l'autre.

Les deux *Contes* suivans prouveront quelle étrange idée les deux Moines, leurs Auteurs, avaient de la perfection & de la vertu.



DU PRÉVÔT D'AQUILÉE.

L'HERMITE, dont je vais vous conter l'hiſtoire, avait paſſé dans une cellule les deux tiers de ſa vie à prier, à jeûner, à combattre la chair & le Démon. Après un auſſi long tems de pénitence il crut que peu de gens ſur la terre devaient l'égaler en mérites. Néanmoins pour s'en aſſûrer, il pria Dieu de le lui faire connaître; & Dieu lui révéla qu'il y avait dans Aquilée un Prévôt qui, ſans être Hermite ni Moine, valait mieux que lui.

Si cette réponſe humilia le Solitaire, je vous le laiſſe à penſer; mais elle le fâcha encore plus. " C'eſt donc inutile-
„ ment que je me ſuis macéré ſi long-
„ tems, dit-il, puiſque je n'égale pas
„ même en ſainteté un homme de ſang,
„ dont le métier eſt d'en faire périr d'au-

tres „. Dans sa douleur il renonça à la vie érémitique, & jura de ne point se donner de repos, jusqu'à ce qu'il connût par lui-même quelle était la vie de ce Prévôt devenu si cher à Dieu. Pour cela il fallait faire le voyage d'Aquilée : c'est aussi ce que résolut le Prud'homme. Il partit donc sans argent & sans ressources, fondant uniquement sa subsistance sur la charité des bonnes gens. Cependant, afin de ne pas perdre par sa folie tous les mérites qu'il avait aquis jusques-là, il prit le parti de ne boire pendant toute la route que de l'eau pure, & de ne manger que du pain. Enfin, à force de cheminer, il arriva.

Le premier objet qu'il rencontra, en approchant de la ville, fut une troupe de Cavaliers qui en sortaient. Un pauvre se trouvant là par hazard en ce moment, il lui demanda où allaient ces gens armés. " Beau Sire, répondit le Mendiant, „ ils vont pendre un voleur qu'a fait „ arrêter hier le Prévôt, notre Justicier. „ Prud'homme, reprit le Voyageur, mon- „ trez-moi, je vous prie, quel est parmi

„ eux le Prévôt. — Il eſt fort aiſé à „ diſtinguer, beau Sire : c'eſt celui qui „ porte une robbe écarlate & qui monte „ ce beau cheval gris „.

A la vue d'un pareil faſte, il ne faut pas demander ſi l'Hermite fut ſcandaliſé. Cependant il fendit la preſſe pour pénétrer juſqu'au Prévôt, & le ſupplia au nom de Dieu de lui donner l'hoſpitalité. L'autre la lui accorda de grand cœur. “ Prenez, „ lui dit-il, cet anneau que je vous re„ mets; allez de ma part le préſenter à „ mon épouſe, & dites-lui que je la prie „ de vous recevoir comme elle me rece„ vrait moi-même „.

Avec une pareille aſſurance le Solitaire ſe rendit chez ſon hôte ; mais il fut fort ſurpris, en entrant, de trouver une maiſon magnifique, & dans cette maiſon une Dame très-jolie & très-élégamment parée, qui l'accueillit de ſon mieux. “ Pere cé„ leſte ! ſe dit-il à lui-même, quoi ! cet „ homme obtiendra paradis, lui qui a „ toutes ſes aiſes en ce monde, qui poſ„ ſede tout ce qu'on peut deſirer, beau „ palais, beaux habits, belle femme !

„ Si c'eſt en menant cette vie-là qu'il
„ parvient à être ſauvé comme moi, j'ai
„ donc été juſqu'à préſent un grand fou,
„ de vivre en hermite, & je méritais
„ bien d'être tondu (*a*) „.

Ces penſées l'occuperent entiérement juſqu'à l'heure du ſouper. Deux Demoiſelles alors vinrent lui préſenter de l'eau & une aiguiere pour ſe laver les mains; & la Dame, le conduiſant elle-même à table, le fit aſſeoir à ſes côtés, & voulut manger avec lui dans la même aſſiette. Tous les convives furent placés de même deux à deux (*b*). Rien ne manqua au feſtin en vins rouges & blancs, en volaille, gibier & bonne chere; mais l'Hermite qui voulait garder ſon abſtinence, ne toucha à rien de ce qu'on ſervit. La Dame l'imita. Elle & ſon époux avaient depuis dix ans fait vœu de s'abſtenir de vin, de chair & de poiſſon; & pendant tout ce tems ils avaient ſcrupuleuſement obſervé leur vœu. Néanmoins ils faiſaient tous les jours ſervir leur table avec luxe, afin que leur appétit étant provoqué par l'excellence

l'excellence des mets, la tentation fût pour eux plus difficile à vaincre.

Enfin l'on apporta aux deux Pénitens un morceau de pain noir avec un plat de choux cuits à l'eau; & ils souperent ensemble. Devant eux se mangeaient de gros brochets, des pâns exquis, du gibier de toute espece, sans qu'ils daignassent seulement y jetter les yeux. Cependant le fumet de ces viandes vint frapper si délicieusement l'odorat du Solitaire, qu'il ne put résister à un mouvement de concupiscence, & qu'il laissa échapper un sourire par lequel il fut trahi. La Dame, qui s'en apperçut, le pria de se satisfaire; & peut-être y eût-il consenti, s'il n'eût été retenu par un certain respect humain; mais à son tour l'ayant priée de lui dire, pourquoi en le pressant de manger, elle-même ne mangeait de rien, elle lui parla de son vœu; & cet exemple le contint. Il se repentit même alors d'avoir d'abord si mal jugé d'elle; & dans son ame il convint que ce couple chrétien n'était pas sans vertu.

Après souper, le Voyageur se retira

pour dormir ; car il se sentait fatigué. La Dame qui de son côté cherchait à le bien traiter pour remplir les intentions de son mari, le conduisit dans une chambre très-belle & richement tapissée. Là se trouvait un lit bien large, bien douillet, avec sa courte-pointe & tous ses ornemens. Elle y fit coucher le Prud'homme ; après quoi elle se déshabilla pour s'y coucher aussi. Lui alors voulut se lever ; mais elle lui dit que c'était-là son lit, & qu'elle n'en prendrait pas d'autre. En vain il la conjura de ne point l'induire à mal, & de lui permettre de sortir, ou de se retirer elle-même ; elle répondit qu'il était le maître de pratiquer l'abstinence au lit comme il l'avait pratiquée à table, & que de son côté elle ne l'empêcherait assurément pas de dormir.

D'après ces promesses le pauvre Hermite se recoucha, & il tenta de sommeiller. Mais lorsqu'il sentit à ses côtés cette belle femme nue, il fut assailli d'une terrible tentation. Quelques remords l'arrêterent pourtant. Il se faisait un scrupule de souiller les saints nœuds du mariage,

& ſe ſerait reproché d'ailleurs de perdre ainſi le fruit de tant d'années de pénitence. Il prit donc le parti de ſortir du lit; mais la Dame le ſerra dans ſes bras, & le força non-ſeulement à reſter, mais encore à s'approcher, & à ſe tourner vers elle.

Au reſte ce n'eſt pas que ſon cœur fût tenté du péché auquel elle incitait ſon hôte : non, pour un royaume entier elle n'eût pas voulu ſe ſouiller de pareille infamie; ſon intention était ſeulement d'éprouver le Solitaire; & elle n'y réuſſit que trop. Bientôt en effet la paſſion de celui-ci devint ſi forte, qu'il n'en fut plus le maître. Il pria la Dame de le rendre heureux;

mais *lui ferma*
Mès elle la porte li cloſt,

Et le jettant fortement vers la ruelle, le fit tomber dans une cuve de marbre qui était là & qu'on avait remplie d'eau.

Or vous ſaurez qu'on était alors en hiver. En un inſtant le pauvre here ſe trouve ſaiſi; il friſſonne de tous ſes mem-

bres ; ſes dents claquent à faire compaſſion ; enfin il ſupplie la Dame de le tirer au plus vîte de-là, ſi elle ne veut point qu'il y meure. L'autre lui tend la main pour l'aider à remonter ; & après l'avoir replacé à ſes côtés, lui permet alors de ſatisfaire ſes deſirs. Hélas ! le malheureux n'en avait gueres plus l'envie que le pouvoir. Alors elle le ſerre contre ſon ſein, elle entrelace autour de lui ſes jambes & ſes bras, le réchauffe, le ranime : mais il n'eſt pas plutôt dégourdi, qu'il ſent de nouveau l'aiguillon de la chair, & qu'il réitere auprès de la Dame ſes inſtances. Elle ne lui répond qu'en le jettant de nouveau dans la cuve. Rentré au lit, & réchauffé comme la premiere fois, il veut encore jouer ſon jeu : elle recommence le ſien ; & pendant le cours de la nuit éteint ainſi quatre fois de ſuite ſon ardeur luxurieuſe.

Enfin le jour parut ; l'Hermite, malgré lui *puceau de la Dame*, ſe leva pour partir. Celle-ci auparavant lui fit pluſieurs queſtions ſur ſon âge, ſur ſa maniere de vivre, ſur le lieu de ſa demeure. Le Prud'homme avoua toute ſon aventure, ainſi

que le motif de ſon voyage. Interrogée à ſon tour ſi elle traitait ſon mari comme elle l'avait traité lui-même, elle avoua que c'était pour lui qu'avait été faite la cuve, & convint que toutes les fois qu'il lui témoignait des deſirs peu modeſtes, elle l'y précipitait,

Pour le mal des rains oublier,

« Peut-être, ajouta-t-elle, aurez-vous
„ été ſcandaliſé de le voir exercer une
„ profeſſion ſanguinaire; mais vous ſavez
„ auſſi que c'eſt la loi qui condamne,
„ & que le Juge ne fait qu'exécuter l'ar-
„ rêt qu'elle a prononcé. Que deviendrait
„ le monde, ſi Juſtice n'exiſtait pas! Loin
„ donc de condamner celui qui ſe dévoue
„ à ces fonctions reſpectables, nous lui
„ devons de la reconnaiſſance, s'il les
„ remplit ſans reproche; & je prétends
„ même qu'il fait une œuvre pie (*a*) ».

Le Frere, lorſqu'il entendit ce diſcours, ne put s'empêcher de louer la vie ſainte que menaient les deux époux. Il demanda de nouveau pardon à la Dame d'avoir

porté sur elle un jugement défavorable, il lui fit ses adieux, & reprit le chemin de son hermitage. Cependant il se rappellait que malgré sa prétendue sainteté il avait chez le Prévôt succombé à la tentation de gourmandise, ainsi qu'à celle de luxure; & l'idée de ce double péché l'affligea pendant toute la route. Arrivé au lieu de sa cellule, il s'en confessa, & fit une telle pénitence, qu'à sa mort il mérita d'être placé en Paradis.

Quelqu'étranges qu'aient paru les Contes dévots qu'on a lus jusqu'à présent, celui-ci, je crois, a de quoi étonner encore. Croira-t-on jamais qu'il y ait eu des hommes capables de concevoir de la vertu une pareille idée. Je ne parle pas de la vie pénitente que l'Auteur fait mener aux deux époux: ceci tient aux préjugés du Cloître. Un Moine ne pouvant gueres, par la pauvreté & la retraite qu'exige son état, s'exercer aux œuvres de charité, il fera nécessairement consister la vertu dans les mortifications corporelles, dans l'abstinence & l'austérité. Je parle de l'épreuve singuliere que

la Dame du Conte emploie vis-à-vis de son mari & vis-à-vis de l'Hermite, pour les obliger à la continence.

Cette idée au reste n'est pas une invention de notre Poëte. Quelque tems avant lui, on avait accusé le pieux Fondateur de Fontevrault de coucher avec ses Religieuses les plus jolies, afin de rendre par une tentation violente sa chasteté plus méritoire. Le reproche lui en fut fait par des Personnages très graves, & qui étaient ses contemporains. Mais ce reproche fût-il une calomnie, comme le prétend le Pere de la Mainferme, il est certain au moins que l'accusation seule a dû suffire dans le tems pour répandre & pour faire connaître l'austérité bizarre de d'Arbrisselles; & il est sûr encore que l'ignorance & les préjugés d'alors ont pu produire des têtes assez enthousiastes pour employer comme lui une épreuve aussi périlleuse.

La galanterie du tems, avec le purisme d'amour qu'elle inspirait quelquefois, en a trouvé elle-même.

Parmi les Ouvrages des Troubadours on lit une Tenson du Poëte Péguilain, laquelle roule sur une permission que lui avait accordée sa Dame de passer la nuit avec elle; mais à

condition qu'il n'entreprendrait que ce qu'elle voudrait lui permettre. Le Poëte examine s'il doit tenir sa parole. Pour lui il s'y croit obligé ; mais l'Interlocuteur qu'il introduit dans sa Tenson, homme moins délicat, est d'un avis contraire. Celui-ci lui conseille de profiter de l'occasion ; vous en serez quitte, *ajoute-t-il*, pour aller ensuite à la Terre-Sainte, afin d'expier la violation de vôtre serment [1].

[1] Hist. litt. des Troub. T. 2. p. 240.

Les enseignemens du Chevalier de la Tour à ses filles, *contiennent de même l'Histoire d'une Dame qui permettait au Seigneur de Craon, son amant, de passer toutes les nuits avec elle, mais avec la même réserve.*

NOTES.

(*a*, *J'ai donc été jusqu'à présent un grand fou de vivre en Hermitage, & je méritais bien d'être tondu*). Il a été remarqué ailleurs que les Fous qu'entretenaient auprès d'eux les Rois pour leur amusement, étaient tondus. La Nation ayant, dès les premiers tems de la Monarchie, attaché beaucoup d'estime à sa chevelure, la privation de cheveux était devenue avilissante ; & dans les Fous elle

marquait le mépris qu'on avait pour une profeſſion ſi juſtement décriée.

Les Moines, par eſprit d'humilité, portaient auſſi la tête raſe.

(*b*, *La Dame voulut manger avec lui dans la même aſſiette. Tous les convives furent placés de même deux à deux*). On ſe rappellera ce qui a été dit ailleurs, que c'était-là une galanterie du tems.

(*c*, *Peut-être aurez-vous été ſcandaliſé de le voir exercer une profeſſion ſanguinaire Mais.... loin de condamner celui qui ſe dévoue à ces fonctions reſpectables, nous lui devons de la reconnaiſſance*). Dans cette apologie de la judicature, ſi le Moine rimeur nous a peint les préjugés de ſon ſiecle contre un emploi ſi utile, & non les ſiens, il faut avouer qu'il nous laiſſe de ce ſiecle une étrange idée. Cependant, avant de prononcer, comparons ces préjugés aux nôtres. Nos Peres avaient de l'averſion pour la profeſſion du Magiſtrat, parce que ſes fonctions quelquefois deviennent ſanguinaires, & que de ſa bouche ſortent des ſentences de mort; aujourd'hui notre haute Nobleſſe la dédaigne & la mépriſe, parce qu'elle la regarde comme un état de roture: lequel des deux ſiecles eſt le plus ſage?

D'UN HERMITE
ET DU DUC MALAQUIN.

COMME la Quintaine, quelque vigoureux que ſoient les coups qu'on lui porte, n'eſt point ébranlée, parce que le poteau qui lui ſert d'appui reſte fixe (*a*); ainſi l'homme vraiment pieux, quelles que ſoient les tentations qui l'aſſaillent, demeure ſi fortement attaché à ſes devoirs que rien ne peut l'en ſéparer.

Sur la Montagne noire, près d'Antioche, s'était retiré, pour ſe mortifier, un bon Hermite. Là, plus occupé du ſalut de ſon ame que de celui de ſon corps, il s'était condamné à ne vivre que de racines & de pain. Une vie auſſi exemplaire avait bientôt répandu au loin l'odeur de ſa ſainteté. De toutes parts on accourait pour écouter ſes inſtructions ou recevoir ſes conſeils; & les Sarraſins de la contrée

y venaient eux-mêmes. Enfin le bruit de sa réputation fut tel, qu'il parvint aux oreilles de Malaquin, Duc du canton.

Ce Malaquin était un Sarrasin cruel & barbare, livré à tous les vices, & passionné pour celui des femmes. Il ne put croire qu'un homme eût pu se résoudre à mener une vie totalement opposée à la sienne, & voulut savoir par lui-même ce qu'il devait en penser.

Dans ce dessein il se rendit à la Montagne noire; & après avoir questionné beaucoup le Solitaire, après avoir examiné sa cellule, ses habits, ses petites provisions: » Frere, lui dit-il, cette nourriture-là » ne vaut rien

pour
Por fere péchié de luxure.

» Si tu veux que ton corps soit en état de » te procurer du plaisir, il faut le bien » traiter, & sur-tout le nourrir autrement » qu'avec des racines & de l'eau ». Le Prud'homme répondit qu'il n'était pas venu sur la montagne pour y chercher ses aises; qu'il préférait le bonheur que Dieu

promet à ses amis, aux joies momentanées que pouvait lui offrir le monde ; enfin qu'il aimait mieux sauver son ame qui était immortelle, que flatter son corps qui devait mourir. « Par Mahomet, re-
» prit le Sarrasin, il ne t'est pas difficile
» de résister aux femmes, lorsque tu es
» seul, & que ton cadavre est presque
» mourant. Mais viens dans mon palais,
» je t'y nourrirai comme moi, je t'y ferai
» mener la vie que je mene ; & alors si tu
» *commandes à tes reins*, j'avouerai que
» tu vaux quelque chose ».

En parlant ainsi, Malaquin donna ordre qu'on jettât bas la cellule, & qu'on emmenât l'Hermite. Celui-ci ne put sans larmes voir détruire son asile ; mais on l'entraîna, & il fut forcé de suivre. Arrivé au palais, on le logea dans une chambre magnifique, où un lit somptueux & mollet lui fut destiné. On lui donna un Queux & un Échanson, chargés uniquement de pourvoir à ses repas. Soir & matin, pendant quarante jours entiers, ils lui servirent, l'un les vins les plus exquis, l'autre les mets les plus recherchés : mais

ils eurent beau le tenter, le Prud'homme, qui craignait Dieu, ne voulut jamais manger que du pain ; & pour lui faire goûter de ce qu'on lui offrait, il fallut employer la violence.

Quand Malaquin vit qu'il ne réussirait point à faire pécher l'Hermite par l'appas de la bonne chere, il employa un autre moyen ; ce fut une de ses concubines, jeune & aimable, qu'il envoya vers lui

pour
. . . . Por savoir
voudrait *chair*
S'il vodrait de sa char avoir.

La Demoiselle mit en usage toutes les agaceries dont elle était capable. Afin de montrer avec avantage ses cheveux, qu'elle avait réellement fort beaux, elle fit voltiger la guimpe qui couvrait sa tête ; elle étala devant lui l'albâtre de son sein, vint se placer à ses côtés, prit ses mains dans les siennes, baisa malgré lui sa bouche, & l'accabla de caresses. Ce manege dura une demi-journée entiere, sans que le Solitaire daignât seulement dire un mot

à la Tentatrice. Pendant tout ce tems il eut toujours le dos tourné, & parut aussi insensible à ses sollicitations qu'à ses discours.

Malaquin, instruit de l'aventure, en rejetta le mauvais succès sur la Demoiselle qu'il avait choisie. D'après cette idée il en envoya une autre, beaucoup plus belle encore que la premiere, & à laquelle il recommanda de tant faire par adresse & par séduction, qu'elle mît à mal le saint Homme. Celle-ci en donna sa parole, & à son tour elle alla le trouver.

D'abord elle s'assit sur son lit, & là lui tint des propos d'amour. « Beau Frere, » dit-elle, on nous répete sans cesse que » Dieu fit l'homme & la femme pour habiter ensemble, pour se rendre la vie » agréable par des plaisirs mutuels. Sans » cesse j'entends parler de ces joies ineffables, dont ceux qui les ont goûtées ne » font mention qu'avec transport. Leurs » discours m'ont enflammée, je vous l'avoue ; & je ne puis plus résister à l'envie » de connaître par moi-même tant de délices. Je vous fais naïvement l'aveu

» de mes desirs : de grace, bel ami, prê» tez-vous à les satisfaire, & initiez-moi » dans ces misteres que je ne connais pas » encore, & dont la seule espérance me » fait mourir de plaisir. Eh quoi ! vous » détournez la tête ! Pourquoi cet air de » dédain ? Que vous ai-je fait ? regardez» moi ;

jeunette
» Frere, je suis bele & jonete ; . . . .
chevelure
Regardez ma crigne & mon front,
yeux bleux
Et les eulz verz qui rianz sont ;
Tenez & ma bouche & ma face
couleur
Qui de coulor la rose efface,
Et ma gorge & mes mamelettes
Qui est si blanche & sont si nettes ;
reste
Et regardez bien le sorplus . . . .

Et en parlant ainsi, la friponne découvrit les appas charmans dont elle était pourvue. Mais elle eut beau faire ; le Prud'homme parut constamment aveugle & sourd. Alors de dépit elle se leve, va le saisir par son manteau ; puis le tirant à

elle ſur le lit, le renverſe & le retient avec force dans ſes bras. Mais il ſe débat ſi violemment, qu'il lui échappe & s'enfuit. Vainement elle court après lui; elle ne peut le rejoindre, & ſe voit forcée de retourner honteuſement auprès du Duc, ſans avoir réuſſi plus que ſa compagne.

Malaquin fut plus humilié qu'elle encore. Réſolu pourtant de l'emporter d'une maniere ou d'autre, il envoie prendre le Reclus, le fait attacher ſur un lit; & en cet état, détache vers lui une troiſieme concubine, avec ordre exprès de ne point revenir qu'il n'ait commis péché avec elle. Celle-ci alla ſe placer toute nue à ſes côtés. Elle lui tint des propos ſemblables à ceux des deux autres, l'agaça de toutes manieres; enfin que vous dirai-je,

. . . Tant l'ala ſermonant,
Et ſes mains çà & là menant;
plaça
. . . . Deſus lui ſe jut,
Tant l'eſchauffa & tant l'eſmut;
baiſer
Par beſier & par acoler
voulait
Qu'au fere * ſe voloit doner.

* *A faire le péché.*

Au moment de ſuccomber, un remors ſalutaire l'arrête. Il fait à Dieu une courte priere : puis ſe coupant la langue avec les dents, il la crache toute ſanglante au viſage de l'infâme qui le tentait. La malheureuſe ſe retire épouvantée. Malaquin alors fait venir le Prudhomme ; & celui-ci, qui s'attendait à la mort, ſe préſente humblement à lui, les mains jointes : car il ne pouvait plus parler. Mais le Duc avait ſenti la grandeur de ſon iniquité : « Frere, dit-il, ſi ton Dieu » maintenant était aſſez puiſſant pour te » rendre la parole, je jure que je quitte» rais ma religion, & que j'embraſſerais » la tienne ».

Ces paroles cauſerent à l'Hermite une joie incroyable. Il pria notre Seigneur de l'employer à glorifier auſſi avantageuſement ſon nom ; mais à peine ſa priere fut-elle finie, qu'il vit le tronçon de ſa langue s'approcher miraculeuſement de ſes levres. Il le prit en ſe ſignant, & le mit dans ſa bouche. A l'inſtant les deux morceaux ſe rejoignirent comme s'ils n'avaient jamais été ſéparés. L'Hermite alors parla

très-distinctement. Quant au Duc, il se mit à genoux pour lui demander pardon : le lendemain il se *chrétienna*, ainsi qu'il l'avait promis ; & dans la suite tout son pouvoir ne fut plus employé qu'à engager ses sujets de se convertir comme lui.

Saint Jérôme raconte une histoire assez semblable, arrivée sous l'Empereur Dece, à un Martir qu'on attacha, comme l'Hermite du Conte, pour le faire pécher malgré lui avec une prostituée ; & qui de même lui cracha sa langue au visage. Notre Poëte n'a fait que broder ce fait à sa maniere ; mais peut-on assez s'émerveiller lorsqu'on voit avec quoi ces Moines conteurs prétendaient édifier nos Peres.

NOTES.

(*a*, *Comme la Quintaine, quelque vigoureux que soient les coups qu'on lui porte, n'est point ébranlée, parce que le poteau qui lui sert d'appui reste fixe*). Il a déja été fait mension de la Quintaine, dans une note du Fa-

bliau, intitulé *la Bataille des Vins*. On y a vu que c'était une figure mobile, représentant un Chevalier armé, & contre laquelle on s'exerçait à jouter pour apprendre à manier la lance.



*DE LA BONNE IMPÉRATRICE QUI GARDA LOYALEMENT LA FOI DU MARIAGE.

Aliàs

DE L'EMPEREUR DE ROME QUI FIT LE VOYAGE D'OUTREMER.

EXTRAIT.

UN Empereur de Rome allait en pélerinage au S. Sépulcre pour accomplir un vœu qu'il avait fait dans une maladie. Il laisse, en partant, l'administration de sa terre à son frere ; mais de maniere cependant que l'Impératrice son épouse en aura la surintendance générale, & que rien d'important ne pourra s'y faire sans elle. Ce Frere, pendant l'absence de l'Empereur, devient amoureux de l'Impératrice. Il lui fait des déclarations, qu'elle rejette, comme il convient ; mais il est si inso-

lent, qu'enfin elle le fait arrêter & l'enferme dans une tour.

Quelque tems après, l'Empereur revient. La Dame, pour lui épargner le chagrin de voir ſon Frere en priſon, & pour n'avoir pas elle-même celui d'en révéler le motif, fait rendre la liberté au coupable. Celui-ci qui veut ſe venger d'elle, la prévient auprès de l'Empereur, & l'accuſe de mauvaiſe conduite. A l'entendre, elle ne l'a enfermé que parce qu'il voulait s'oppoſer à ſes déſordres. L'Epoux, trop crédule, condamne ſa femme à la mort, & la livre entre les mains de trois Chevaliers qui ſont chargés d'aller la jetter à la mer. Mais au moment d'exécuter le crime, les Chevaliers ſont arrêtés par le reſpect & la compaſſion. Ils ſe contentent d'expoſer l'Impératrice ſur une roche déſerte, au milieu des flots : cependant ils la dépouillent & emportent ſes habits, afin de pouvoir aſſurer qu'ils l'ont tuée.

Dans ce péril elle a recours à Dieu, & ſur-tout à la Vierge, qu'elle avait juſques-là ſervie toujours fidélement. Celle-ci lui apparaît, l'aſſure de ſa protection, & lui

montre une herbe dont la vertu eſt telle, que tout lépreux qui en boira ſera guéri infailliblement, pourvu qu'il ſoit bien confeſſé & repentant de ſes péchés.

Au même inſtant une galere, pouſſée par les vents, & chargée de paſſagers qui allaient en pélerinage, aborde au rocher. Il ſont ſurpris de trouver-là une belle femme, en chemiſe, & lui font ſur ſon aventure, diverſes queſtions auxquelles elle répond comme il lui plaît. Cependant on lui fournit des habits, & on la reçoit dans le vaiſſeau. Arrivée à l'endroit où ſe rendaient les Pélerins, elle loge chez une vieille femme dévote, où elle travaille pour fournir à ſa ſubſiſtance. Le Souverain du pays était lépreux. La Dame le guérit avec ſon herbe. Tous ceux qui ont la même maladie, viennent chercher le même ſecours : enfin, ces prodiges ſont tellement multipliés, que le bruit en retentit juſqu'à Rome.

Depuis la calomnie intentée contre la Reine, le beau-frere, calomniateur, avait été frappé d'une lépre affreuſe qui lui dévorait les chairs, & qui lui avait

fait tomber la peau. Tous les remedes employés à sa guérison n'avaient produit aucun effet. Enfin, l'Empereur, d'après les merveilles qu'il entend raconter de la Dame étrangere, envoie un Exprès au Roi du pays, pour le prier de la lui envoyer. Elle arrive, couverte d'un grand voile; & d'abord, annonce au malade que s'il veut guérir, il lui faut faire une confession entiere de toutes ses fautes. Il feint d'y consentir, mais il se tait sur la calomnie dont il a noirci sa belle-sœur: aussi l'herbe n'opere-t-elle rien. La Dame alors lui reproche de vouloir tromper le Ciel. Elle l'avertit que c'est en vain qu'il se flatte de guérir, tant que sa conscience sera souillée. L'amour de la vie l'emporte enfin: il confesse à haute voix, que non-seulement l'Impératrice était innocente des désordres dont il l'a accusée, mais que c'est lui qui était coupable envers elle d'un amour incestueux.

A cet aveu, tous les assistans fondent en larmes sur le sort de leur vertueuse Impératrice. L'époux, qui la croyait morte & qui l'avait imprudemment condamnée,

se désespere. Sans se faire reconnaître ; elle cherche à le consoler. « Sachez, Sire, » lui fait dire naïvement l'Auteur, que

celui
Cil qui pert sa fame & son bœuf,
Son chagrin ne vaut pas un œuf;

» parce que rien n'est si aisé que de réparer » l'une & l'autre perte ». Le Prince répond qu'il ne pourra jamais se consoler de la sienne, & qu'il va être doublement malheureux, puisqu'il sera désormais en butte à la haine de ses Sujets. — Mais cette épouse que vous avez perdue, vous l'aimiez donc beaucoup ? Alors il se répand en éloges sur la bonté, sur la douceur, & les autres vertus de l'Impératrice. Tout-à-coup elle leve son voile & se montre. Ils se jettent tous deux dans les bras l'un de l'autre. La Dame raconte son aventure & la protection qu'elle a reçue de la Vierge.

En conséquence, les trois Chevaliers qui lui avaient sauvé la vie, reçoivent chacun pour récompense mille marcs d'argent. Le Frere, dès le moment de son aveu, avait été guéri de sa lepre. L'Empereur lui pardonne ;

donne ; mais il lui enjoint en même tems de sortir de ses États. Cependant, pour obéir à ce précepte de l'Evangile qui prescrit de faire du bien à ceux qui nous ont fait du mal, il lui donne beaucoup d'argent. Quant aux deux époux, ils s'aimerent le reste de leur vie ; ils servirent tous deux dévotieusement Notre-Dame, & mériterent à leur mort qu'elle leur ouvrît le Paradis.

Mlle. de la Rocheguilem a fait de ce Conte, sous le nom d'*Adélaïde de Hongrie*, un Roman dans lequel, à la dévotion près, elle suit assez exactement la marche de notre Auteur. Quant au dénouement, il est amené par une Princesse qui est amoureuse du frere. C'est elle qui fait reconnaître l'innocence de l'Impératrice ; tout se raccommode, & la Princesse épouse son amant.

DE L'HERMITE QUI MIT SON AME EN PLÉGE * POUR CELLE D'UN ORFEVRE.

* En gage.

EXTRAIT.

CERTAIN Orfevre s'était réduit à la vie la plus austere, afin de soulager les pauvres. Un Hermite du voisinage ayant entendu parler de cet homme si charitable, eut envie de le connaître. Il se rendit chez lui vers le soir, & trouva la cour remplie de pauvres qui, assis sur des bancs, attendaient leur rétribution ordinaire. Le Reclus s'y assit avec eux: il leur fit diverses questions sur l'Homme de bien qui les nourrissait, & tous en parlerent avec éloge & reconnaissance.

Pendant ce tems l'Orfevre travaillait à sa forge, & suait pour eux. Quand sa journée fut finie, il vint dans la cour & leur distribua à chacun la moitié d'un pain: puis appercevant le Solitaire; « Frere, lui

» dit-il, vous voyagez sans doute, & vous » cherchez un gîte. Entrez chez moi, je » vous prie; & béni soit Dieu qui vous » envoie ici pour me faire pratiquer une » aussi bonne œuvre ». A ces mots il le conduisit dans sa chambre, lui lava les pieds, & le fit souper. Pour lui il ne mangea que du pain, & ne but que de l'eau : c'était sa nourriture ordinaire.

Pendant le repas nos deux Pénitens s'entretinrent de différentes choses édifiantes. L'Hermite interrogea son Hôte sur la maniere dont il vivait : il lui demanda si sa fortune était considérable. « Non, répon» dit le Prud'homme, je n'ai que mon tra» vail & mes bras; mais comme on me » connaît pour vendre loyalement, je vends » beaucoup; & c'est ainsi que je me pro» cure la consolation de secourir beaucoup ,, de malheureux. Quelquefois cependant ,, le nombre des pauvres est si considéra,, ble, qu'il ne m'est pas possible de donner ,, à tous. Ah! si la chose dépendait de moi, ,, personne ici n'aurait faim. Beau Sire, ,, vous que Dieu aime, priez-le de me ,, rendre bien riche, afin que je puisse ai-

„ der tous ceux qu'il y laisse dans la „ peine „.

Le Solitaire touché de tant de zele promit de demander à Dieu cette grace, & il alla se coucher. Le lendemain, à peine fut-il de retour dans sa cellule, que pour tenir sa promesse, il se mit en prieres; mais ce jour-là Dieu ne lui répondit point. Le jour suivant, instances nouvelles, accompagnées de gémissemens & de larmes; & toujours même silence. Le troisieme jour enfin le saint Homme pria si long-tems, qu'involontairement il s'endormit. Alors un Ange descendit du Ciel & lui tint ce discours: " Frere; c'est trop importuner „ Dieu d'une requête qu'il ne veut point „ t'accorder. Quel est ton but, en sollicitant pour cet Orfevre de plus grands „ biens? Tu esperes sans doute qu'il en „ fera un bon usage. Eh bien, saches „ que nous le connaissons mieux que toi, „ qu'il a une tête faible, & que s'il devient riche, il se corrompra. D'après „ cela veux-tu être sa caution? Mais aussi, „ s'il se damne, il s'agit d'être damné „ pour lui „. L'Hermite avait une telle

opinion de l'Orfevre, il avait été tellement édifié de sa vie sainte, qu'il n'hésita pas d'accepter le marché & de mettre pour lui son ame en gage. Alors il s'éveilla; fort surpris de voir que l'Ange avait disparu, mais fort joyeux en même d'avoir obtenu ce qu'il demandait.

De son côté l'Orfevre se leva; il ouvrit sa boutique, & alla selon son ordinaire travailler à sa forge; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il y vit quinze lingots d'or. Aussi-tôt mon homme de s'enfermer pour en faire l'épreuve à son aise. Ils étaient de l'or le plus pur; jugez quelle fut sa joie. Dès ce moment il forme la résolution de vivre enfin tranquillement & de ne plus travailler. Mais aussi comment rester dans le pays en y annonçant une fortune aussi subite. Il prend donc le parti de s'expatrier, d'aller vivre à Rome, & de profiter, pour faire le voyage, de ces voitures dont se servaient les Marchands Lombards qui commerçaient en France. Heureusement pour lui il y en avait une qui partait la nuit même. Il fait prix avec le Conducteur, porte lui-même secrettement son ballot,

& part ſans dire adieu à perſonne. Arrivé à Rome, il y étale un grand faſte; & il a même le bonheur de ſe rendre ſi agréable à l'Empereur, que celui-ci le fait Bailli de ſa terre. Pour des aumônes, il n'en fut plus queſtion; ou s'il rencontrait des pauvres, ce n'était que pour les regarder avec mépris & les inſulter.

L'Hermite ne ſavait rien de toute cette aventure. De bonne foi ſur la vertu de l'Orfevre, il s'attendait à ne plus trouver un ſeul pauvre dans toute la contrée. Au bout de quelques mois, il vint à la ville, dans l'eſpoir d'admirer ces merveilles; & vit avec ſurpriſe la cour, où peu auparavant il avait vu tant de pauvres, déſerte & couverte d'herbe. Il demanda aux voiſins l'explication de cet énigme; on lui dit que l'Orfevre était parti clandeſtinement la nuit, & qu'il était à Rome où il gouvernait l'empire. A cette nouvelle, le Solitaire pleura & ſanglotta long-tems. Témérairement il s'était fait envers Dieu caution pour cet homme, & répondait pour lui au prix de ſon ame. Néanmoins un faible eſpoir lui reſtait encore, ſi le mal-

heur qui le menaçait n'était pas consommé : c'était d'aller trouver le Sénéchal & de le rappeller à son devoir ; ne doutant nullement que celui-ci, pour peu qu'il eût de probité, ne se fît une loi de le tirer d'un semblable péril.

Il se rendit donc à Rome, où son premier soin fut de prendre des informations sur la conduite, sur la demeure du Bailli & sur les moyens de pénétrer jusqu'à lui. On lui dit que c'était un homme dur & impitoyable ; mais qu'au reste on pouvait le voir tous les jours, en allant au palais, où il venait les matins pour le devoir de sa charge. Le Prud'homme l'y attendit. Bientôt il le vit paraître à cheval, au milieu d'une troupe de Sergens armés de bâtons & de masses. Alors il s'approcha, &, pour se faire remarquer de lui, cria de toutes ses forces, Sire Sénéchal, ayez pitié d'un pauvre Hermite, & daignez l'écouter. L'Officier le reconnut très-bien ; mais il détourna les yeux ; & en même tems les Sergens criant au pauvre Voyageur de se ranger, firent pleuvoir sur ses épaules quelques coups de bâton. Malgré ce traitement, le mal-

heureux revint encore à l'audience le lendemain ; il y revint tous les jours pendant un mois entier, & toujours avec aussi peu de succès. Enfin quand tout espoir lui parut interdit, il prit le parti de retourner dans sa cellule, & de s'abandonner du reste à la miséricorde de Dieu.

A peine y était-il arrivé, que le soir, au milieu de sa priere, il se trouva ravi tout-à-coup en corps & en esprit, & transporté aux pieds du Juge souverain. Tous les hommes ressuscités, tous les Anges, les Démons mêmes entouraient le trône de l'Eternel ; & son regard était si formidable, que tous tremblaient devant lui. Il appelle l'Hermite, & d'une voix tonnante: « Le voilà, dit-il, celui qui m'a demandé » des richesses pour l'Orfevre, & qui est » cause que j'ai perdu une ame : eh bien, » qu'il soit puni à son tour, & qu'on le » pende à l'instant ». Aussi-tôt on amene le coupable, on lui bande les yeux, & on le pend. Néanmoins, chose étonnante ! il ne sentit point de mal ; & ce qui le surprenait encore plus, c'est qu'il pouvait parler, ainsi qu'auparavant.

Comme il cherchait à raiſonner ſur tout ceci, une troupe d'Anges paſſe près du lieu de ſon ſupplice. Ils eſcortaient une grande Dame, & criaient de loin, *gare, gare; place à la Reine.* Quoique l'Hermite eût les yeux bandés, & qu'il ne pût voir par conſéquent celle qui paſſait, il ſoupçonna cependant que c'était la Vierge. Alors il implora ſon ſecours; & Marie, toujours bonne & miſéricordieuſe, lui promit d'aller auſſi-tôt ſolliciter ſa grace.

Elle y alla en effet. D'abord notre Seigneur la lui refuſa, alléguant pour raiſon que journellement elle en demandait tant, qu'à la fin il ne pouvait plus faire juſtice. Néanmoins dès qu'elle lui eut rappellé ce précepte, *Honore ton pere & ta mere*, précepte que lui-même avait dicté autrefois, il céda & donna ordre qu'on décrochât le pendu. Celui-ci vint ſe jetter aux pieds de Dieu pour le remercier; & Dieu lui propoſa deux conditions nouvelles, l'une de réduire l'Orfevre à ſon premier état de pauvreté, en lui ôtant tous ſes biens; l'autre, de lui laiſſer ſes mêmes biens, mais de l'obliger à en faire un

pieux uſage. Quoique la ſeconde fût bien préférable, l'Hermite cependant choiſit la premiere ; tant il ſe défiait du Chrétien, malgré l'aſſurance que Dieu lui donnait du contraire. Sa nouvelle demande lui fut accordée ; & en un clin-d'œil il ſe retrouva dans ſon hermitage.

Dès le lendemain on intente à Rome un procès criminel au Sénéchal, pour des malverſations par lui commiſes. Il eſt mis en priſon, dépouillé de tous ſes biens, fouetté par la ville, & chaſſé. Sans reſſource par cet événement, il revient dans ſa boutique, où il reprend & ſon goût pour le travail & ſes anciennes charités. L'Hermite, averti de ſon retour par une viſion, va le voir. Ils s'embraſſent & ſe content mutuellement leurs aventures. L'un avoue que les richeſſes lui ont fait perdre la raiſon ; l'autre l'engage à réparer ſa faute ; & ce dernier, après quelques exhortations, s'en retourne dans ſa forêt.

En parlant des Contes dévots dans le Diſcours préliminaire, j'ai dit que malgré le ri-

dicule dont ils sont susceptibles, plusieurs offraient, avec une bonne morale, de l'imagination, des détails agréables, des morceaux intéressans, & de l'art dans le sujet & dans la narration. Celui-ci, je crois, peut être mis de ce nombre. Placez-le, par exemple, dans les Mille & une Nuit; *substituez un Derviche à l'Hermite, Mahomet à la Vierge; & vous serez surpris de le voir devenu un Conte singulier & très-piquant.*

Le suivant, supérieur encore à celui-ci, selon moi, pour l'intérêt, a de même pour but de montrer combien les richesses peuvent changer les mœurs.

NOTE.

(*a*, ***Mit son ame en plege***). Presque tous les usages dont il est parlé dans les Contes dévots, ont été expliqués dans les Fabliaux. Voyez sur les pleges, la note (*n*) du ***Lai de Lanval.***



MERLIN.

DEUX Bucherons, voisins & amis, habitaient un même village. Pauvres, mais accoutumés dès leur naissance à la pauvreté, contens dans leur état parce qu'ils n'en connaissaient point de meilleur, leurs bras suffisaient à leurs besoins : que faut-il en en effet pour rendre riche celui qui n'a rien. Chacun d'eux avait pu même, du fruit de son labeur, acheter une âne; & cet animal utile qu'ils laissaient gratuitement paître dans la forêt, allégeait leurs fatigues en rapportant le bois qu'ils y avaient coupé. Tous les matins, au point du jour, les deux voisins partaient ensemble pour aller à l'ouvrage; le soir ils revenaient ensemble; & depuis vingt ans, ils menaient, sans se plaindre, cette vie pénible & innocente. Mais l'un d'eux ayant eu de sa femme une fille & un fils, ce

ce ſurcroît de dépenſe que n'avait pas l'autre, le rendit pendant quelque tems plus mal-aiſé que lui. Néanmoins par un redoublement de travail & une épargne rigoureuſe, il fit ſi bien que les deux enfans furent élevés, & que le fils même reçut quelque éducation.

Un jour d'hiver cependant que la neige l'avait empêché d'aller à la forêt, la famille ſe trouva tout-à-coup ſans pain & ſans argent. Il ſe promettait bien de ſortir le lendemain pour remédier à ce malheur & il alla effectivement au point du jour prendre ſon camarade: mais la gelée avait été ſi violente, & la neige était ſi haute, qu'après avoir fait quelques pas, celui-ci, déſeſpérant de pouvoir travailler, rentra chez lui. Le pauvre pere que preſſait le beſoin, & dont les enfans étaient à jeûn depuis la veille, continua ſa route malgré l'inclémence de l'air, & il commença même ſa tâche avec courage; mais bientôt ſes mains engourdies laiſſerent échapper la cognée, & il ſe vit obligé de tout abandonner. Alors, ſans eſpoir & ſans reſſource, ſongeant à toute la rigueur de ſon ſort, il

ſe mit à pleurer amérement. Condamné par ſa naiſſance à l'aviliſſement & la peine, qu'a-t-il eu dans ſa vie autre que de la douleur! pas un ſeul jour de repos! & encore le Ciel lui rend-il aujourd'hui ſon travail ſtérile. Que va-t-il devenir? Quel ſpectacle à ſon retour! des enfans tendant les bras en demandant du pain, une femme forcenée de rage & de tendreſſe, des gémiſſemens, des pleurs (*a*). A cette idée ſon cœur ſe déchire, il s'arrache les cheveux, & appelle la mort.

Tout à coup une voix ſort d'un buiſſon, & lui demande quel eſt le ſujet de ſes cris. « Je ſuis, répond-il, un pere mal- » heureux, né ſans biens, maudit de » Dieu, qui hais la vie & ne peux mourir. » Et moi, dit la voix, je ſuis Merlin (*b*) » Conſole-toi, j'ai pitié de ton ſort, & » veux te rendre heureux ». Merlin alors lui parla *de Jeſus-Chriſt & de l'Evangile* : il lui enſeigna enſuite certain endroit de ſon verger où était enfoui un tréſor ; & après l'avoir exhorté à faire un bon emploi de ſes richeſſes, à ſoulager les pauvres, enfin à mériter ſa pro-

tection par une conduite vertueuse, il lui ordonna de revenir au même lieu dans un an. Le paysan se prosterna pour remercier son bienfaiteur ; & il retourna aussitôt à sa cabane, ennivré d'avance du plaisir qu'il allait causer à sa famille.

Elle l'attendait avec toute l'impatience du besoin, les yeux tournés sans cesse du côté de la forêt : elle l'apperçut enfin, mais qui revenait sans bois avec son âne & sa cognée. Leur douleur alors ne put se contenir, les sanglots éclaterent : la mere furieuse s'élança hors de la maison ; du pain, malheureux ! lui dit-elle, du pain, ou tue-moi avec mes enfans.

Celui-ci souriant lui dit,
Cil en foriant li dist, Dame :
Vous
Vos estes ma mie & ma fame ;
fort
Or ne me criez pas si seure :
peu tems Dieu agit
En petit de tens Diex labeure.

Et il conta tout ce qui venait de lui arriver, son désespoir, la bonté de Merlin, & le don qu'il en avait obtenu. Aussi-tôt

les deux époux coururent au verger ; ils fouillerent avec empressement, & découvrirent enfin ce qui allait finir tous leurs maux.

Ils n'eurent garde néanmoins d'étaler trop promptement une aisance qui les eût trahis, & qui aurait invité peut-être à les dépouiller. Le mari continua même d'aller de tems en tems au bois comme auparavant : mais bientôt ennuyé d'un travail que n'ordonnait plus la nécessité, il y renonça tout-à-fait, il acheta des terres, une maison ; &, comme pour se dédommager à la fois de tant d'années de souffrance, il ne songea plus qu'à se procurer tous les plaisirs. Tant qu'il avait été pauvre, il n'avait eu ni amis ni parens ; dès qu'il fut riche, il devint l'ami & se trouva être l'allié de tout le monde.

L'année révolue, il retourna à la forêt, comme on le lui avait recommandé ; il se présenta au buisson, & appellá Merlin : « Qu'as-tu, dit la voix ? te manque-t-il „ quelque chose ? Parle, car j'ai promis de „ te rendre heureux „. Il répondit qu'il avait du bien assez, mais il voulait quel-

que honneur, & demanda la Prévôté du lieu. Merlin la lui promit; & en l'exhortant de nouveau à être homme de bien, lui enjoignit de revenir encore dans un an. Quelque tems après, le Manant fut fait Prévôt; mais cette dignité ne fit qu'ajouter l'orgueil à ses autres vices, & augmenter sa licence par l'impunité qu'elle lui assurait. Il oublia tout-à-fait son ancien ami, son voisin, le compagnon de ses premiers travaux. Tous les jours il voyait le malheureux revenir de la forêt; & loin de le secourir, affectant au contraire de le méconnaître, il semblait ne plus regarder que comme un songe le tems où lui-même avait mené cette vie misérable.

A la fin de l'année, il se rendit au buisson: & comme son ambition s'accroissait avec sa fortune, il demanda alors pour sa fille, l'honneur d'épouser le Prévôt d'Aquilée, & un Evêché pour son fils qui était *bien Lettré & bien lisant dans tous livres* (c). Ceci lui fut encore accordé: le nouveau rendez-vous fut fixé à l'année suivante, & l'indulgence poussée jusqu'au point de

ne lui faire aucun reproche, quoiqu'il en méritât beaucoup.

Mais ce fut bien pis après cette grace nouvelle. Il ne connut plus de frein, donna dans tous les excès, & alla même enfin jusqu'à outrager son bienfaiteur : car ne voyant plus de vœux à former dorénavant, & joignant l'insulte à l'ingratitude, il se rendit exprès au buisson, & là déclara à Merlin qu'ennemi de la gêne, même de celle qu'on n'éprouvait que tous les ans, il venait lui dire adieu & renoncer pour jamais à des faveurs qu'il fallait toujours acheter par des prieres. Merlin ne répondit que pour annoncer sa vengeance, & elle fut terrible. Peu de jours après, les deux enfans du coupable moururent. Lui-même ayant refusé au Suzerain du canton quelques secours que celui-ci lui demandait pour soutenir une guerre entreprise contre un Seigneur voisin, il fut dépouillé de toutes ses terres. On lui ôta sa charge. Bientôt enfin sa misere devint si grande qu'il se vit contraint de reprendre son ancien métier ; & il passa ainsi sa vie, ac-

cablé de honte & de remords, & abandonné de tout le monde.

Ainsi *hôte*
Einsi orgueil paie son oste,

dit l'Auteur en finissant ; & il exhorte les riches à profiter de cet exemple, s'ils ne veulent pas avoir une fin semblable.

NOTES.

mes
(a) Et mi enfans les mains me tendent,
pleurent *meurent*
Et plorent qu'ils muerent de faim. . . . .
cœur *fend*
Si que pitié le cuer me part ;
Et leur mere vient d'autre part
Qui m'assaut de rage & d'amors.

Il n'est personne qui ne se rappelle ici le Bucheron d'Esope, imité par la Fontaine. Ce serait faire un honneur bien gratuit, peut-être, à l'Auteur de Merlin, que de le supposer capable d'avoir connu le Fabuliste grec ; mais au moins, s'il est imitateur, il a, sans le savoir, imité comme les grands Maîtres ; & il faut convenir que la situation de ce pere malheureux qui veut mourir parce qu'il

va voir périr sa famille sans pouvoir la sauver, est bien autrement intéressante que celle d'un paysan fatigué qui demande la mort parce qu'il a trop de peine.

(*b*, *Et moi je suis Merlin*). J'ai parlé dans le premier volume, de cet enchanteur fameux, tant célébré par nos Romanciers.

(*c*, *Demanda un Evêché pour son fils qui était bien lettré & bien lisant dans tous livres*). Par la sorte de science présentée ici comme suffisante pour une des premieres places du Clergé, on peut juger quelle devait être l'ignorance des Ecclésiastiques, & à plus forte raison celle des autres états.



DE LA REINE
QUI TUA SON SÉNÉCHAL.

En Égypte jadis vivait Roi, beau, jeune & sans aucun vice. Il aimait singuliérement les chiens, lès oiseaux & la chasse; & faisait de cet amusement ses plus grands plaisirs. Un jour qu'il courait le cerf, tout-à-coup survint un orage si épouventable, que sa suite s'écarta, & qu'il se trouva absolument seul. Pas un Ecuyer, pas un valet pour le secourir. La peur avait écarté tout le monde. Notre Chasseur se mit, comme il put, à l'abri de quelque arbre, jusqu'à ce que la pluie cessât; alors il se remit en marche à l'aventure, prêtant de tems en tems l'oreille pour entendre ou le cor ou les chiens. Pressé par la nuit qui s'approchait, & ne sachant trop où aller (*a*), sa bonne fortune heureusement lui offrit un petit sentier, qu'il suivit à tout

hasard, dans l'espoir que ce sentier, peut-être, le conduirait vers quelque lieu habité. Effectivement il se trouva bientôt hors de la forêt; mais sa joie fut bien autre encore, lorsqu'à peu de distance il apperçut un Château fort & bien bâti.

Tout le monde y était déjà couché. Le Roi fut obligé de frapper & d'appeller plusieurs fois. Il se dit un Chevalier égaré de sa route, & demanda asile au Seigneur Châtelain. Aussi-tôt le Portier alla réveiller son maître, qui s'habillant à la hâte, vint par courtoisie recevoir au pont-levis le Chevalier prétendu. Il reconnut le Roi, le reçut avec le respect qu'on doit à son Seigneur, & fit ordonner à sa femme & à sa fille de s'habiller au plutôt pour venir tenir compagnie au Prince.

Peu de tems après, la mere entra dans la salle, tenant par la main sa fille, qui était un prodige de beauté; & elles s'inclinerent profondément devant lui. Il les salua de même; mais à peine eut-il jetté les yeux sur la Pucelle, que son visage changea de couleur. Il s'assit auprès d'elle en attendant le souper, la regardant avec

admiration & ne pouvant lever les yeux de dessus les siens. On servit enfin; mais quoique tout fût bon & bien apprêté, il ne put s'occuper que d'elle, & *soupa de la contempler.* « Cette jeune personne est „ parfaite, se disait-il à lui-même; Na- „ ture lui a donné tout ce qui peut char- „ mer. Que sont toutes mes richesses au „ prix d'un pareil trésor! Oui, je ne peux „ résister au plaisir de l'aimer; & si elle „ consent à m'aimer aussi, c'en est fait, „ je veux la faire Reine „.

Lorsqu'on eut desservi, nos convives laverent leurs mains, puis il burent (*b*); après quoi, le Roi qui était fatigué, se retira pour dormir. Mais quelque besoin qu'il eût de repos, il ne put de toute la nuit fermer les yeux, & la passa toute entiere à rêver, à s'agiter, à s'occuper de mille pensées affligeantes. « Eh! pourquoi tant me tourmen- „ ter, se dit-il enfin? Ne dépend-il pas „ de moi d'épouser la Pucelle & d'être „ heureux quand je voudrai? Oui certes; „ & je puis me flatter d'avance que si je la „ demande à son pere, il en ressentira „ tout autant de plaisir que moi „.

Le lendemain en effet, le pere étant venu avec sa femme & sa fille saluer le Monarque, celui-ci fit asseoir la Demoiselle à ses côtés & parla ainsi. « Cher » hôte, j'ai à vous proposer pour votre » fille un mari, qui, à ce que je crois, » pourra vous convenir. Ce mari, Sire, „ c'est moi. J'aime la Demoiselle; je veux „ la rendre Reine de ma terre, parce „ que j'espere qu'elle aura les bonnes qua„ lités qui conviendront à son rang; & „ je vous demande sa main „.

A ces paroles, les parens & la fille se jetterent à genoux, les larmes aux yeux, pour remercier leur Seigneur de l'honneur qu'il leur faisait. Les deux époux furent fiancés aussi-tôt; & au même instant on vit entrer toute la suite du Roi, qui s'étant rassemblée après l'orage, & l'ayant cherché inutilement pendant la nuit, venait d'apprendre qu'il était au Château, & s'y rendait auprès de lui. Il leur montra l'épouse qu'il s'était choisie; & quelques heures après, partit avec eux, promettant aux parens de revenir dans trois jours célébrer & consommer son mariage.

Mais auparavant il prit la Belle en particulier ; & dans l'impatience où il était de jouir de tant de charmes, il la pria de se prêter, pour la nuit du lendemain, à une entrevue secrette.

Celle-ci qui était simple & naïve, & qui ne doutait nullement que dès l'instant des fiançailles, son époux n'eût aquis le droit de tout exiger d'elle, non-seulement consentit à ce qu'il demandait, mais lui donna même une clé de la petite porte du pont-levis, pour qu'il pût entrer sans être apperçu de personne, & promit de tenir ouverte celle de sa chambre. Ce fut ainsi que l'innocente se perdit elle-même sans le savoir, & que par son ignorante confiance elle se prépara les plus affreux chagrins.

Parmi les Officiers de sa suite, le Roi avait en ce moment son Sénéchal, qui administrait sa terre & qui en percevait les revenus, au grand regret des vassaux : car c'était un homme avide & brutal. Le Monarque dans la route ne put s'empêcher de lui parler de son amour, & sur-tout des plaisirs qu'il l'attendaient pour la nuit

ſuivante. “ Sire, lui dit le Sénéchal, je
„ ſuis votre Homme : je dois à ce titre
„ garder votre honneur & vous dire vérité.
„ Eh bien, ſachez, Sire, que ce ſerait
„ grand péché à vous d'abuſer ainſi d'une
„ fille ſimple, & que ſi vous commettiez
„ pareille infamie, vous n'en recueilleriez,
„ au lieu de plaiſir, que honte & cha-
„ grin „. Ce diſcours fit impreſſion ſur le cœur du Roi. Il s'engagea par ſerment à s'abſtenir du rendez-vous ; & même, pour ſe mettre dans l'impoſſibilité d'en profiter, il donna la clé au Sénéchal.

Or c'était-là ce qu'avait eſpéré le ſcélérat. Il n'avait pu voir ſans amour, la grace, l'air naïf & pudibond de la Pucelle. Il en était devenu amoureux ; & ſon but, en détournant le Roi d'aller coucher avec elle, était d'y aller lui-même. A l'aide de la clé & des renſeignemens qu'on lui donnait, il y parvint aiſément. La chambre ſe trouva ouverte, la fiancée était au lit :

vouloir
Si fiſt ſon talent de la Belle,
le nom
Tant que perdit non de pucelle.

Mais à peine ce nom précieux fut-il perdu pour la fillette, qu'elle ſoupçonna avoir été trompée. "Le Roi mon époux eſt „ jeune & bien fait, ſe dit-elle. Il n'a „ point la taille épaiſſe de cet homme. „ Ah! ſi c'était un autre que lui, j'en „ mourrais de honte & de douleur „.

Pendant qu'elle ſe livrait à l'amertume de ces réflexions, le Sénéchal s'endormit. Elle ſe leve alors doucement, va chercher de la lumiere, puis revient toute tremblante examiner qui s'était introduit dans ſon lit. Quel eſt ſon déſeſpoir, quand elle reconnaît le Sénéchal. Le malheureux m'a trahie, s'écrie-t-elle ; qu'il éprouve une trahiſon à ſon tour. En parlant ainſi, elle apperçoit l'épée du coupable ſuſpendue au lit. Elle la tire & lui coupe la gorge. Ainſi mourut le méchant, ainſi fut punie ſa perfidie.

Mais ce n'était pas aſſez de s'être vengée : il fallait encore ſe débarraſſer du cadavre, & la choſe était difficile. Heureuſement il y avait au Château en ce moment une couſine de la Demoiſelle, du même âge qu'elle à-peu-près, & ſon intime amie.

Elle va la réveiller pour lui conter son double malheur. Celle-ci propose de jetter le corps dans un vieux puits abandonné, qui se trouvait près d'une tour du Château, & qui depuis long-tems ne servait plus. Elles y traînent, quoiqu'avec peine, le Sénéchal; & jettent par-dessus lui, pour le mieux cacher & pour en dérober l'odeur, de la terre, des pierres & du fumier. Après cela elles lavent, & enlevent les taches de sang qu'il avait laissées; de façon que quand le jour parut, il ne restait déjà plus de sa présence le moindre vestige. Comme, en partant, il n'avait eu garde de dire où il allait, personne ne soupçonna son aventure. Ainsi, après l'avoir cherché inutilement pendant plusieurs jours, on le crut mort; & l'on n'en parla plus, ainsi qu'il arrive d'ordinaire.

Cependant le Roi, pressé par son amour, assembla ses Barons pour les consulter sur son mariage; & d'après leur approbation (c), il se rendit avec eux chez la Belle, qu'il épousa le jour même. L'assemblée fut nombreuse en Dames & Chevaliers, & il y eut beaucoup de divertissemens. Mais le

ſoir la nouvelle Reine ſe trouva fort embarraſſée. Depuis que le Sénéchal lui avait ravi par ſurpriſe ce qu'elle devait à ſon époux, elle ſe voyait hors d'état de fournir au Roi les preuves auxquelles il s'attendait, & que tout mari nouveau a droit d'exiger. Elle pria donc la couſine de venir une ſeconde fois à ſon ſecours & de la remplacer la nuit auprès du Roi. " Auſſi-tôt que les » lumieres ſeront éteintes, dit-elle, je vous » introduirai dans ſon lit à ma place. Dès » qu'il ſera endormi, vous ſortirez, & » je reviendrai auprès de lui reprendre la » mienne ». Ce ſtratagême réuſſit en effet (*d*) : la couſine s'y prêta complaiſamment; le Roi en fut la dupe, & après avoir parlé quelque tems de ſes plaiſirs avec ſa compagne, il s'endormit.

La Reine était là aux aguets, hors d'elle-même & tremblante. Lorſqu'elle entendit ronfler le Prince, elle entra; & s'avançant vers le lit le plus doucement qu'elle put, tira la couſine par le pied pour l'avertir de ſe retirer. Mais celle-ci, devenue perfide à ſon tour, s'y refuſa. En vain on la ſupplia les larmes aux yeux;

elle répondit qu'elle voulait être Reine, puiſqu'elle en avait gagné l'honneur ; & proteſta qu'elle ne ſe leverait qu'avec le Roi. En même tems elle ſe tourna d'un autre côté & s'endormit. La Reine alors ne ménage plus rien. Elle attache la couſine avec une guimpe au chevet du lit, & met le feu à la paillaſſe (*e*). Bientôt tout eſt en flammes. Le Roi éveillé par la chaleur ſe ſauve tout nu, & il eſt auſſi joyeux que ſurpris de trouver ſa femme hors du danger. On arrêta cependant les progrès de l'incendie ; mais l'appartement fut conſumé ainſi que la couſine, & celle-ci ne tira de ſon crime aucun fruit. Le lendemain les deux époux partirent. Il s'aimaient tendrement & vécurent bien enſemble.

Tout ce qui ſuit ſentant un peu trop la Légende, il ſuffira d'en donner l'extrait.

Au milieu de ſon bonheur, la Reine ſe reproche les deux meurtres qu'elle a commis, & néanmoins elle n'oſe s'en confeſſer. Pour étouffer ſes remords, elle entend tous les jours la meſſe, bâtit des égliſes à la Vierge, y établit des Cha-

noines bien rentés. Enfin, elle se détermine pourtant à faire une confession, & s'adresse au Chapelain du Palais. Cet homme était un hipocrite, qui avait jetté sur elle des yeux de concupiscence. Au récit du crime, il la réprimande amérement, & lui annonce qu'elle doit en porter la peine & s'attendre à périr sur un bûcher. Cependant, il ajoute que si elle veut avoir pour lui quelques complaisances, il la sauvera du danger. Elle ne répond à ce discours qu'avec horreur & indignation. « Si » j'ai manqué au Roi mon Seigneur, dit- » elle, c'est innocemment & sans le sa- » voir. Sachez que je suis résolue de lui » garder toute ma vie fidélité, & que je » mourrai dans les flammes, s'il le faut, » plutôt que de souiller son honneur & le » mien ».

Le Chapelain va aussi-tôt révéler au Roi la confession de son épouse; & pour vérifier l'accusation, il le conduit au puits, où réellement se trouvent les restes du cadavre du Sénéchal. Aussi-tôt la Reine est saisie, jugée par les Evêques & Barons, & condamnée au feu. Déjà on la condui-

ſait au bûcher. Dans cet état, elle implore la Vierge, qu'elle avait toujours ſervie avec zele ; & la Vierge vient à ſon ſecours. Notre-Dame envoie vers le Monarque un vieil Hermite, qui lui annonce qu'elle prend l'accuſée ſous ſa protection. En conſéquence, le Roi fait revenir celle-ci. Elle arrive les mains liées, les yeux bandés & en chemiſe. Mais tout-à-coup les liens & le bandeau tombent d'eux-mêmes ; & une colombe deſcendant du Ciel, poſe ſur ſa tête un billet où ſont expoſés ſon innocence & le crime du Chapelain. Alors le Roi embraſſe ſon épouſe en lui demandant pardon ; il fait jetter dans le bucher l'infame Prêtre, & punit tous les parens du Sénéchal. Depuis ce moment, la Reine reconnaiſſante redoubla de zele & de ferveur envers ſa Libératrice. Enfin elle la ſervit ſi bien, qu'à ſa mort elle mérita d'être conduite par Notre-Dame en Paradis.

L'Hiſtoire d'Angleterre offre un événement pareil à celui de notre Conte. Le Roi Edgar

logeant chez un Gentilhomme de ses sujets, lequel était pere d'une fille extrêmement belle, devient amoureux de la Demoiselle, & veut en jouir dès la nuit même. La mere substitue une femme-de-chambre, attachée à elle; en recommandant à celle-ci de quitter le lit du Roi avant le jour. Le Prince retient sa compagne, qui ne peut trouver moyen de s'échapper; mais à peine l'a-t-il vue qu'il ratifie l'échange. Cette maîtresse, nommée Elflide, devint depuis sa femme, & fut mere d'Edouard, surnommé le Martir.

C'est vraisemblablement d'après cette aventure, que le Moine a imaginé son Conte.

NOTES.

(a, *Un jour qu'il courait le cerf, survint un orage si épouvantable que sa suite s'écarta, & qu'il se trouva absolument seul*). Ce Roi égaré à la chasse & entraîné par-là dans diverses aventures, nous rappelle l'Opéra-comique, intitulé *le Roi & le Fermier*. L'Auteur de cette Piece avoue en avoir pris l'idée dans une Piece anglaise. On a prouvé depuis que l'Auteur anglais l'avait prise lui-même

dans un Ecrivain espagnol ; & peut-être ce dernier la doit-il à notre Moine Conteur.

(*b*, *Lorsqu'on eut desservi, nos convives laverent leurs mains, puis ils burent*). Cet usage a été expliqué dans la note (*b*) du Fabliau de *la Dame qui fut corrigée.*

(*c*, *Le Roi assembla ses Barons pour les consulter sur son mariage ; & d'après leur approbation, il se rendit avec eux chez la Belle*). Sur cet autre usage, voyez la note (*f*) du Fabliau, intitulé *Bataille de Charnage & de Carême.*

(*d*, *Ce stratagême réussit effectivement*). La même ruse se trouve employée plusieurs fois en cas pareil dans nos vieux Romans de Chevalerie, & notamment dans celui de Tristan. Quant à la preuve de virginité dont il s'agit ici, preuve usitée encore chez plusieurs peuples, on y croyait alors, & les maris l'exigeaient.

(*e*, *Met le feu à la paillasse*). Le Lecteur remarquera cette paillasse pour un lit de nôces, & même pour un lit de Roi. On ne connaissait point alors les sommiers de crin. Les lits du reste étaient composés comme les nôtres ; aux couvertures près, pour lesquelles on employait ordinairement des pelleteries.

DU PRUD'HOMME QUI AVAIT ÉTÉ MARCHAND.

Je vais, ſans préambule, vous parler d'un Marchand qui mérita de ſervir d'exemple à tous les Moines, & dont l'aventure touchante devrait être écrite ſur les murs de tous les Couvens, afin qu'on y apprît à l'imiter.

Il ne connaiſſait ni l'uſure, ni les fraudes & les fripponneries trop ordinaires aux gens de ſon état. Il vendait ſelon ſa conſcience, ne gardait de ſon gain que ce qui lui était ſtrictement néceſſaire pour vivre, & partageait très-ſcrupuleuſement le reſte avec les pauvres. Après pluſieurs années d'une vie auſſi exemplaire, il voulut renoncer tout-à-fait au monde, & entra dans l'Ordre des Chartreux, où la ſainteté de ſa vie le fit bientôt diſtinguer. Comme à force d'avoir fréquenté les mar-

chés & les foires, il avait aquis ſur cet objet beaucoup d'habileté, toutes les fois qu'il fallait faire pour le Couvent quelques achats ou quelques proviſions, c'était lui qu'on en chargeait.

Un jour qu'on l'avait ainſi envoyé à une foire voiſine avec ſix marcs d'argent en poids, il rencontra ſur ſa route un vieux Chevalier qui fondait en larmes, & qui paraiſſait accablé du plus violent chagrin. Touché de ſa douleur, le bon frere s'arrêta, &, en le ſaluant, lui demanda quel en était le ſujet. « Elle eſt » ſi grande, répondit le Vieillard, que » je voudrais être mort : mais un autre » motif affligeant me force de vivre malgré moi ; & me voilà, pour le reſte de ,, ma vie, condamné à pleurer. Pardonnez, ,, Sire, à mon zele de vous preſſer encore ,, une fois, reprit le Reclus ; mais, à ,, moins que vos malheurs ne ſoient un ,, ſecret, dites-moi, je vous prie, s'ils ,, ſont irréparables, & ſi vous êtes bien ,, aſſuré qu'il n'y a plus de remede. Non, ,, il n'en eſt plus, répartit le Chevalier ; ,, je puis vous les confier cependant, quel- ,, que

„ que douloureux que m'en ſoit le reſſou-
„ venir. Au moins vous me plaindrez.

„ Il y a quelque tems que, par des
„ malheurs qu'il ſerait trop long de vous
„ raconter, je me ſuis vu réduit à la der-
„ niere néceſſité. J'avais pourtant une fem-
„ me & un fils à nourrir. Toutes mes reſ-
„ ſources étant épuiſées & ma détreſſe de-
„ venant extrême, il m'a fallu recourir au
„ plus dur des expédiens. J'ai emprunté ſix
„ marcs d'argent à un uſurier, ſous la pro-
„ meſſe de les lui rendre à l'échéance
„ de cette foire; mais comme il exigeait
„ des gages, & que je ne pouvais lui en
„ fournir, j'ai mis en dépôt chez lui mon
„ fils unique; m'engageant, ſi je ne le rem-
„ bourſais point à terme (que ne fait pas
„ la néceſſité!) de le laiſſer maître abſolu
„ de ſa liberté & de ſa perſonne. Jugez
„ maintenant de ma ſituation. Aujour-
„ d'hui s'ouvre la foire, & je ſuis hors
„ d'état de racheter mon fils. Argent,
„ terres, effets, je ne poſſede plus rien.
„ Que dira mon épouſe quand elle me
„ verra revenir ſeul? Quels cris! Quel
„ déſeſpoir! Oui, j'en ſuis ſûr, elle en

„ mourra. Et moi qui aurai tout perdu, „ femme & enfant, il faudra que je meure „ aussi „.

Quoique le Frere à ce récit ne pût retenir ses larmes, il chercha pourtant à consoler le Vieillard infortuné. Il lui parla de Dieu, dont la providence n'abandonne personne, & dont la justice se plaît quelquefois à tenter ceux qu'il aime, pour les récompenser plus abondamment ensuite. Il lui cita l'exemple de ce Job, éprouvé par tant de malheurs, & élevé, pour prix de sa soumission, à un degré de félicité digne d'envie. " Ah ! mon Frere, mon „ Frere, s'écria le Chevalier, qu'il est „ aisé, quand on est dans une assiette tran- „ quille, de conseiller la résignation ! „ Hélas ! tandis que vous me parlez, ma „ femme peut-être s'arrache les cheveux, „ & avec des cris forcenés appelle son en- „ fant. Puisse Dieu me donner assez de „ courage pour ne pas me désespérer ! c'est „ la seule grace que je lui demande main- „ tenant. Il me reste cependant encore une „ faible ressource que je vais tenter. Mon fils „ entre dans l'âge où sa valeur & ses soins

„ peuvent devenir utiles à sa mere. Cet „ âge est passé pour moi. Je veux lui „ rendre la liberté & m'offrir comme „ ôtage à sa place ; mais que je crains les „ refus de mon impitoyable créancier „.

Tout en causant ainsi, les deux voyageurs arriverent aux portes de la ville. Le Chevalier, qui n'avait nul besoin à la foire, dit adieu à son compagnon ; mais le Frere, ne voulant pas le quitter, l'accompagna chez l'Usurier, pour voir quel serait le succès de sa pieuse tentative. Dès que celui-ci vit son débiteur, il lui demanda d'un ton brutal s'il apportait les six marcs d'argent. “ Sire, répondit le pere „ affligé, je prends à témoin Dieu qui „ nous entend & qui doit nous juger un „ jour, que j'ai employé, pour vous sa- „ tisfaire, tous les soins dont je suis capa- „ ble. J'ai sollicité mes parens, mes amis; „ & personne n'a voulu m'obliger. Pre- „ nez pitié de ma peine, accordez-moi du „ tems : ou, si vous me refusez cette „ grace, faites-moi celle au moins de me „ retenir, pour caution, à la place de „ mon fils. Votre intérêt l'exige. Je suis

„ vieux, il eſt jeune; bientôt il peut „ s'aquitter, & ſans courir aucun riſque, „ vous aurez eu la ſatisfaction d'obliger „ une famille honnête & malheureuſe „.

Le bon Chartreux joignit ſes inſtances à celles du Vieillard; & les mains jointes, au nom du Dieu Sauveur qui voulut mourir pour nous racheter tous, il tâcha de faire agréer à l'Uſurier une offre ſi raiſonnable. Mais le barbare, inſultant avec ironie à leurs prieres touchantes, annonça qu'il allait à l'inſtant même mettre le jeune homme en priſon & lui faire expier, par de longs jeûnes, le défaut de parole de ſon pere.

A ces mots le Chevalier ſe jetta par terre. Il déchira ſes habits, & montra une douleur ſi exceſſive que le Frere, emporté par un premier mouvement de compaſſion, fut ſur le point d'offrir l'argent qu'il portait. Une réflexion l'arrêta. " Cet argent „ n'eſt point à moi, ſe dit-il; on l'a deſ- „ tiné à des proviſions néceſſaires. Irai- „ je, afin de ſauver un inconnu, expoſer „ la vie de quarante de mes Freres „? Cependant ſon émotion était ſi forte

qu'il ne put y résister, & qu'il livra pour la rançon du jeune homme les six marcs qui lui étaient confiés. Je vous laisse imaginer quels furent alors les transports du pere & du fils. Quant au Frere, ne pouvant plus après cette œuvre charitable se présenter à la foire, il fut obligé de retourner à son Couvent, où il rentra fort embarrassé.

L'Abbé aussi-tôt assembla ses Religieux, pour que l'homme de Dieu rendît compte, en leur présence, de l'emploi de son argent. Celui-ci, qui sentait sa faute, se prosterna la face contre terre, en demandant grace. On lui ordonna de s'expliquer. Je suis coupable envers vous, leur dit-il; mais j'ai sauvé une famille respectable. Alors il raconta son aventure dans le plus grand détail; puis il ajouta: " ma faute ,, est d'autant plus grande que ce n'est ,, point par ignorance que je l'ai commise. ,, Je suis revenu me livrer entre vos mains. ,, Me voici, punissez-moi ,,. Et en achevant ces mots, il se prosterna de nouveau pour attendre sa sentence. Mais loin de le blâmer, les Religieux ravis le remercie-

rent au contraire d'avoir employé à un ſi ſaint uſage leur revenu. Tous à haute voix louerent Dieu de lui en avoir inſpiré le deſſein : & ils s'offrirent même, afin de participer à une œuvre ſi ſainte, de retrancher pendant l'année, s'il le fallait, une partie de leur nourriture.

Ils n'en eurent pas beſoin. L'Abbé ayant donné au Frere deux autres marcs d'argent qui leur reſtaient, il retourna à la foire; &, avec l'aide de Dieu dont la main bénit ſa bonne action, il fit des marchés ſi avantageux à la Communauté qu'elle n'y perdit rien.



DE L'HERMITE

QU'UN ANGE CONDUISIT DANS LE SIECLE.

Un homme s'était fait hermite dès sa plus tendre jeunesse. Souvent, seul, & dans un bois, on peut être plus heureux qu'en société dans un couvent, & quelquefois même plus qu'on ne l'est dans le monde. Celui-ci, pendant de longues années, se mortifia & jeûna pour sanctifier son ame. Les veilles & le travail, la chaleur & la froidure, il endura tout; mais après une si longue pénitence enfin, il trouva un jour que Dieu ne l'avait point assez récompensé, & murmura de ne point se voir élevé à une de ces conditions heureuses & brillantes dont, parfois, ses quêtes le rendaient témoin. " Eh quoi! " se disait-il, il accable de ses biens tel " & tel qui le néglige; & cet autre qui le " sert fidélement, il le laisse dans l'op-

„ probre & la pauvreté ! Lui qui a fait „ le monde, pourquoi n'a-t-il pas fait „ tous les hommes égaux ? Pourquoi ce „ partage inégal de misere & de bonheur ? „ Cet arrangement-là me confond „.

Comme le bon-homme, par la vie qu'il menait, avait aquis peu d'expérience, cette objection l'embarrassa ; & elle l'embarrassa tellement que, pour sortir de peine, il résolut de quitter son hermitage & d'aller dans le monde chercher quelqu'un qui pût la lui résoudre. Il prit donc un bourdon & se mit en route.

A peine il sortait de sa cellule que devant lui se présenta un jeune homme d'une figure agréable & bien fait, tenant en main un javelot, & retroussé jusqu'à mi-jambe. Son habit était celui d'un Sergent (*a*), & il avait l'air d'appartenir à un riche Seigneur. C'était un Ange, qui, pour ne point être reconnu, avait pris cette forme. Ils se saluerent & entrerent en conversation. “ Quel est votre maître, demanda „ l'Hermite ? — Sire, c'est celui qui l'est „ de tout le monde. — Certes, vous ne pou„ vez en avoir un meilleur. Et où allez

„ vous ainſi ? — J'ai dans ce canton beau-„ coup de connaiſſances, je viens les „ voir : mais il eſt ſi triſte de voyager „ ſeul que je voudrais trouver un com-„ pagnon ; & je vous aurais une obliga-„ tion véritable, ſi vous vouliez vous „ prêter à me rendre ce ſervice „. L'Hermite, avec le projet duquel s'accordaient à merveille ces viſites, y conſentit très-volontiers, & ils commencerent à marcher enſemble (*b*).

La nuit les ſurprit avant qu'ils puſſent ſortir du bois. Heureuſement ils virent un hermitage où ils allerent demander un gîte. Le Reclus les reçut de ſon mieux ; il leur prodigua ſes petites proviſions : mais quand l'heure de la priere fut venue, nos voyageurs obſerverent que leur hôte, au lieu de prier comme eux, ne paraiſſait occupé que d'eſſuyer & de frotter un hanap de madre (*c*) qu'il avait, & dont, pendant le repas, on s'était ſervi pour boire.

L'Ange remarqua bien où il le mettait. Il ſe leva doucement dans la nuit, le prit & le cacha ; puis le lendemain, quand il

partit, il l'emporta ſans rien dire. Dans la route il en dit un mot à ſon compagnon, qu'indigna ce procédé, & qui ſur le champ voulait retourner pour reporter la coupe au Solitaire. “ Arrêtez, dit l'Ange, „ j'ai eu des raiſons pour agir ainſi, & „ vous les ſaurez bientôt. Peut-être-même „ ma conduite aura-t-elle plus d'une fois „ encore de quoi vous étonner. Mais quel- „ que choſe que vous me voyiez faire, „ ſachez que ce n'eſt point ſans motif; & „ tenez-vous ſur vos gardes pour ne point „ vous ſcandaliſer „. A ce diſcours l'Hermite ſe tut; il baiſſa la tête & continua de ſuivre.

Une groſſe pluie qui ſurvint les mouilla tout le jour, ſans qu'ils puſſent trouver où s'arrêter. Le ſoir enfin, haraſſés, morfondus, ils entrerent dans une ville; & comme ni l'un ni l'autre n'avait d'argent, il leur fallut aller de porte en porte demander un gîte au nom de Dieu. Par-tout ils furent refuſés, car on aime l'argent plus que Dieu encore; & c'était alors la même choſe qu'aujourd'hui, à peu près. La pluie continuant toujours, ils prirent

le parti d'aller s'asseoir sur un perron qu'ils apperçurent.

Ce perron faisait partie d'une maison d'assez belle apparence, appartenant à un vieil usurier, homme fort riche, mais qui n'eût pas donné un denier pour avoir le Paradis. L'avare parut un moment à sa fenêtre ; & nos voyageurs, en lui représentant le triste état où ils se trouvaient, le supplierent de vouloir bien par charité leur donner un asile. Pour toute réponse il ferma sa fenêtre & se retira.

“ Frere, dit l'Ange, restons ici, puisque nous ne pouvons trouver mieux ; „ cet auvent au moins nous garantira de „ la pluie » : ils s'assirent. Mais la servante qui avait entendu quelqu'un se plaindre & qui vint voir ce que c'était, fut plus compatissante que son maître. Elle leur ouvrit (*d*), & les plaça sous l'escalier. Il y avait un peu de paille ; ils se coucherent. Quelques momens après, elle leur apporta un petit plat de pois, restés du souper de l'avare ; & ils passerent ainsi la nuit, sans feu, sans lumiere, & glacés par des habits mouillés.

Dès que le jour parut, l'Hermite voulut partir. « Non, lui dit l'Ange, je ne sorti-
„ rai point que je n'aie pris congé de no-
„ tre hôte, & que je ne l'aie remercié du
„ service qu'il nous a rendu ». Il alla le trouver aussi-tôt; & pour lui marquer sa reconnaissance, il le pria d'accepter un léger présent : c'était cette coupe de madre qu'il avait volée la veille au Solitaire. L'Usurier la prit sans honte. Il leur souhaita un bon voyage, & les assura que si à leur retour ils voulaient encore lui apporter quelque cadeau, ils retrouveraient chez lui leur même logement.

Sortis de la ville, l'Hermite ne put s'empêcher de témoigner sa surprise à son compagnon. « Vous voulez donc m'éprou-
» ver, lui dit-il, quand vous vous con-
» duisez ainsi ? Quoi ! vous volez ce bon
» vieillard qui nous a si bien reçus, &
» c'est pour faire un présent à cette sang-
» sue qui nous a refusé l'hospitalité ! Est-
» ce votre coutume de faire le contraire
» des autres hommes ? Je vous avais pré-
» venu déjà d'être circonspect dans vos
» jugémens, répondit l'Ange; songez que

„ vous

» vous avez paſſé toute votre vie dans les » bois & que vous n'avez aucune expé» rience. Encore une fois ſuivez-moi, & ne » vous étonnez de rien ».

Le ſoir de cette troiſieme journée, ils allèrent loger dans une riche Abbaye de Moines. On les y accueillit charitablement, & on les ſervit même avec abondance; mais le lendemain matin l'Ange, avant de partir, mit le feu à la paille de ſon lit & emmena ſon compagnon. A quelque diſtance, comme ils montaient un tertre, il pria l'Hermite de tourner la tête & de regarder. En un inſtant la flamme avait gagné les bâtimens du Monaſtere: tout était en feu. L'Hermite, à ce ſpectacle, jetta un grand cri; « mal heureux que ,, je ſuis, s'écria-t-il! me voilà donc in- ,, cendiaire! Où fuir? Où me cacher ,,? Et en diſant cela, il ſe roulait à terre, ſe frappait la poitrine de ſes poings, & maudiſſait l'heure à laquelle il avait rencontré un homme auſſi abominable. "J'ai eu beau ,, vous prévenir, reprit l'Ange; vous voilà ,, retombé encore dans la même faute.

„ Pour la derniere fois, faites-y attention
„ & continuons notre route „.

Il ſavait bien où loger cette nuit là. Il vint ſe préſenter chez un Bourgeois, homme de bien & fort à ſon aiſe. C'était un vieillard reſpectable, blanchi par les années, qui vivait chrétiennement avec ſa femme qu'il aimait, & un fils de dix ans, le ſeul fruit qu'il eût eu de ſon mariage & la conſolation de ſa vieilleſſe. Il fit fête aux voyageurs, leur lava lui-même les pieds, voulut qu'ils mangeaſſent à ſa table; & le lendemain, quand ils partirent, il vint les embraſſer & leur dire adieu.

Pour gagner le grand chemin, il leur fallait traverſer toute la ville & paſſer une riviere qui formait enceinte de ce côté-là. L'Ange, ſous prétexte qu'il connaiſſait mal la ville, pria l'homme de Dieu de permettre que ſon fils les accompagnât juſqu'au pont & qu'il les mît dans la route. Le vieillard officieux alla auſſi-tôt réveiller l'enfant, qui ſe leva, & qui vint avec joie conduire les deux voyageurs. Mais lorſqu'il fut ſur le pont, tandis qu'il prenait

congé d'eux, l'Ange, le poussant tout-à-coup, le précipita dans la riviere où au même instant il fut englouti & disparut. Je suis content de moi, dit alors l'Esprit céleste à l'Hermite; l'êtes-vous aussi? Celui-ci, à ce discours, saisi d'horreur & frissonnant d'épouvante, se mit à fuir de toutes ses forces, & ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé dans la campagne. Là, hors d'haleine, il s'assit pour déplorer son sort. " Malheureux! qu'ai-je fait! J'ai „ quitté ma cellule où je pouvais toute „ ma vie servir Dieu en paix; & il m'en „ a puni en me livrant à un Démon sorti „ des Enfers, & en me rendant complice „ des plus grands crimes „.

Il allait continuer, quand l'Ange, qui l'avait suivi pour rassurer cette tête égarée, parut à l'instant & lui parla ainsi: " Ami, „ écoute-moi. Les desseins secrets de Dieu „ sur les hommes t'ont scandalisé dans ta „ cellule. Tu as osé douter de sa sagesse, „ & t'apprêtais à consulter les Mondains „ sur les abîmes impénétrables de ses con„ seils. C'en était fait de toi dans ce mo„ ment, si sa justice t'eût abandonné. Il

„ a voulu t'envoyer un Ange pour t'éclai-
„ rer ; & c'eſt moi que ſa bonté a chargé
„ de ce miniſtere. En vain j'ai eſſayé de
„ te montrer ce monde que tu cherchais
„ ſans le connaître : mes leçons, que tu
„ n'as pu comprendre, ont été perdues
„ pour toi ; il faut m'expliquer plus clai-
„ rement „.

Alors il entra dans les détails de ſa conduite & dans l'explication des motifs qui, juſqu'à ce moment, l'avaient fait agir. Il parla de l'attachement puéril du Solitaire pour ſa coupe. " Tu as vu, ajouta-t-il,
„ ce vil objet occuper ſon cœur au point
„ de lui faire oublier le devoir ſaint de la
„ priere. Déſormais qu'il en eſt privé,
„ ſon ame, libre d'affections étrangeres,
„ pourra être toute entiere à Dieu. J'ai
„ donné à l'Uſurier la coupe pour prix de
„ l'hoſpitalité qu'on l'a forcé de nous ac-
„ corder, parce que Dieu ne laiſſe aucune
„ bonne action ſans récompenſe ; mais
„ c'eſt la ſeule que cet homme recevra ;
„ ſon avarice ſera punie un jour *(e)*. Les
„ Religieux, dont j'ai réduit l'Abbaye en
„ cendres, furent pauvres d'abord, labo-

„ rieux par conſéquent & d'une vie exem-
„ plaire. Enrichis par les libéralités indiſ-
„ cretes des Fideles, ils ſe ſont corrom-
„ pus ; car c'eſt un mal que des Moines
„ ſoient riches, & jamais vous n'enten-
„ drez dire du bien de ceux qui le ſont.
„ Dans ces palais qu'ils s'étaient bâtis, on
„ ne les voyait occupés que des moyens
„ d'envahir de nouveaux biens, ou d'in-
„ trigues pour s'introduire dans les charges
„ du couvent. S'ils paraiſſaient dans leurs
„ ſalles, ce n'était que pour venir s'y amu-
„ ſer de contes & de bagatelles. Regle,
„ amour du devoir, Offices de l'Égliſe,
„ tout était abandonné. Dieu, pour les
„ corriger, a voulu les ramener à leur
„ pauvreté premiere. Ils rebâtiront un
„ Monaſtere qui ſera moins magnifique ;
„ ce travail fera ſubſiſter nombre d'ou-
„ vriers & de pauvres ; & eux-mêmes,
„ forcés, comme dans les commencemens,
„ de bêcher la terre, en deviendront plus
„ humbles & meilleurs (*f*) „.

„ Vous m'obligez de vous approuver en
„ tout, répondit l'Hermite ; mais cet en-
„ fant innocent qui s'empreſſait de nous

„ rendre un ſervice, pourquoi l'avoir fait „ périr ? Pourquoi déſeſpérer la vieilleſſe „ de ce pere reſpectable dont nous avions „ éprouvé les bienfaits ? — Ce vieillard „ de qui nous n'avons été reçus que parce „ que j'ai pris la forme de quelqu'un qu'il „ connaiſſait, ne s'eſt occupé pendant „ trente ans que de faire le bien. Jamais „ pauvres ne vinrent en vain ſe préſenter „ à ſa porte ; il ſe refuſait tout à lui-„ même pour les nourrir. Mais depuis qu'il „ a eu un fils, depuis ſur-tout qu'il l'a vu „ croître en âge, ſa tendreſſe aveugle vou-„ lant lui laiſſer un gros héritage, il eſt de-„ venu dur & avare. Jour & nuit il n'a ſon-„ gé qu'au gain ; & bientôt on l'eût vu ſans „ honte ſe faire uſurier. L'enfant, mort „ avec ſon innocence, a été reçu parmi „ les Anges ; le pere qui n'aura plus de „ motif d'avarice va reprendre ſon louable „ & ancien uſage ; tous deux ſeront ſauvés ; „ & ſans ce que tu as appellé un crime, „ tous deux étaient perdus. Voilà quels „ ſont les jugemens ſecrets de Dieu ſur „ les hommes, puiſque tu veux les con-„ naître. Mais ſonge qu'ils t'ont ſcanda-

„ lisé ; retourne à ta cellule, & fais pé-
„ nitence : moi je remonte au Ciel „.

En disant ces paroles, l'Ange se dépouilla de la forme terrestre qu'il avait prise, & il disparut. L'Hermite, se prosternant la face contre terre, remercia Dieu de la réprimande paternelle que sa miséricorde venait de lui faire. Il retourna dans son hermitage ; & il y vécut si saintement qu'il mérita non-seulement le pardon de sa faute, mais encore la récompense qui est promise à une vie pure.

Tous mes Lecteurs se sont rappellé sans doute, en lisant ce Conte, que Voltaire lui a fait l'honneur de l'insérer tout entier dans son joli Roman de Zadig.

On le trouve aussi en abrégé dans le Doctrinal de Sapience, *fol. viij.*

Je suis sûr de l'avoir vu encore ailleurs ; mais je ne puis me rappeller où. Ces imitations se trouvaient dans le cahier qu'on m'a perdu.

NOTES.

(*a*, *Son habit étaït celui d'un Sergent*) Cet mot en général signifiait tout homme employé dans le service, soit domestique, soit militaire. Ainsi, les Gentil-hommes qui n'étaient pas Chevaliers, & qui servaient à cheval dans les armées, ou de leur plein gré, ou parce qu'ils possédaient des fiefs appellés *Sergenteries* ; les fantassins qu'étaient obligés de fournir les Gentils-hommes Fieffés ou les Communes; les valets d'un grand Seigneur, ses Officiers principaux ou Ecuyers, tout cela s'appellait *Sergent* ou *Servant*, en latin *Serviens*. Philippe-Auguste craignant pour ses jours, d'après un faux avis qu'on lui avait donné que le Scheïch de la Montagne voulait le faire assassiner, composa pour la garde de sa personne un corps de *Sergens-d'armes*, tous Gentils-hommes, qu'il arma de massues d'airain, d'arcs, & de carquois garnis de flèches, & dont la fonction fut de l'accompagner par-tout. Telle a été la premiere garde de nos Rois. On confia quelquefois à ces Sergens la défense des châteaux situés sur les frontieres; & c'étaient eux ordinairement qui portaient les ordres du Souverain quand il

citait à sa Cour quelqu'un de ses Vassaux. (De cette derniere fonction tirent leur origine les Sergens de nos Cours de justice, car elles en eurent aussi pour le même usage.

Il est probable que les grands Vassaux de la Couronne, dont l'orgueil affectait d'imiter en tout la puissance Royale, prirent, comme leur Souverain, des *Servans-d'armes*. On voit un Dauphin de Viennois en avoir [a]; & à plus forte raison les autres Princes plus puissans que lui. C'est vraisemblablement la forme d'un de ces hommes-d'armes particuliers que prend l'Ange du Fabliau. Le javelot qu'il tient en main, la question qu'on lui fait sur son maître, son habit singulier, tout l'annonce. Quant à cet habillement, ceux qui sont curieux de le connaître, & qui habitent la Capitale, peuvent consulter un monument érigé dans l'Eglise de Sainte Catherine du Val des Ecoliers, d'après un vœu des Sergens de Philippe-Auguste. Ceux qui n'ont point cette facilité en verront une représentation grossiere dans nos cartes à jouer : car les quatre Gentils-hommes ou *Valets* qu'on y introduisit quand on adopta ce jeu, n'étaient que des Sergens-d'armes.

[a] *Du Cange, au mot* serviens

(*b, Ils commencerent à marcher ensemble*).

Le premier objet que le Poëte leur fait rencontrer est un homme assassiné, dont le corps, mort depuis plusieurs jours, & commençant déjà à tomber en pourriture, exhalait une odeur infecte. L'Ange propose d'accomplir une des œuvres de miséricorde en ensevelissant ce cadavre. L'Hermite, obligé de se boucher le nez, répond qu'il ne se sent point ce courage ; & l'autre, sans insister, va d'un air de joie prendre le corps, qu'il porte dans un fossé où il le couvre de terre.

Un peu plus loin ils voient passer des Chevaliers & des Dames, galamment parés, la phisionomie gaie & riante, un chapel de fleurs sur la tête. Cette troupe revenait d'une fête, & chantait ; & l'Ange, que n'avait point affecté l'odeur d'un cadavre, l'est tellement de celle de ces pécheurs, qu'il s'écarte du chemin jusqu'à ce que la bande luxurieuse ait passé. A la fin du Conte, il moralise beaucoup sur les motifs d'une conduite en apparence si étonnante. J'ai retranché tout cela.

(c, *Vase de madre*). C'est-à-dire, de fayence ou de porcelaine. Voyez ce qui a été dit ci-dessus sur ce mot au Fabliau des *Perdrix*.

(*d*, *Plus compatiſſante que ſon maître, elle leur ouvrit*). Cette ſituation attendriſſante de deux gens, mourant de froid & de faim, & recueillis par la compaſſion d'une ſervante qui entend leurs plaintes, pourrait bien avoir donné naiſſance au Conte de Bocace, intitulé *l'Oraiſon de S. Julien.* Il y aura ſeulement adapté un autre dénouement, qu'il aura pris ſans doute dans le Fabliau de l'*Hôtel Saint-Martin*, qu'on a lu ci-deſſus.

(*e*, *Dieu ne laiſſe aucune bonne action ſans récompenſe; mais c'eſt la ſeule que cet homme recevra.*). Telle eſt l'opinion de S. Auguſtin [1], que Dieu récompenſe en cette vie les vertus purement humaines, comme celles des anciens Romains, parce qu'il ne les récompenſera point dans l'autre; & cette opinion était devenue la doctrine de pluſieurs écoles.

[1] *De civit.*

(*f*, *C'eſt un mal que des Moines ſoient riches...; Forcés de bêcher la terre, ils en deviendront plus humbles & meilleurs*). Quoique le Conte dont il s'agit ici ſoit de l'Auteur de la *Vie des Peres*, écrivain, comme je l'ai dit ailleurs, bien ſupérieur, pour l'art de penſer & d'écrire, à Coinſi ſon confrere, cependant toute cette tirade anti-monaſtique ſur le danger de rendre les Religieux trop

riches, sur les désordres qui sont la suite de leur opulence, &c. me paraît si contradictoirement opposée à tout ce qu'on a lu jusqu'à présent, que je serais tenté de la croire ajoutée par quelque Copiste. Au reste si elle est réellement du Conteur, on avouera que les réflexions qu'il prête ici à l'Ange de son Conte sont d'une singularité & d'une hardiesse bien étonnante pour son siecle.



DE L'HERMITE QUE LE DIABLE TROMPA AVEC UN COQ ET UNE POULE.

JE vais vous conter l'aventure d'un Hermite qui vivait jadis. Elle mérite de tenir place parmi les autres, car elle eſt curieuſe. Ecoutez-moi attentivement (*a*).

Le Solitaire dont je vous parle habitait un bois dont le Seigneur était un Chevalier, pere d'une fille très-jolie. Notre Reclus allait de tems en tems chez lui à la quête : ſouvent on lui offrait quelque préſent ; mais il refuſait tout, ſe contentant du néceſſaire pour vivre, mortifiant continuellement ſa chair, & veillant dans les prieres & les larmes depuis minuit, tems où il ſe levait, juſqu'au point du jour où il diſait ſa meſſe ; car il était Prêtre & Lettré. De tout le voiſinage on accourait à ſa ca-

bane pour le consulter ou pour se confesser à lui ; & il n'y avait personne qui n'en revint consolé : aussi jouissait-il à la ronde d'une estime & d'une considération générale.

Long-tems l'Ennemi commun, jaloux des mérites qu'il lui voyait aquérir, chercha à le faire pécher ; long-tems il employa, pour le tenter, toutes les ruses dont il est capable. Le Prud'homme, toujours sur ses gardes, y résista toujours ; mais le Malin en imagina une enfin qui lui réussit : vous savez que quelquefois Dieu nous abandonne, & que pour nous apprendre à ne pas trop compter sur nos propres forces, il nous laisse succomber.

Un jour donc le Tentateur prit la forme d'un gros & riche Bourgeois ; & couvert d'une bonne chape fourrée, il vint, comme voisin, se présenter chez l'homme de Dieu. Là, il lie conversation avec lui, se dit un homme de Loix, nommé Jaques de Saint-Amand, le consulte sur les voies du salut, & se retire en se recommandant à ses prieres ; car dans le monde hélas ! on a tant d'affaires, tant de dis-

tractions, qu'à peine a-t-on le tems de ſonger à ſon ame. Le lendemain, le ſurlendemain, le prétendu Jaques revint encore. Bref, à force de politeſſes & de ſaints diſcours, il s'inſinua ſi bien dans l'eſprit du Reclus, qu'en peu de tems il devint ſon meilleur ami.

Sa confiance une fois gagnée, il crut que le moment de l'attaquer était venu; & un certain ſoir qu'il l'avait interrogé ſur ſa maniere de vivre, il lui dit d'un ton d'amitié : « Frere, vous vous levez „ toutes les nuits, dites-vous, pour louer „ Dieu; je ne ſaurais trop donner d'é„ loges à votre zele aſſurément. Mais „ n'ayant perſonne pour vous éveiller, ne „ vous arrive-t-il pas quelquefois de man„ quer involontairement à votre devoir? „ Que n'avez-vous un coq, par exemple? „ L'oiſeau par ſon chant vous réveillerait „ tous les matins au point du jour. Ce ſe„ rait d'ailleurs pour vous une ſorte de „ compagnie; & avec les graines qu'il „ trouverait ici autour, il pourrait ſe „ nourrir ſans qu'il vous en coûtât rien ».

A ce conſeil perfide, l'Hermite oppoſa

plusieurs objections, fondées la plupart sur la crainte qu'il avait de posséder quelque chose en propre ; mais bientôt ses scrupules furent levés, & l'oiseau lui fut apporté dès le soir même. Au point du jour il chanta, comme on l'avait promis. Dans la journée il vint avec familiarité manger les miettes de pain qui tombaient de la bouche du Solitaire ; il vint même manger dans sa main. Celui-ci était aux Anges ; & sa joie fut telle, que dans la crainte de perdre son coq, il l'enferma. Mais l'animal luxurieux sortait d'une basse-cour nombreuse, où de jolies compagnes s'offraient sans cesse à ses plaisirs. Cette nouvelle prison, cette vie célibataire, si différente de l'autre, l'ennuyerent bientôt. Il devint triste, ses plumes se hérisserent, ses aîles traînaient à terre ; enfin il cessa de chanter.

Le Prud'homme désolé appréhenda que son coq ne mourût ; & la premiere fois qu'il vit le voisin Jaques, il ne manqua pas de lui communiquer ses craintes. "Oh ! „ il n'y a pas là de quoi s'effrayer, répon- „ dit celui ci. Je sais d'où vient le mal. Le

„ drôle avait chez lui jeunes poulettes „ pour ses ébats, & ici le voilà seul. Mais „ laissez-moi faire ; je me charge du „ remede & me fais fort de lui rendre la „ santé „. L'offre cependant effaroucha encore le Solitaire ; mais le voisin lui ayant demandé avec un ton d'aigreur, s'il le croyait capable de proposer quelque chose qui fût mal, il demanda excuse & consentit à tout.

Une heure après, le coq eut une compagne. A cette vue ses plumes se redressent, ses yeux se raniment ; il saute sur elle, la caresse plusieurs fois ; puis tournant autour de sa conquête avec cet air fier & triomphant qu'il avait quelques jours auparavant, il chante, pour célébrer sa victoire & ses plaisirs. Le Frere qui le vit guéri en aussi peu de tems, ne put s'empêcher de sourire du prodige. Mais l'oiseau ayant plusieurs fois dans le jour, & toujours avec la même apparence de joie, renouvellé sa guérison ; ce spectacle qui rappellait au saint homme des plaisirs auxquels il avait renoncé, échauffa tellement son imagination, que pendant tout

le reste de la journée il fut hors de lui-même, & que la nuit il ne put dormir.

Le lendemain Jaques, quand il vint le visiter, le trouva triste & abattu. « Qu'a-» vez-vous, lui dit le Tentateur ? — Ah ! » Sire, je l'ignore ; mais j'éprouve une » tristesse, un malaise universel dont je „ ne puis deviner la cause. Je ne suis point „ malade, & cependant je voudrais être „ mort. Je sais, moi, très-bien la rai-„ son de tout ceci, reprit le Malin, & je „ puis bien assurer que c'est votre faute. „ Il y a long-tems que je m'en suis apper-„ çu, & mille fois j'ai eu la bouche ou-„ verte pour vous en avertir ; mais vous „ recevez si mal mes avis, que malgré „ moi il a fallu me taire. — Eh! pourquoi, „ s'il vous plaît, ces reproches que je ne „ mérite point ? N'ai-je pas jusqu'à pré-„ sent suivi en tout vos conseils ? — Eh „ bien, puisqu'il faut parler vrai, je vous „ dirai que selon moi c'est-là une puni-„ tion du Ciel. Vous voici confiné dans un „ désert, occupé du matin au soir à vous „ macérer, à vous exténuer le corps. Or, „ à quoi bon tout cela, je vous prie ; &

„ quel bien en résulte-t-il pour les autres „ hommes, qui après tout sont vos freres? „ Dites-moi, Dieu nous a-t-il faits pour „ vivre seuls? Quand il créa le premier „ de tous, ne lui donna-t-il pas au con- „ traire une compagne à l'instant? Oui, „ sans doute; il les forma pour s'aimer „ l'un l'autre, pour vivre unis ensemble; „ il leur donna des besoins mutuels; & à „ la satisfaction de ces besoins, il atta- „ cha le plus grand des plaisirs. Puisqu'il „ a fait les femmes pour nous, n'est-ce „ pas un crime de renoncer à son bien- „ fait? Au reste, ami, je ne vous en „ dis pas davantage; mais vous avez de „ l'esprit, songez au coq & à sa guérison „.

Ce discours, quelque adroit, quelque séduisant qu'il fût, était fait, il faut l'avouer, pour effaroucher le Solitaire. Il en parut scandalisé. " Eh bien, puisque „ c'est ainsi que vous répondez à mon „ amitié, reprit Jaques, j'ai tort de cher- „ cher à vous en donner des preuves. „ Adieu, vous ne me reverrez plus „. En parlant ainsi, l'esprit de ténebres se retira. En vain l'Hermite voulut le retenir; il

partit, laiſſant la tête & les ſens de celui-ci dans un déſordre dont vous ne pouvez pas avoir d'idée.

En même tems le Pervers travaillait d'un autre côté, pour couronner ſa ruſe maudite. Pendant qu'il embrâſait le Reclus, il ſoufflait les mêmes feux impurs chez la fille du Chevalier dont je vous ai parlé. La Pucelle avait dix-huit ans ; par ſa beauté, elle eût mérité d'être Reine ; & voilà que cet abominable Satan l'induit à une action telle que j'ai honte de vous la raconter. Pour moi le cœur me fend, je vous l'avoue, quand je ſonge à cette aimable enfant, ſi fraîche, ſi naïve, ſi intéreſſante ; & que je ſais qu'elle va devenir la proie d'un Hermite ſale & dégoûtant. Oh ! que cette aventure doit nous apprendre à nous défier de l'Ennemi commun & à le haïr de toutes nos forces !

La pauvre petite ne pouvait plus dormir ; & cependant elle n'oſait découvrir à perſonne le mal qui la dévorait. Un jour après le dîner, oppreſſée & brûlante plus que de coutume encore, elle deſcendit au verger afin de reſpirer à l'aiſe. Son habillement

était un péliçon de menu vair, & un chainſe pliſſé ſous lequel on pouvait admirer les graces de ſa taille légère. Ses beaux cheveux, nouvellement treſſés, étaient couronnés d'un chapel que relevaient l'or & les perles, & d'où tombait un voile tranſparent qui couvrait ſon viſage. Non, jamais, depuis que vous exiſtez, vos yeux n'ont vu plus aimable créature.

Le Tentateur, ſous la figure d'un jeune homme, l'attendait au verger. Il la ſalua d'abord de la part de l'Hermite; puis la cajolant ſur ſa jeuneſſe & ſa beauté, l'exhorta à profiter de ces dons paſſagers, l'aſſura que le Solitaire était épris de ſes charmes, promit au nom de celui-ci des plaiſirs, d'autant plus doux, qu'ils ſeraient couverts du ſecret; bref, à force de ſéduction & d'adreſſe, il fit ſi bien que la malheureuſe, aveuglée, prit à l'inſtant le chemin du bois. Oh! quel dommage encore une fois! Et peut-on, ſans être navré de douleur, voir cette pauvre victime aller d'elle-même ſe livrer entre les mains d'une ſorte de Sauvage, vieux & hideux.

Il était à sa lucarne occupé à l'attendre, & il la vit venir de loin. Quelques heures auparavant, le Tentateur, malgré sa colere apparente, était revenu le voir, comme par un dernier effort de bonté. Le Frere, dans un trouble que je ne puis vous exprimer, l'avait reçu avec des larmes de joie, & il s'était écrié : « Ayez pitié de moi, je me » meurs. Quoi ! avait repris Jaques, vous » n'êtes ni de fer ni de marbre, & vous » vous obstinez à contrarier la Nature ! » Une fille charmante vous aime ; & vous » vous refusez à ses plaisirs ainsi qu'aux » vôtres ». L'Hermite avoua l'impression puissante que la Demoiselle avait faite sur lui ; mais à son âge & avec sa laideur, quelle apparence qu'il pût plaire à une beauté si parfaite ! d'ailleurs il était effrayé du scandale & de l'éclat d'une pareille aventure. Cependant quand on lui eut annoncé que la Pucelle venait le trouver, ses scrupules furent bientôt levés, & il se mit, comme je vous l'ai dit, à sa fenêtre pour la voir arriver.

Du plus loin qu'il l'apperçut, son cœur tressaillit. Il se décrassa aussi-tôt pour la

mieux recevoir, & prit sa bonne cotte des Dimanches. La Pauvrette, malgré l'emportement de la passion qui l'entraînait, n'avait pas perdu entiérement la pudeur propre à son âge & à son sexe. Elle rougit en approchant de la cellule, & frappa doucement. Le Reclus ne la fit point attendre pour ouvrir. « Sire, dit-elle, les yeux » baissés, ayez pitié d'une jeune personne » qui s'est égarée dans le bois, & qui ne » sait où se réfugier. La nuit approche; je » suis si excédée de fatigue & de frayeur, » qu'il ne m'est pas possible d'aller plus loin. » Au nom de Dieu, accordez-moi un asile. » Demoiselle, répondit le Frere, je n'ai » d'autre asile à vous offrir que cette cham- » bre où vous voyez mon lit; mais je n'ose » vous le proposer, de peur que si l'on » vous eût vue entrer chez moi, nous » n'eussions à nous en repentir tous deux. » Ne craignez rien, reprit-elle; personne ,, ne m'a vue. Au reste je ne veux ni vous » être à charge, ni troubler votre repos. ,, Donnez-moi seulement un peu de paille, ,, sur laquelle je puisse me jetter en atten- ,, dant le jour. Dès qu'il paraîtra, je pren-

„ drai congé de vous, & tâcherai de re-
„ trouver ma route „.

Les difficultés que lui avait faites le Reclus n'étaient que feintes ; & l'hipocrite ne desirait rien plus ardemment que de la voir entrer. Il la prit par la main ; lui offrit tout ce qui dépendait de lui ; tira de sa huche du pain, du vin, du fromage, avec un morceau de tarte qu'on lui avait donné la veille dans sa quête ; alluma du feu pour faire cuire quelques fruits ; enfin, l'œil ardent de luxure, il vint s'asseoir auprès d'elle.

EXTRAIT DE CE QUI SUIT.

L'Hermite garde chez lui la Belle trois jours entiers. Pendant ce tems les parens la faisaient chercher par-tout. Deux de ses freres avaient monté à cheval pour courir après elle. Sur leur route ils rencontrent un Paysan qui leur demande ce qu'ils cherchent, & qui sur leur réponse, déclare que la jeune personne est chez l'Hermite. Or ce Paysan prétendu était Satan, qui,

qui, non content d'avoir induit au mal le Prud'homme, voulait encore le déshonorer & le faire périr sur un échaffaud. D'après sa déclaration, les deux Freres retournent au Château pour instruire leur pere de ce qu'ils viennent d'apprendre. Celui-ci arme tout son monde; & furieux, il se rend au bois, dans le dessein de venger sur le séducteur la honte de sa fille.

Mais pendant ce tems le Démon, toujours sous la forme de Jaques, s'était transporté avec la rapidité d'un éclair à la cellule du Frere, & l'avait épouvanté sur le danger qu'il courait. Celui-ci éperdu lui demande ce qu'il doit faire. Il ne vous reste qu'un parti, répond l'Esprit infernal, celui de tuer la Demoiselle & de la cacher quelque part, afin de soustraire la preuve de votre crime. L'Hermite dans le trouble où il est, suit ce conseil abominable: il saisit la hache qui lui servait à couper son bois, & s'approchant de la Demoiselle qui, la gorge nue & le visage vermeil comme rose, dormait tranquil-

ment ſur ſon lit, il lui fend le crâne & la cache ſous la paille.

A l'inſtant la troupe arrive au galop. On renverſe la porte, on entre avec des épées, des bâtons, des fourches; — Où eſt-il, le ſcélérat? Qu'on le ſaiſiſſe, qu'on le garotte. Lui, quoique tremblant, & avec juſte raiſon, affecte d'être étonné d'une ſemblable violence; il demande la vie, comme s'il ſe trouvait attaqué par des voleurs. On cherche la Demoiſelle, & on ne la trouve point; car il ne vient à l'eſprit de perſonne qu'on l'avait tuée. Alors le Pere, confus de ſon emportement, & croyant avoir été mal informé, ſort avec tout ſon monde.

Cette retraite allait faire perdre à Satan le fruit des crimes qu'il avait fait commettre. Auſſi-tôt il ſe déguiſe en Foreſtier; il ſe préſente à la troupe, demande ce qu'elle cherche, & ſe donne à elle comme le Garde du bois, & comme obligé par ſon devoir de ſavoir tout ce qui s'y paſſe. On l'interroge ſur la Demoiſelle. Il répond qu'elle eſt chez l'Hermite,

qui, après l'avoir déshonorée, l'a tuée & cachée dans la paille de ſon lit. On retourne à la cellule. On y trouve le cadavre enſanglanté. Alors tout le monde fond en pleurs. Un jeune homme qui aimait la Demoiſelle, & qui avait ſuivi la troupe, eſt inconſolable. Le Pere s'arrache les cheveux; & dans ſa colere il veut donner la mort à l'Aſſaſſin. On le lui ôte des mains, afin que le crime ſoit puni exemplairement. Le Malheureux eſt lié ſur un âne, le viſage tourné vers la queue, les yeux bandés, les mains liées derriere le dos; & dans cet état on le conduit à la ville. Le lendemain il eſt pendu en préſence d'un peuple innombrable; & en montant à l'échelle il s'écrie : Voilà où m'a conduit un coq.

Dans une autre verſion l'Hermite s'échappe la nuit de ſa priſon.

Dans une autre, au moment qu'il va être accroché, on entend rire une groſſe voix, pareille à celle d'un bœuf. On demande au criminel ce que cela ſignifie; il répond que

c'est le Diable qui après l'avoir fait tomber en péché se moque de lui. Alors il raconte son aventure; on lui accorde sa grace, & il retourne dans son Hermitage où il fait pénitence.

Enfin dans une quatrieme version, le pere & sa troupe ayant cherché inutilement la Demoiselle chez le Solitaire, retournent au Château. Satan fâché de n'avoir pu faire convaincre celui-ci de son crime, veut au moins le perdre tout-à-fait. Il lui conseille de jouir des plaisirs de ce bas monde, puisqu'il doit avoir perdu l'espoir du Paradis pour l'autre. La nuit en effet l'Hermite quitte sa cellule; il donne dans les plus grands désordres; cependant, après deux ans de cette vie débordée, il est saisi d'un remors salutaire, & il revient dans son Hermitage pour faire pénitence.

NOTE.

(*a*, *Je vais vous conter l'aventure d'un Hermite qui vivait jadis; écoutez-moi attentivement*). Ce début, dans lequel le Poëte paraît adresser la parole à des Auditeurs, prouve que tous les Contes dévots n'étaient

pas faits pour être lus seulement dans le cabinet; mais qu'il y en avait plusieurs qu'on lisait ou qu'on récitait en public. Les gens du monde, les Nobles, ayant des Romans ou des Fabliaux que les Ménétriers venaient déclamer chez eux pour les amuser, il est probable que les Moines, par une sorte d'émulation, voulurent avoir aussi des Contes, & qu'ils se les faisaient lire pendant leur repas, au réfectoire, à certains jours de l'année où ils avaient récréation. Or ces Contes ne pouvant être des Fabliaux, parce que les sujets eussent été pour eux d'une gaieté trop libre, ils adopterent vraisemblablement un certain nombre de Contes dévots qu'ils destinerent à cet usage, & qui s'y trouvaient d'autant plus propres qu'ils ne contiennent la plupart que des aventures de Moines & d'Hermites. Nous avons vu ci-dessus, au Conte du Sacristain, l'Auteur nous annoncer que tous les ans on le lisait chez les Moines blancs.

Fin des Contes dévots.

ROMANS.

AVERTISSEMENT

PRELIMINAIRE.

LORSQUE je me dévouai au long défrichement de notre Poésie ancienne, toute mon ambition, je l'avoue, mon seul but & mon unique consolation dans ce triste & pénible travail, furent de contribuer à la gloire de ma patrie; en faisant connaître, en apprenant à estimer cette partie de notre Littérature, peu connue jusqu'ici, certainement beaucoup trop méprisée, & digne pourtant de quelque honneur, puisque c'est à elle que commence le renouvellement des Lettres dans l'Occident. Mes espérances n'ont point été trompées. J'ai eu le bonheur de voir mon projet applaudi, & mes premiers essais encouragés par quelques éloges. Je touche enfin au terme de mon travail. Des différentes productions de nos Poëtes, un peu importan-

tes, il ne me reste plus à examiner que les Romans.

Après ce que j'ai dit ailleurs sur l'éclat qu'aquit, presque en naissant, ce genre nouveau; sur la faveur dont il jouît pendant près de six siecles, sur l'immensité d'Ouvrages qu'il enfanta durant ce long espace, mes Lecteurs imagineront sans doute qu'il va offrir une mine inépuisable : ils se trompent. De toutes les branches de notre vieille littérature, celle-ci, quoique la plus abondante, quoique plus abondante même que toutes ensemble, est néanmoins celle de toutes qui aujourd'hui, relativement à sa fécondité prodigieuse, nous offre le moins de quoi nous glorifier. Dans ces milliers de Romans, manuscrits ou imprimés, qui nous sont parvenus, à peine peut-être pourrait-on en compter vingt, dignes d'être cités.

Ce n'est pas au reste que tous soient également méprisables. Non : la plupart au contraire ont quelque mérite.

Prenez-en un quelconque, au hazard; je répons qu'il exaltera votre ame; qu'au récit des prouesses, des aventures, des combats qu'il contient, vous serez échauffé, entraîné malgré vous. Mais n'allez pas au-delà, & arrêtez-vous au premier. Calqués presque tous sur un même plan, vous retrouveriez dans un autre, & les mêmes prouesses, & le même héros; c'est-à-dire, une monotonie fatiguante, au dégoût de laquelle il vous serait impossible de résister longtems.

Il faut pourtant convenir que dans les choses où ils ne pourront se rencontrer, dans les détails, par exemple, nos Romanciers vous offriront quelquefois des morceaux intéressans. Ils en ont même de cette espece beaucoup plus qu'on imagine. Moi-même, je l'avouerai, séduit par ces morceaux particuliers, lorsque je me livrai à l'étude de la Romancerie, j'eus un instant le projet d'extraire les plus agréables,

& d'en publier un recueil qui, selon moi, serait devenu comme la juste balance où l'on aurait pu peser & apprécier ces *Trouveurs*. Mais indépendamment du peu de succès dont je devais me flatter pour une froide compilation, sans liaison & sans suite, je vis bientôt que tout l'effet de ma prétendue balance serait d'induire en erreur sur leur compte; parce qu'elle ne les présenterait que par leurs qualités, & qu'elle cacherait toujours leurs défauts.

Il me parut donc que la méthode la plus sûre pour faire apprécier avec justesse, & le genre, & les Auteurs, c'était de donner quelque Roman entier; si dans mes fouilles j'avais le bonheur d'en rencontrer quelqu'un qui méritât d'être traduit ainsi. Le succès a surpassé mon attente. Il s'en est présenté au-delà de ce qu'exigeaient mes projets.

Celui que je vais donner n'aura probablement pas, pour la plupart de mes Lecteurs,

Lecteurs, l'attrait de la nouveauté. Il a déjà paru par extrait dans la *Bibliotheque des Romans*. Mais quoique cette analiſe ait été faite par une main plus habile que la mienne, j'oſe me flatter pourtant que mon travail, tout inférieur qu'il eſt, pourra encore ſe faire lire après elle. Ce n'eſt point par des extraits qu'on doit juger nos Romans anciens. Décompoſez ainſi un Ouvrage moderne, dont le plan bien ordonné annonce, dans toutes ſes parties, du génie & du goût; à la bonne heure. J'applaudirai alors au Poëte dont vous aurez mis l'art à découvert, & admirerai avec vous le charme de ce fil magique avec lequel, en me trompant toujours, il me promene d'enchantemens en enchantemens. Mais pour nos Romanciers, qui ne ſavaient ſeulement pas s'il y avait un art & des regles; pour nos Romanciers, dont le plus grand mérité conſiſte dans les détails & dans des morceaux exquis de ſentiment & de

naïveté; les préſenter par extrait, c'eſt à la fois les dépouiller de tous leurs agrémens, & ne les montrer qu'avec leurs ſeuls défauts.

Un autre motif encore m'a déterminé dans le choix du Roman que je publie, quoique connu.

J'ai dit ailleurs que ces longs Poëmes étant devenus la lecture favorite de la Nation, la plupart furent ſucceſſivement mis en proſe, & imprimés. Mais ce qui montre l'ignorance & le mauvais goût des Tranſlateurs, c'eſt que nos meilleurs Romans furent précisément, à deux ou trois près, ceux qu'ils négligerent. De-là malheureuſement naquit un autre mal, plus grand encore. Ainſi délaiſſés, les bons Ouvrages dont je parle tomberent dans un tel oubli, que bientôt on ignora s'ils avaient exiſté. Pendant ce tems les Nations voiſines, qui avaient mieux ſû les apprécier, les traduiſaient dans leur langue. Ils y aquéraient la réputation qu'ils auraient dû obtenir chez nous;

& même avec le tems cette réputation devint telle, qu'il se trouva des Français qui de bonne foi les croyant étrangers, les retraduisirent de ces langues étrangeres dans la nôtre. J'ai déjà parlé de ce fait ; & il y a peu d'années qu'il est arrivé encore.

Lorsqu'on donna dans la *Bibliotheque des Romans* l'extrait de *Florès & de Blanche-Fleur*, l'Homme illustre, l'Ecrivain charmant qui avait composé ce morceau, l'avait travaillé sur une traduction faite ainsi d'après l'Espagnol. Il ignorait que *Florès & Blanche-Fleur* était dans l'origine un Roman français. J'en prévins, mais trop tard : l'extrait était déjà imprimé en partie. D'après mon avis cependant on fit une note qui, autant que je puis me le rappeller, fut placée à la fin du volume.

Depuis, un autre Homme de Lettres a publié dans le même Ouvrage périodique un autre Roman, intitulé *Partenuple de Blois*. qu'il dit avoir traduit

lui-même de l'ancien caſtillan, ſi je ne me trompe, & qui originairement n'eſt pas plus eſpagnol que Florès & Blanche-Fleur.

Quel que ſoit cet Ouvrage, je le reclame au nom de ma Patrie. Il eſt à elle, il lui appartient; & c'eſt pour en convaincre mes Lecteurs, que de préférence j'ai choiſi de le traduire. Je citerai le titre original qui nous l'aſſure. Que ceux qui ſe l'arrogent, produiſent dans leur langue un manuſcrit plus ancien; & alors je me rétracte.

Je ne dis rien de ma méthode pour traduire, parce que j'en ai rendu compte ailleurs. J'ai aſſûré déjà que, malgré les libertés que je m'y permets pour les retranchemens & le ſtile, elle eſt exacte & fidelle. Je répète ici cette proteſtation; & au reſte, ſi quelqu'un s'en défiait, encore une fois, je citerai les originaux; il peut me juger.



ROMAN.

PARTÉNOPEX, COMTE DE BLOIS.

ROMAN DE FÊRIE,

Tiré d'un Manuſcrit de la Biblothèque de Saint-Germain-des-Prés, p. 124, r°. col. 1.

Si je jugeais de l'ancienneté de ce Roman par le langage, je le croirais du XIIe *ſiecle. Il a deux Parties qui toutes deux ſont en Vers de quatre pieds; excepté la fin de la ſeconde, laquelle eſt en Vers de ſix.*

L'HIVER a depuis quelque-tems quitté nos contrées. Déjà la terre, rappellée à la vie, s'est parée d'une verdure nouvelle. Chaque jour l'air devient plus doux, le ciel plus serein, le soleil plus éclatant. Fleurs, bois & prairies, tout revit, tout se ranime. Dès que l'Aurore a paru sur nos sillons, l'alouette commence ses chants pour nous inviter à aimer. Dès que l'Aurore a paru sous la feuillée, le rossignol chante pour nous donner les mêmes leçons d'amour.

Au milieu de cette régénération & de cette joie universelle, pourrai-je rester oisif, moi à qui Nature a donné jeunesse & santé? Non sans doute; je veux chanter aussi, & vous donner en vers certaine histoire touchante & merveilleuse: car, quoique ce soit là œuvre difficile, j'ai, graces à Dieu & à mon Seigneur, le loisir de l'entreprendre.

Ici, je m'y attens bien, les Savans me diront qu'écrire une histoire autrement qu'en Latin, c'est perdre son tems. Moi je leur répondrai qu'on ne le perd que

quand on ne fait rien ; qu'on le perd, par exemple, lorſqu'on l'emploie à jouer. En effet, votre partie eſt-elle finie, adieu tout votre plaiſir ; il ceſſe avec elle : au lieu que moi, lorſque j'aurai achevé mon Ouvrage, je m'en amuſerai encore. Ceux qui le liront, ou qui l'entendront lire, s'en amuſeront de même ; & de plus, ils y trouveront ſages maximes & bons exemples, qu'ils pourront, s'ils veulent, mettre à profit.

Lorſque Troie, livrée aux Grecs par le perfide Anchiſe, fut réduite en cendres, & ſes habitans égorgés, de l'illuſtre & nombreuſe famille de Priam il n'échappa au fer que deux rejettons ; Marcomeris, encore au berceau ; & ſon frere Hélénus, qui, plus âgé, mais plus malheureux, alla chercher ailleurs la mort qu'il avait évitée dans ſa patrie.

Une ſorte de compaſſion ſauva Marcomeris. Le traître le tranſporta ſur un vaiſſeau qu'il deſtinait à ſa fuite, & que déjà il avait chargé de ſes richeſſes. Abordé en Italie, il l'éleva avec ſon propre fils. On le crut même le ſien

pendant long-tems ; mais quand l'enfant eut atteint un certain âge, & qu'à la fois on vit en lui les qualités des deux plus célebres d'entre ses freres, la beauté de Pâris & la valeur d'Hector, alors on soupçonna sa naissance. On crut qu'un tel Héros ne pouvait devoir le jour au lâche qui avait vendu sa patrie & son Roi ; & lui-même, ne pouvant supporter plus long-tems la honte de ce pere adoptif, il le quitta pour jamais, traversa les Alpes, & passa en France.

Ce pays alors s'appellait Gaule ; mais il n'était point ce qu'il est aujourd'hui. Couvert de landes & de forêts, abandonné presque tout entier aux bêtes féroces, à peine y voyait-on de loin en loin quelques familles éparses. Point de Roi, point de Duc ni de Comte pour les commander ; point de Voyer ni de Prévôt, qui les forçât à être justes. Chacun chez soi était Roi & Duc.

Tels vivaient les Gaulois, lorsque le fils de Priam entreprit de les réunir en société. Dans ce dessein, il assemble les principaux d'entre eux ; il leur parle,

leur apprend qu'il eſt une vie meilleure, leur enſeigne à bâtir des Bourgs, des Châteaux, des Villes fortes; enfin il en forme une Nation. Cette Nation fut reconnaiſſante. En retour du bienfait qu'elle avait reçu de ſon Législateur, elle ſe ſoumit à lui; & le choiſiſſant pour Seigneur & pour Maître, lui accorda le droit de la juger & de la gouverner. Il garda ce pouvoir pendant tout le tems qu'il vêcut. A ſa mort, ſon fils en hérita; puis ſucceſſivement ſes autres deſcendans juſqu'à Pharamond (a), le premier

(a) L'opinion fabuleuſe qui fait deſcendre nos premiers Rois d'un des fils de Priam, était alors fort répandue. On la trouve dans la plupart de nos Romanciers, & même chez des Hiſtoriens & Chroniqueurs contemporains. Cependant ils ne ſont point tous d'accord ſur le nom de cet Aventurier. Notre Auteur l'appelle Marcomeris; d'autres le nomment Francus, & prétendent que c'eſt de lui que dérive la dénomination de Francs donnée à la Nation. Enfin, ſelon d'autres,

de tous dont le nom nous soit parvenu; puis ensuite jusqu'à Cléomer.

Ce dernier chassait un jour dans la forêt des Ardennes avec son neveu Parténopex. Parténopex, fils du Comte d'Angers & de Blois, était encore au printems de son âge; mais il promettait d'être un jour le Chevalier le plus brave de la terre, comme déjà il en était l'homme le plus beau. Cheveux blonds, œil riant, bouche charmante, visage de rose, il possédait tout ce que Nature donne pour plaire. Enfin les yeux ne

---

c'est Hector lui-même qui vint s'établir dans la Gaule avec un certain nombre de Troyens fugitifs.

Quant à la trahison dont Anchise est ici accusé, le reproche pouvait avoir lieu, non pour Anchise lui-même, mais pour son fils Enée. On lit dans des Historiens anciens que ce fut cet Enée qui livra Troie aux Grecs. Le Poëte aura pu trouver quelque part cette inculpation; & il en aura chargé le pere au lieu du fils.

pouvaient se lasser de le regarder, & l'on trouvait à le voir un plaisir toujours nouveau.

Tant de beauté ne lui fut pas inutile, comme vous le verrez bientôt. Mais quoique je ne vous parle que de sa beauté, il avait pourtant encore des qualités bien plus estimables. Doux, franc & libéral, tout le monde l'aimait; & le Roi lui-même le chérissait plus que son propre fils.

Les chasseurs étaient à la suite d'un sanglier qu'ils avaient vainement poursuivi pendant toute la journée. Vers le soir enfin, Parténopex l'atteignit, & fondant sur lui l'épieu à la main, il l'étendit mort sur la terre; puis à l'instant il sonna du cor pour appeller & les chasseurs & les chiens. Bientôt tous furent rendus auprès de lui. Déja Cléoner applaudissait au courage de son neveu; déja les chiens, pressés autour de l'animal, demandaient à grand cris leur curée: soudain un autre sanglier paraît & fuit. A cette vue ils oublient leur proie; ils s'élancent. En vain on veut les rap-

peller ; une ardeur nouvelle, à laquelle ils ne peuvent résister, les entraîne ; & Parténopex lui-même, cédant à cette force invisible & secrette, remonte sur son cheval, & s'enfonce de nouveau avec eux dans la forêt.

Mais déja les ténebres commençaient à s'épaissir ; & bientôt elles ne lui permirent plus d'avancer. Du moment qu'il avait disparu, tous les chasseurs, par ordre de Cléoner, s'étaient dispersés pour courir après lui. De toutes parts ils faisaient retentir la forêt de leurs cors ; mais le même pouvoir qui s'opposait à ce qu'ils le trouvassent, l'empêchait aussi de les entendre. Dans l'impossibilité d'aller plus loin, il descend de cheval, & va s'asseoir au pied d'un chêne. Jamais le Damoiseau n'avait éprouvé pareille aventure. Il n'était point encore accoutumé à souffrir ; & il allait se voir obligé de passer ainsi une nuit entiere, au milieu des bêtes féroces, excédé de lassitude & mourant de besoin. Cette triste idée lui arracha quelques larmes ; cependant il s'arma de courage, & at-

tendit patiemment le retour du ſoleil.

Dès que le jour parut, il remonta à cheval, en priánt Dieu de le guider; & chercha quelque route qui l'aidât à ſortir de la forêt. Il chercha en vain : une main inviſible l'égarait de plus en plus. Enfin, après avoir marché toute la journée ſans aucune lueur d'eſpérance, il arriva le ſoir ſur un côteau dont le pied était battu par les flots de la mer.

A cette vue, ſon cœur s'épanouit de plaiſir; & avec d'autant plus de raiſon, qu'au rivage ſe trouvait un vaiſſeau à l'ancre, & dont le pont même était baiſſé. Parténopex y monte; dans la confiance qu'en ſe nommant aux Matelots, il pourra obtenir d'eux d'être reconduit à la Cour du Roi ſon oncle, ou qu'il apprendra au moins en quels lieux il eſt égaré. Quel eſt ſon étonnement de n'y rencontrer perſonne, & de ſe voir tout-à coup en pleine mer, pouſſé par un vent fort qui enflait toutes les voiles. Plus de terre : plus de forêt : autant que ſa vue peut s'étendre, il n'apperçoit au loin que le ciel & les eaux. Oh! ce fut

alors qu'il ſe crut réellement malheureux ; & qu'il deſira mille fois de ſe retrouver dans le bois au pied de ſon chêne. Les dangers de terre offrent toujours quelque reſſource, vous le ſavez ; au moins laiſſent-ils l'eſpérance : mais dans ceux de mer, quel eſpoir conſerver ? Tout ce qu'on doit attendre, c'eſt la mort.

Cependant, au milieu de ces penſées déſeſpérantes, Parténopex éprouvait, malgré lui, une ſorte d'extaſe. En quelque endroit du vaiſſeau que repoſaſſent ſes yeux, ils étaient éblouis. Voiles & cordages, tout y était de ſoie. Chaque partie des ornemens intérieurs répondait à une telle magnificence, & je vous euſſe défié d'y rien voir qui ne fût un vrai miracle de fèrie. Les dedans étaient illuminés par une clarté brillante & ſurnaturelle, qui s'épandant au loin, & jouant ſur la ſurface des eaux, offrait à l'œil un ſpectacle enchanteur que les ténebres de la nuit rendaient plus raviſſant encore. En cet état, il fendait les flots, comme s'il eût été conduit par le plus

habile Pilote. Enfin il mouilla de lui-même au pied d'un Château dont les murs, prodigieusement élevés, étaient de marbre rouge & blanc, arrangé par compartiment en échiquier (a). Le port, vaste & profond, eût bien pu contenir mille vaisseaux. A droite & à gauche régnait une large grève, sans maison ni cabane.

Quoique Parténopex eût quelques raisons de s'inquiéter sur son aventure, toutes ces merveilles cependant le rassuraient un peu. Il baissa lui-même le pont, & tirant son cheval par la bride, il s'avança vers le château.

Ce lieu de délices se nommait Chédoire. Il avait d'enceinte une lieue entiere; & renfermait dans ses murailles, bois, moulins, viviers, jardins, vergers,

(a) On a vu dans les Fabliaux, *au Laî de Gugemer*, un vaisseau magique, & une aventure pareille à celle-ci. Le Conteur, postérieur au Romancier, aura probablement pris l'un & l'autre chez lui.

& plusieurs autres châteaux plus petits, habités par des Comtes & des Barons qui relevaient du chef-lieu. On y entrait par une tour, blanche comme l'ivoire, haute de sept cent vingt toises, sur deux cens de circonférence, & défendue par des fossés profonds contre toute attaque & toute surprise. Une rue, pavée, conduisait de la tour au Palais. Les toits de celui-ci étaient en tuiles peintes & en plomb; ses murs, en marbres verds, bleux, noirs & blancs; & sous l'auvent de la porte, il offrait une mosaïque en or, laquelle représentait le soleil, la lune, les élémens, & différentes prouesses tirées des histoires anciennes.

Plus Parténopex voyait se multiplier les merveilles, & plus son inquiétude augmentait. Il regardait tout cela comme le prestige d'un Enchanteur, qui par l'appas de quelques instans de plaisir & d'ivresse, l'attirait dans le piege où il allait périr. Néanmoins les deux battans du palais s'étant ouverts tout-à-coup à sa vue, il entra; & après avoir traversé différentes piéces, il en trouva

une dans laquelle était dreſſé un repas ſomptueux. On voyait ſur la table, couteaux, ſalieres, cuilleres, coupes, hanaps *, & vaiſſelle d'or & d'argent: mais d'un autre côté, rien qui annonçât un feſtin; nul inſtrument de muſique, pas un ſiége, pas un convive, pas même un valet pour ſervir. Les mets au reſte étaient tous appétiſſans. Ils flatterent même tellement l'odorat & la vue du Prince, & d'ailleurs ſa faim était telle, qu'il réſolut d'y goûter. Dans ce deſſein, il chercha de quoi ſe laver les mains.

* Sorte de vaſe pour boire.

A peine a-t-il déſiré, qu'un baſſin d'or ſe préſente à lui. Une main inviſible lui verſe de l'eau; une autre lui offre une ſerviette. Il ſe laiſſe ſervir, & va s'aſſeoir enſuite à la place d'honneur: car il ſe reſſouvient toujours, même au milieu du danger, qu'il eſt du ſang des Rois; & ſi ſa mort eſt réſolue, au moins veut-il mourir au rang qui lui eſt dû. Dès qu'il eſt aſſis, un des plats vient ſe poſer devant lui, puis un ſecond, puis un troiſieme, puis d'autres ſucceſſivement, & en ſi grand nombre,

que trois cens Chevaliers eussent pu en être rassassiés. Il en est de même des vins. Tout ce que l'univers a de meilleur en ce genre, lui est présenté dans une nef d'or. Celui qu'il préfere est versé aussi-tôt dans une coupe de saphir, dont le couvercle est un rubis brillant comme le feu.

Après le repas, les Génies invisibles qui ont ordre de le servir, lui versent une seconde fois, pour laver, des eaux parfumées. Ils lui apportent Claret & Piment *. Enfin lorsqu'il a cessé de boire, six flambeaux allumés marchent devant lui, & le conduisent à un appartement superbe, dont le carreau est de porphire. Là, il trouve un lit digne de l'appartement. La couverture est une fourrure précieuse d'Alexandrie, plus blanche que la neige, & ornée tout autour d'une bordure en broderie *(a)*. Pour couvre-

* Vins préparés qu'on buvait après le dessert.

(*a*) J'ai eu occasion de remarquer dans les Fabliaux que les couvertures de lit étaient, non une étoffe en laine, en coton, ou en

pied, c'eſt un tiſſu de plumes de Phénix.

Au chevet du lit, Parténopex voit un fauteuil dont les pieds ſont d'or. Il s'y aſſeoit pour ſe déshabiller, & veut commencer par défaire ſes éperons. Avant qu'il ait ſeulement baiſſé la main, ils lui ſont ôtés. On lui ôte de même les autres parties de ſes habillemens. On le couche enfin. Mais il n'eſt pas plutôt au lit, qu'à l'inſtant toutes les lumieres s'éteignent, & qu'à la clarté brillante qui éclairait la chambre, ſuccédent tout-à-coup des ténebres effrayantes. Ce fut alors que le jeune Prince crut réellement avoir lieu de craindre. Il ne douta point que les Eſprits infernaux, qui juſqu'à ce moment s'étaient plu à ſe jouer de lui, n'allaſſent enfin terminer leurs méchancetés d'une maniere plus cruelle. Ses

---

ſoie, comme les nôtres; mais des fourrures. J'ai dit que les fourrures les plus précieuſes venaient d'Orient, & qu'elles nous arrivaient par la voie d'Alexandrie.

frayeurs lui paraiſſaient d'autant mieux fondées, que quelques inſtans après il entendit très-diſtinctement marcher dans la chambre. En effet, quelqu'un leve la couverture & ſe plaçe à ſes côtés.

C'était la Fée, Souveraine & maîtreſſe de ce lieu enchanté. Le lit qu'occupait Parténopex était le ſien; elle venait y coucher: mais lorſqu'en s'étendant, elle ſentit qu'un autre y répoſait déja, la Pucelle treſſaillit; & d'un ton d'effroi, elle demanda quel était le téméraire, qui ſans ſa permiſſion avait oſé entrer dans ſon Royaume. Au ſon de ſa voix, Parténopex reconnut aiſément que c'était une femme; & cette voix timide lui parut même ſi touchante & ſi douce, que s'il n'eût craint de déplaire, il eût baiſé la bouche d'où elle ſortait. Il lui raconta en peu de mots, par quelle ſuite étrange d'aventures il ſe trouvait dans ſon lit, & la conjura d'avoir pitié de ſa ſituation; en un moment ſur-tout, & en un lieu où il ne trouverait nul aſile, ſi elle le chaſſait.

D'abord elle lui conſeilla de ſe retirer

de lui-même, ſans attendre un affront auquel il s'expoſerait infailliblement s'il obligeait à employer la violence; puis ſur les nouvelles inſtances du Prince, elle menaça d'appeller les Chevaliers qui étaient ſous ſes ordres. A ces paroles, il répondit d'un ton pénétré : « Madame, » en inſiſtant pour reſter auprès de vous, » je n'ai point voulu manquer au reſ- » pect que je vous dois. Je me flattais » ſeulement que le ſort d'un malheureux » qui depuis deux jours n'a mangé ni » dormi, pourrait peut-être vous atten- » drir; mais puiſque votre cœur eſt » fermé à mes prieres, & que vous » voulez ma mort, il n'eſt pas beſoin » de Chevaliers : donnez-la moi vous- » même, je me livre à votre colere, » & vous pardonne ». En parlant ainſi, le beau Prince fondit en larmes, & les ſanglots étoufferent ſa voix.

Ces ſanglots allerent au cœur de la Pucelle. Elle ſe repentit d'avoir affligé ſi cruellement un jeune homme ſi reſpectueux & ſi aimable. Peu s'en fallut même qu'elle ne lui en demandât par-

don ; mais ſon ame était ſi pénétrée, qu'elle pleura comme lui, & en ceci je la loue. Tel eſt le cœur des femmes. Sous le ciel entier rien n'eſt ſi bon, lorſque Dieu leur a inſpiré la volonté d'aimer. Puiſſe-t-il la leur donner à toutes ; mais puiſſe-t-il leur donner à toutes auſſi, celle d'aimer loyalement, & de n'aimer qu'un ſeul !

La Belle attendrie ne répondit rien à Parténopex : c'était lui accorder la permiſſion de reſter auprès d'elle. Seulement, pour ne pas l'expoſer à abuſer de ſa bonté, elle lui tourna le dos, & s'avança le plus qu'il lui fut poſſible ſur le bord du lit. Lui de ſon côté, pour ne pas l'irriter davantage, reſta, ſans remuer, ſur celui où il s'était auſſi retiré d'abord ; mais quelques-tems après, lorſqu'il la croit endormie, il s'approche doucement auprès d'elle, & ſe haſarde même à porter la main ſur ſon corps nu. Elle ſe contente de la lui repouſſer ; ajoutant avec douceur, (tant ſon cœur émû craignait de l'affliger encore), qu'il n'eſt pas ſage de vouloir chaſſer d'auprès

de lui par ſa conduite, celle qui l'y ſouffrait après avoir voulu le renvoyer lui-même.

Timide, comme on l'eſt à ſon âge, il rougit du reproche; néanmoins, dans la crainte que la Demoiſelle ne lui échappe, il jette les mains autour d'elle & la tire vers lui. Laiſſez-moi, laiſſez-moi donc, lui dit-elle languiſſamment; & en même tems elle cherche à ſortir du lit. Ses faibles efforts ſont inutiles. Il la ſerre contre ſon cœur, l'entrelaçant de ſes jambes & de ſes bras tout-à-la-fois. Imaginez quelle eſt ſa joie, lorſqu'il ſent ſous ſa main une peau plus douce que l'hermine, & des appas tels que jamais le Ciel n'en forma de pareils! Que vous dirai-je? La jeune Fée perdit la force de ſe défendre; ou ſi elle ſe plaignit, ce fut d'une voix ſi baſſe, qu'elle ne fut pas entendue: car ſon cœur palpitait tellement, qu'à peine pouvait-elle prononcer une parole. Le beau Damoiſeau fut entreprenant. Il était Puceau, elle était Pucelle; *fleur lui donna & fleur lui prit.*

« Eh bien, vous voilà ſatisfait, s'écria-
» t-elle enfin en ſoupirant! Voilà donc à
» quel excès de faibleſſe vous m'avez
» amenée, moi qui euſſe dû vous ar-
» racher la vie, ſi j'avais rempli mon de-
» voir! C'en eſt fait. A préſent que vos
» deſirs ſont accomplis, vous allez m'a-
» bandonner. Non, Demoiſelle, répon-
» dit-il, non, je vous le jure ſur mon
» honneur: tant que je vivrai, j'aurai
» pour vous de l'amour & de la recon-
» naiſſance. Hélas, ajouta-t-elle, ainſi
» parlent tous les hommes; & tous les
» hommes ſont trompeurs.... J'aime à
» me flatter pourtant que ce malheur ne
» m'arrivera pas, & que vous ne vou-
» drez point me faire repentir de vous
» avoir trop aimé. Au reſte, mon doux
» ami, ſi j'ai paru céder trop facilement,
» que ce ne ſoit point pour vous une
» occaſion de mépris. Ecoutez mes rai-
» ſons; & ſachez que mon deſſein était
» de vous aimer toute ma vie, & toute
» ma vie de vous appartenir.

» Mon nom eſt Mélior. Quant à ma
» puiſſance, vous en jugerez, quand je
» vous

» vous aurai dit que parmi mes vassaux
» je compte des Chevaliers sans nom-
» bre, des Ducs, des Comtes, des Rois
» mêmes & des Souverains. Trop jeune
» à leurs yeux pour les gouverner, ils
» ont voulu me donner un époux, &
» se sont assemblés dans ce dessein; mais
» comme on m'accorde quelques char-
» mes, ils ont voulu au moins que cet
» époux fût digne de moi, & qu'il
» réunît au plus haut degré la valeur &
» la beauté : car avec les vastes États
» dont je suis Souveraine, il ne me
» convient pas de vendre mes faveurs à
» l'Amant qui ne m'apporterait qu'un
» Empire nouveau.

» D'après ces projets, ils ont donc ré-
» solu d'envoyer par tous les Royaumes
» de la terre, & spécialement en France,
» pour découvrir le Damoiseau qui, par
» la réunion du double titre qu'ils exi-
» geaient, leur paraîtrait le mieux mé-
» riter ma main. Un an après, leurs
» Députés sont revenus, apportant chacun
» la liste des hommes beaux & valeu-
» reux que leur avaient offerts les dif-

» férens pays qu'ils avaient parcourus.
» Mais les plus joyeux de leur découverte, furent ceux qui me parlerent de vous. Ils ne vous nommaient qu'avec transport, & ne tarissaient point en éloges sur vos charmes, sur votre caractere & votre valeur. Enfin, leur rapport piqua tant ma curiosité, qu'éprise d'amour je voulus vous connaître. Je m'embarquai pour la France, & y restai quinze jours.

» C'est-là, mon bel Ami, que je vous vis pour la premiere fois. J'y fus témoin de la tendresse qu'avaient pour vous, & le Roi & toute la Cour; mais bientôt il y eut un cœur qui vous aima plus qu'eux tous à la fois; & ce cœur forma le projet de vous attacher à lui pour toujours. C'est lui qui par fêrie a inspiré à Cléoner l'idée de cette chasse où vous vous êtes égaré; c'est lui qui a suscité ce sanglier que vous avez poursuivi si inutilement; & amené au rivage ce vaisseau magique sur lequel vous êtes arrivé ici. Vous savez le reste, & j'en rougis. Mais apprenez

» pourtant que mon intention n'était point
» de vous abandonner les droits d'époux,
» avant de vous en avoir accordé le titre.
» Je m'étais proposé de fixer votre séjour
» dans la premiere tour de mon palais,
» jusqu'au tems où je pourrais vous choisir
» pour mon Seigneur & mon Maître,
» & vous offrir les richesses & les Etats
» que je possede. J'avais même, dans ce
» dessein, nommé pour vous servir,
» quelques-uns des Génies auxquels je
» commande. Mais on vous a, je ne sais
» comment, laissé pénétrer jusqu'à l'ap-
» partement que j'habite. En entrant dans
» mon lit, j'ai été surprise de vous y
» trouver. En vain par un ton sévere,
» j'ai voulu vous en éloigner; ce ton-là
» même m'a perdue. Il a fait couler vos
» larmes; vos larmes ont troublé ma
» raison: Eh! qui peut résister aux pleurs
» de ce qu'il aime »!

Parténopex ne répondit à ce discours si tendre, que par de nouvelles protestations de dévouement & de reconnaissance. Plus les marques d'amour qu'il venait de recevoir étaient promptes &

inattendues, & plus elles devaient fixer ſon attachement, diſait-il. Sûr déſormais du cœur de ſon Amante, il jurait d'oublier pour elle la terre entiere. Mais une choſe cependant manquait encore, ſelon lui, à ſon bonheur : après avoir joui des appas divins de la belle Mélior, il demanda s'il ne lui ſerait point permis de les admirer à la lumiere.

“ Mon cher & doux Ami, répartit la „ Fée, je me trouve heureuſe ſi ce que „ je vous ai accordé a contribué à vos „ plaiſirs ; & toutes les nuits, tant que „ vous l'exigerez, je me ferai un devoir „ de venir ici vous offrir le même tribut. „ Mais pour la grace que vous deman„ dez, renoncez-y, je vous en conjure. „ Je ne puis me laiſſer voir à vous que „ dans deux ans & demi. Tel eſt le terme „ que j'ai preſcrit à mes Barons, pour „ le choix d'un époux ; parce que vous „ ne pouvez être Chevalier qu'à ce terme, „ & qu'ils refuſeraient actuellement de re„ connaître pour leur Seigneur un Ecuyer.

„ En attendant, apprenez ici à com„ mander en Maître ; ce Château, la

„ Ville qui en dépend, tout, cher „ Sire, jusqu'à Mélior elle-même, vous „ y sera soumis. Si vous aimez ou la „ pêche ou la chasse, mes forêts & mes „ rivieres vous appartiennent. Enfin, „ imaginez pour vos amusemens tout ce „ qu'il vous plaira; à l'instant même que „ vous formerez un desir, il sera ac- „ compli. Mais il faut vous résoudre à „ ne plus parler qu'à votre seule Amante. „ Dès ce moment-ci, la vue de toute autre „ personne qu'elle, vous est interdite : je „ ne veux point absolument qu'on vous „ connaisse. Si je ne puis être encore „ votre épouse par le devoir, je le serai „ au moins par l'amour. Nous nous ai- „ merons. Eh! que nous importe après „ cela l'Univers. Oh! mon cher Parté- „ nopex, quelle gloire, quelles délices „ pour moi, lorsqu'arrivera enfin ce terme „ si desiré! Qui de mes Vassaux osera „ vous refuser pour Maître, quand je „ leur annoncerai que vous êtes l'époux „ qu'à choisi mon cœur ? Oui, c'est „ l'assurance anticipée que j'ai de leur „ aveu, qui m'inspire tant d'amour pour

„ vous : c'eſt d'après elle que je livre „ entre vos mains avec tant de confiance ma puiſſance, mon honneur & „ Mélior elle-même toute entiere.

„ Si vous m'aimez, il vous en coûtera, je le ſens bien, pour vous abſtenir de me voir pendant auſſi longtems. Peut-être même, malgré mes „ inſtances, chercherez-vous à y parvenir. O mon doux Ami, éloigne de toi „ cette penſée funeſte ; je t'en conjure „ par tout ce qu'il y a au monde de plus „ ſacré. Il ne m'eſt pas permis de t'en „ dire davantage pour le préſent : mais „ ton Amante, déshonorée, ſerait réduite à pleurer toute la vie ; & tu ne „ voudrais pas, pour ſatisfaire une curioſité ſtérile, donner la mort en récompenſe à celle qui a tout fait pour „ toi *(a)*. Quel que ſoit le motif qui

---

(a) Ici Melior, dans la crainte que Parténopex ne la prenne pour quelque Démon caché ſous une forme fantaſtique, déclare qu'elle croit en Jéſus-Chriſt, & fait ſa pro-

„ a dicté votre défense, je le respecte „ & m'y soumets, répartit Parténopex. „ Puisque je suis sûr de votre amour, „ que manque-t-il à mon bonheur „ ?

Après quelques autres protestations semblables, il s'endormit. Mélior au comble de ses vœux, profita de ce tems pour contempler à son aise les graces dont il était pourvu, pour l'accabler de baisers.

---

fession de foi, en annonçant au Damoiseau que s'il pratique exactement les commandemens de Dieu, elle l'aimera toujours. Lui de son côté proteste que puisqu'elle aime Dieu, il va être sans inquiétude sur son amour.

Quoique le Lecteur ait déjà vu, dans ce volume & dans les précédens, plusieurs exemples de cet alliage monstrueux de débauche & de dévotion, je suis persuadé qu'il ne s'attendait pas à cette profession de foi faite dans un lit. Et voilà pourtant, encore une fois, quels étaient ces siecles dont on nous vante tant la piété, la foi simple & la religion.

Dans ſon cœur, elle eût deſiré pourtant qu'il ſe fût réveillé, afin de pouvoir jouir une fois encore de ſes careſſes: mais malgré l'amour dont il l'avait embraſée, elle eut compaſſion de l'état de fatigue où il était depuis deux jours, & ſe contenta de paſſer la nuit à baiſer de nouveau mille fois ſes yeux, ſa bouche & toute ſa perſonne. Il n'y eut que l'approche de l'aurore qui put l'en arracher. Alors elle ſe retira pour n'être point vue par lui; mais elle ſortit en ſoupirant.

Bientôt les rayons du jour éveillerent Parténopex. Ses yeux, en s'ouvrant à la lumiere, furent éblouis des merveilles nouvelles que lui offrit ſon appartement. Jamais, dans le Palais de Cléoner même, il n'avait rien vu qui en approchât. Mais il chercha ſa Mie, & ne la vit point. A droite & à gauche étaient une foule d'habits magnifiques qu'elle avait ſubſtitués aux ſiens. Les Génies inviſibles qui l'avaient ſervi la veille, les lui préſenterent. Ils lui préſenterent de même, comme la veille, un baſſin d'or pour laver. A table ils le ſer-

virent avec la même profusion : enfin après son dîner, ayant voulu prendre l'air un instant, il trouva à la porte un magnifique cheval de selle qui l'attendait.

Au retour de la promenade il eut la curiosité de monter sur la tour, afin de contempler à son aise la beauté du pays sur lequel il allait régner. La tour était quarrée ; & chacun de ses angles offrait à la vue un aspect différent : au Midi, des vignobles : au Couchant, une étendue immense de terres labourables. Au Nord, se voyait une prairie, longue de vingt lieues sur huit de large. Une haute & ancienne futaie, terminait de ce côté-là l'horison ; & par une embouchure de trente-trois toises, vomissait une riviere, qui après avoir vu dans son cours mille villes ou châteaux, venait à travers la prairie baigner les pieds de la tour, & se jettait dans le port, en battant de ses flots les vaisseaux qui s'y trouvaient. Vers le Levant on n'appercevait qu'une grande & vaste mer. C'est par-là qu'arrivaient à Chédoire les riches étoffes &

l'encens d'Alexandrie, les éperviers, les autours, les excellens chevaux de chasse, les épices, les mangonneaux *, les soieries, les aromates précieux par lesquels nous sommes guéris de nos maux; enfin, tout ce que l'Univers produit de salutaire & d'agréable.

* Machines de guerre.

Long-tems, à la vue d'un si beau spectacle, Parténopex resta dans l'enchantement. Ses yeux ne pouvaient s'en rassassier; & il ne se retira, que quand la nuit vint l'en retirer tout-à-fait.

En entrant au Palais, il trouva un dais qui lui était préparé; & devant le feu, un tapis orné de siglaton, pour s'asseoir s'il voulait se chauffer (*a*). Le souper, le coucher, se passerent pour

(*a*) La plupart des usages dont il sera fait mention dans ce volume, ont déjà été expliqués dans les volumes précédens, comme je l'ai remarqué plus haut. Pour celui de s'asseoir par terre sur des tapis, à la maniere des Orientaux, voyez, T. 1, Note (*b*) du *Lai de Gruélan*.

lui comme la veille. Dès qu'il fut au lit, les lumieres s'éteignirent de même; & à l'inſtant il ſentit ſa Mie à ſes côtés. Je n'ai pas beſoin de vous dire ce qui ſe paſſa entre eux : vous l'imaginez ſans peine. Je vous dirai ſeulement que quand leur ardeur fut un peu rallentie, Mélior queſtionnant le Damoiſeau ſur la maniere dont il s'était amuſé dans le jour, il ſe répandit en éloges ſur la beauté du pays qu'il avait vu du haut de la tour. " C'eſt ,, pour vous que je l'ai rendu ſi beau, ,, reprit la Fée; c'eſt pour vous que j'ai ,, élevé ce château, que j'ai fait naître ,, ces vignobles, ces bois & ces prairies. ,, Du moment que je vous vis & que je ,, formai le deſſein de vous plaire & ,, d'être aimée de vous, je cherchai au ,, loin dans tous mes domaines, un lieu ,, qui méritât de devenir votre ſéjour. ,, Celui-ci m'en parut le plus digne: je ,, me ſuis plu à l'embellir; & vous m'y ,, verrez ſans ceſſe occupée à ſatisfaire ,, ou à prévenir tous vos vœux. Si j'ai ,, réuſſi dans mes ſoins, l'unique récom- ,, penſe que je vous demande eſt d'at-

„ tendre ſans impatience le jour fixé pour „ notre bonheur, & ſur-tout de n'em- „ ployer aucune ruſe pour me voir. J'in- „ ſiſte encore ſur cet objet, ô mon bon „ Ami ; pardonnez-le-moi : mais il y va „ de votre déshonneur & du mien. Un „ mot peut ſur cela diſſiper vos crain- „ tes, répondit Parténopex : ſi j'étais „ aſſez lâche pour trahir mon amante & „ ma bienfaitrice, croyez au moins que „ je ne ſuis point aſſez inſenſé pour re- „ noncer ſans motif à mon bonheur „.

Mélior un peu raſſurée par ces paroles, demanda au Prince à quels amuſemens il deſtinait ſa journée du lendemain. « Si vous voulez chaſſer ſur la ri- » viere, dit-elle, vous trouverez dans » la piece voiſine de celle-ci, éperviers, » autours & gerfaux. Si vous préférez la » forêt ou la plaine, je placerai ſur votre » table un cor merveilleux. Vous en ſon- » nerez en ſortant du palais ; & auſſi-tôt » paraîtront devant vous, vautres, limiers, » & chiens de toute eſpece, prêts à mar- » cher à votre ordre „.

Ne croyez-pas pourtant que ces deux Amans

Amans parlerent toujours chaſſe. Non certes ; ils employerent la nuit bien autrement, & ils la trouverent encore trop courte.

Dès qu'il fut jour, Parténopex prit le cor. A peine en a-t-il ſonné, qu'à l'inſtant, comme le lui avait annoncé Mélior, il voit arriver devant lui pluſieurs meutes de chiens accouplés, tous armés de colliers d'or, mais tous noirs. D'eux-mêmes ils le conduiſent à un tertre qui ſe trouvait peu éloigné. Là, un limier ſe met en quête, & fait lever un ſanglier énorme. Parténopex alors découple les chiens, & les lâche, en les animant de la voix. Ses cris & leurs aboiemens font retentir au loin la plaine. En vain l'animal veut regagner la forêt ; ils lui coupent le chemin ; deux d'entr'eux le terraſſent, & le contiennent ainſi juſqu'à l'arrivée du beau chaſſeur, qui l'égorge, & le leur abandonne ſans en rien emporter.

Quand le Prince fut prêt à rentrer au palais, les chiens le quitterent tous ; excepté deux qui l'y ſuivirent, en lui fai-

ſant mille careſſes. Mélior avait deſtinés ceux-ci à le déſennuyer lorſqu'il ſerait ſeul. Dès ce moment, ils lui tinrent fidelle compagnie, & ne l'abandonnerent plus tant qu'il reſta dans Chédoire.

Vous ne ſerez point étonné après cela s'il était heureux. Pendant le jour, tout concourait à ſes amuſemens; & la nuit, une Beauté parfaite venait s'offrir à ſes plaiſirs. Souvent, dans l'intervalle des ébats amoureux & du ſommeil, celle-ci, pour élever ſon cœur, lui racontait des hiſtoires intéreſſantes de l'ancien tems; & ſur cet article, la mémoire de Mélior ne tariſſait jamais: car ſur la terre entiere, vous n'euſſiez trouvé perſonne qui n'eût pu apprendre d'elle. Quelquefois elle lui parlait raiſon. Quelquefois c'étaient des choſes pleines de gaieté: mais tout cela elle le diſait avec un ton ſi flatteur & ſi tendre, que Parténopex, hors de lui-même, en était ravi. Cette voix douce allait à ſon cœur; & malgré l'impreſſion que faiſaient ſur lui les appas de Mélior, rien dans elle ne lui plaiſait autant.

Pour moi je l'approuve, parce que celle qui a mon cœur poſſede une voix ſemblable, & que de tous les charmes qu'Amour lui a prodigués pour me bleſſer, il n'y en a aucun qui agite mon ame auſſi puiſſamment. Mais hélas! quelle différence entre Parténopex & moi! Lorſque je ſonge à lui, ſon bonheur me déſeſpere. A chaque inſtant ſa Mie n'était occupée qu'à prévenir ſes vœux; & moi, la mienne me fait mourir à chaque inſtant. Toutes les nuits il l'avait à ſes côtés pour l'ennivrer de plaiſirs; moi, je ne puis ni voir ni careſſer la mienne. Enfin, il n'éprouvait que des biens ſans mélange de peines; & mes jours ne ſont remplis que de maux.

L'heureux Amant paſſa ainſi un an tout entier dans une félicité parfaite, qui ne fut interrompue par aucun ſouci. Un bonheur ſi continu lui avait fait oublier ſon pays, ſes amis, ſes parens. Il eut honte enfin d'avoir été ſi long-tems ſéparé d'eux; & une certaine nuit qu'il était avec Mélior, il la pria de trouver bon qu'il s'abſentât d'elle pendant quelques mois.

» Allez, lui dit la Fée; la France en ce

» moment a besoin de votre valeur. Tout
» y est au pillage. Cléoner est mort, votre
» pere n'est plus ; & Blois, votre héritage,
» est bloqué. Faites-vous respecter des
» Français par vos belles actions ; mais
» montrez-vous plus jaloux encore de vous
» faire aimer d'eux par vos vertus. Soyez
» franc, courtois, fidele à votre parole ;
» & sur-tout soyez libéral. Qu'il n'y ait
» dans toute l'armée aucun Chevalier es-
» timable qui n'éprouve vos bienfaits (*a*).
» Au reste, ne craignez point de donner :
„ quelles que soient vos libéralités, j'aurai
„ soin d'y fournir abondamment ; & me
„ croirai assez récompensée, si vous me
„ gardez la foi que vous m'avez promise,
„ si vous n'aimez, si vous n'épousez nulle

(*a*) Dans l'original, parmi les avis que Mélior donne à son amant, est celui de bien aimer, de bien servir Dieu, & sur-tout de conserver les privilèges de l'Église. Cette bonne action, lui dit-elle, vous aquerra seule plus de gloire que tous les plus beaux faits d'armes ensemble.

„ autre que moi. Lorſque vos ennemis „ auront été forcés à la paix, hâtez-vous „ de revoler vers celle qui vous aime; „ mais de grace, ne cherchez pas à la „ voir, & daignez croire que ceux qui „ vous donneront ce conſeil, ne ſont pas „ vos véritables amis. Ces ſages leçons „ reſteront gravées dans mon cœur, ré- „ pondit Parténopex; aucune n'en ſortira, „ & vous ſerez auſſi fidélement obéie „ que fidélement aimée „.

En parlant ainſi, nos deux Amans s'embraſſerent pour ſe dire adieu; & leurs tendres careſſes leur parurent plus douces encore que toutes celles qu'ils s'étaient faites juſques-là.

Le lendemain matin le nouveau Comte trouva au port le vaiſſeau qui l'y avait amené un an auparavant. Il y monte avec le cheval & les deux chiens que lui avait donnés la Fée. Pour lui épargner l'ennui du voyage, celle-ci l'endort; & pendant ce tems, les Matelots inviſibles auxquels elle l'avait confié, travaillent avec empreſſement à la manœuvre. Bientôt ils arrivent à l'embouchure de la Loire. Ils en remon-

tent le cours jusqu'au Mans (*a*), & là, débarquent le Damoiseau, qui, s'éveillant tout-à-coup, est fort surpris de se trouver sur le rivage, sans autre compagnie que ses deux chiens & son cheval tout sellé. Il voit le vaisseau retourner de lui-même; & cette vue lui rappelle Mélior, Mélior dont il va être séparé pour long-tems. Mais il se flatte au moins que Dieu lui rendra bientôt la liberté de la revoir; & alors avec quel empressement il revolera vers elle !

(*a*) Mes Lecteurs remarqueront sans doute ici l'erreur du Poëte qui pour faire aborder son Héros à Blois, le conduit au Mans, ville qui n'est ni sur la Loire, ni sur la route de Nantes à Blois. Ils auront pu remarquer une faute pareille au commencement du Poëme, lorsqu'il place les Ardennes sur le bord de la mer. Mais la Géographie, la Chronologie, l'Histoire sont des objets sur lesquels il ne faut pas chicaner nos vieux Rimeurs. Si quelquefois on reproche aux Poëtes modernes d'être ignorans, que sera-ce des Poëtes du XIII[e] siecle ?

Cependant il reconnaît dans le lointain les tours de Blois, & s'avance à grands pas vers la ville. A quelque distance, il apperçoit douze forts chevaux de somme, très-chargés, & qui paraissaient s'y rendre aussi. Chacun d'eux était conduit par un jeune Ecuyer, vêtu en soie; & les écuyers avoient pour guide & pour maître un Chevalier, dont la haute taille & l'air vigoureux annonçait un homme redoutable dans les combats, quoique déja ses cheveux fussent blanchis par l'âge.

Le Chevalier aborde le Comte, & lui dit: " Recevez, Sire, le salut de celle
„ qui vous a donné son cœur; & avec
„ l'assurance de sa constante tendresse,
„ daignez accepter l'or dont elle a chargé
„ pour vous ces douze chevaux. Vous
„ pourrez disposer de même de tout ce-
„ lui qui lui reste: elle vous l'offre. La
„ seule grace qu'elle vous demande en
„ retour, c'est de ne pas l'oublier; & moi,
„ Sire, qui suis député par elle, j'ose
„ vous en conjurer aussi. Que le Ciel
„ m'écrase de toutes ses foudres, lorsque
„ je cesserai de l'aimer comme elle le

„ mérite, répondit Parténopex. Si vous
„ voulez l'obliger encore, ajouta le vieil-
„ lard, vous n'irez joûter dans aucun
„ Tournois tant que vous ferez Ecuyer:
„ elle-même veut avoir la joie de vous
„ ceindre l'épée de Chevalerie (a); mais
„ jusqu'à ce moment attendu par elle
„ avec tant d'impatience, au nom de
„ Dieu, Sire, renoncez à la voir, &
„ n'allez pas, sans raison, causer pour
„ jamais le malheur de la plus tendre
„ des femmes „

En parlant ainsi, le vieillard fondit en larmes; mais à l'instant il disparut, ainsi que les douze Ecuyers; & Parténopex resta plongé dans la plus profonde mélancolie. Les chevaux néanmoins ayant pris d'eux-

(a) Quand on était reçu Chevalier, on se choisissait pour Parrein, un grand Seigneur, Roi ou Prince, qui conférait cette dignité. C'était lui qui donnait l'accolade au Récipiendaire, qui lui chaussait les éperons & lui ceignait l'épée; cérémonies en usage dans la réception.

mêmes leur route vers Blois, il fut obligé de les suivre. Jugez quelle fut la joie du Portier, lorsqu'il vit arriver ce secours inattendu ; mais sa joie fut bien autre encore, lorsqu'il reconnut son Seigneur & son maître. Il le reçut avec transport, & courut annoncer à la Comtesse l'arrivée de son fils.

Depuis qu'il s'était égaré à la chasse & qu'on l'avait cru mort, cette bonne mere n'avait passé aucun jour sans le pleurer. A la nouvelle de son retour, elle vola au-devant de lui en pleurant de nouveau. Mais son saisissement fut tel, qu'elle n'eut pas la force de lui parler ; tout ce qu'elle put fut de le serrer dans ses bras & de l'embrasser mille fois. La parole ne lui revint que quand il l'eut reconduite à sa chambre. Là, elle lui fit plusieurs questions successives sur sa santé, sur les lieux où il avait vêcu, & les événemens qui lui étaient arrivés depuis le jour funeste des Ardennes ; puis sans attendre de réponse, elle lui parla de ses propres malheurs, de la mort du Comte, son mari, de la détresse où l'a-

vaient réduite des voisins puissans, qui après s'être emparés d'une partie des ses Etats, resserraient & affamaient Blois en ce moment par trois châteaux forts qu'ils avaient bâtis dans les environs. " J'accours vous délivrer, répondit Parténopex. En attendant, mettez en sûreté „ les trésors qu'apportent ces douze chevaux; & de par-tout à la ronde, appellez à votre secours ce que nos Provinces nourrissent de braves Chevaliers. „ J'aurai soin de leur récompense „.

Ici commencent les prouesses du Héros; car pour être accompli, pour mériter d'être aimé, il fallait alors qu'un amoureux fût preux & brave. Parténopex, par le moyen des Chevaliers qu'il prend à sa solde, recouvre son héritage sur les usurpateurs qui s'en étaient emparés. Ensuite il marche au secours du jeune Roi son cousin, fils & successeur de Cléonèr.

Une armée de cent mille Normands menaçait d'envahir la France. Ils étaient campés à Gisors. Le Roi, retranché derriere l'Oise, n'avait que cinq mille hommes à leur opposer;

car tous ses Vassaux l'avaient abandonné. Parténopex avec les troupes qu'il amene au camp, & avec celles que bientôt y attirent auprès de lui son nom & ses largesses, repousse les Barbares. Lui-même, dans un combat particulier, est vainqueur de leur chef, qui se retire enfin, après avoir prêté hommage au Roi.

Je passe légerement sur tous ces détails, bien peu intéressans en comparaison des amours de Mélior.

Le Roi, après la soumission de ses ennemis, était retourné dans son palais; & Parténopex, par bienséance, l'y avait suivi avec sa mere. Mais bientôt le Héros s'ennuya d'être éloigné de sa Mie. Cette idée qui le suivait par-tout, le rendit triste & pensif. Souvent on le voyait, la tête baissée, les yeux fixés sans rien regarder, absorbé dans une rêverie profonde. Souvent même il refusait de boire & de manger. Sa mere fut allarmée. Elle le prit à part, & lui parla ainsi.

" Beau fils, de toutes les affections „ qu'on peut ressentir ici-bas, tu sais

„ qu'il n'y en a aucune qui égale celle „ d'une mere pour son enfant. Quelque „ part qu'il aille, jamais certes il ne „ trouvera cœur qui s'intéresse autant à „ ses joies & à ses douleurs. Ainsi, loin „ de lui dérober celles qu'il éprouve, il „ doit au contraire les lui confier avec „ amitié; sûr qu'elle y prendra bien cer- „ tainement autant de part que lui. Depuis „ quelques jours je te vois mélancolique. „ Tu rassembles à quelqu'un qui aurait „ donné à un Amie son cœur tout entier. „ Si c'est-là ton mal, cher fils, si Amour „ t'afflige, avoue-le à ta mere: elle t'en „ conjure par l'amitié que tu lui dois: „ peut-être même pourra-t-elle te soulager „ par quelque conseil utile.

„ Ma mere, répondit le Comte, votre „ tendresse pour moi m'est si connue, „ que je crois devoir y répondre par le „ témoignage de la mienne. Vous me „ demandez si j'ai une Amie. Eh bien „ oui, puisqu'il faut l'avouer, j'en ai „ une; mais une Amie douce & aima- „ ble autant que puissante & généreuse. „ C'est de sa main que je tiens ces tré-

„ fors avec lesquels nos Domaines ont „ été reconquis, & la France délivrée. „ Elle a mon cœur & mon ame tout „ entiers; elle est ma joie, ma vie, ma „ souveraine Dame & Maîtresse; & tant que „ je respirerai, je veux n'aimer qu'elle. — „ Puisse le Ciel te la conserver, beau „ fils! Ces trésors me prouvent en effet „ que tu ne pouvais placer mieux ton „ amour. Mais, dis-moi, a-t-elle autant „ de beauté que de richesses? — Pour „ sa beauté, je ne puis hélas! vous en „ parler? je ne la connais point. — Quoi! „ tu l'as vue, & tu ne sais point si elle „ est belle! — Non, je n'ai point eu „ encore le bonheur de la voir; elle ne „ s'est offerte à moi que dans les téne- „ bres, & veut même, pendant un cer- „ tain tems, se cacher encore ainsi. Mais „ quelle que soit sa volonté, je la res- „ pecterai toujours; je ne veux lui dé- „ plaire en rien, & attendrai avec sou- „ mission le moment où il lui plaira se „ montrer autrement à mes yeux. — Tu „ as raison, cher fils; & moi-même je „ t'approuve. Sers ton Amie comme elle

„ l'exige. Puifqu'elle eft riche, fage & „ eftimable; puifque fon amour t'honore, „ emploie, pour la conferver, tous les „ moyens que tu y croiras convenables, „ & garde-toi de faire jamais action qui „ puiffe te la faire perdre „.

La Comteffe lui demanda enfuite quand il comptait retourner auprès de fa Maîtreffe. „ Demain, dès que j'aurai dîné, répon„ dit-il; mais mon intention eft d'y aller „ feul; je ne conduirai avec moi qui que „ ce foit, & vous prie même de ne pas „ combattre fur cela ma réfolution „. A la nouvelle de ce départ, la Comteffe fut consternée. Cependant elle feignit de l'approuver, & quitta fon fils, en lui recommandant beaucoup de prudence & de difcrétion fur fon heureufe aventure, & l'afsûrant elle-même du plus profond fecret.

Oh! que fes difcours, en parlant ainfi, étaient loin de fon cœur! Elle fe crut, par ce nouvel éloignement, la plus malheureufe des meres, & fe rendit chez le Roi toute hors d'elle-même. Long-tems il lui fut impoffible de s'expliquer, tant

la douleur & les larmes l'oppressaient. Enfin elle raconta tout ce qu'elle venait d'apprendre. " Il ne me reste plus qu'une
„ ressource, dit-elle ; & je viens vous
„ supplier, Sire, de l'employer, si vous
„ êtes jaloux que je vive. Vous avez une
„ niece, belle, sage & bien élevée. Dai-
„ gnez l'accorder pour épouse à mon fils :
„ ce nouveau lien le fixera auprès de
„ nous, & le détachera de ce Démon,
„ déguisé en femme, qui l'a séduit. Quant
„ à son agrément pour ce mariage, je
„ me charge de l'obtenir de lui, au moyen
„ d'un Charme que je fais composer,
„ & que je lui ferai avaler avec le vin,
„ que nous lui servirons à table. Vous,
„ & moi, Sire, nous feindrons de goûter
„ la liqueur ; que votre niece le provoque
„ à boire, je réponds du changement :
„ mais au reste, n'en bût-il qu'une seule
„ goutte, c'est assez ; le Charme opérera
„ son effet „.

Le Roi consentit à tout, pour retenir auprès de lui Parténopex. On prévint la niece du rôle qu'elle avait à jouer ; & ce rôle devait d'autant plus lui plaire,

qu'il la rendait l'épouse du plus beau des hommes. Pendant le souper, elle employa toute son adresse pour égayer le Damoiseau. Elle lui fit boire du vin enchanté: mais ô prodige! A peine l'a-t-il avalé, que sa raison s'obscurcit & s'égare. Ses discours sont ceux d'un homme hors de sens. Il regarde tendrement la Princesse, & lui tient des propos d'amour. Il va même, dans sa folie, jusqu'à exiger d'elle la preuve du sien. Envain celle-ci répond qu'elle n'est point encore sa femme; il propose de l'épouser; le Monarque alors y consent; & la Comtesse prenant la main des deux époux, les unit tous deux; puis elle sort avec le Roi & les laisse ensemble.

Parténopex, dans l'ivresse que lui a procurée le breuvage, tient à son épouse prétendue des discours passionnés. Elle-même, ravie de sa conquête, le serre dans ses bras en s'écriant: " O mon bel
„ ami, que je m'applaudis du Charme!
„ Je vais donc vous posséder pour tou-
„ jours, & vous voilà soustrait au pou-
„ voir de cette infernale Mélior „! Mais à ce nom de Mélior, s'opere soudain un

prodige nouveau. Le Charme cesse, l'illusion s'évanouit; & Parténopex ouvrant les yeux, recule à l'aspect de la Princesse, comme s'il eût vu tout-à-coup à ses pieds s'ouvrir un précipice. Sortir de la salle aussitôt, monter à cheval, fuir du palais, & regagner Blois, ne fut pour lui qu'une seule & même action. En chemin il soupirait, & pleurait sa faute. Ce fut ainsi qu'il arriva au château. Là, son premier soin fut de s'enfermer dans sa chambre & de se jetter sur un lit, pour maudire la ruse abominable qu'on avait employée à sa trahison.

Bientôt la Comtesse apprit la fuite de son fils. A l'instant elle courut après lui, dans le dessein de le ramener au palais: mais elle eut beau frapper à sa porte, elle eut beau le prier d'ouvrir & d'avoir pitié d'elle, il répondit dans sa colere: « non, c'en est fait pour toujours entre » nous deux; vous avez fait mon mal- „ heur, vous ne me reverrez jamais „. En vain la mere insista de nouveau: ses armes & ses prieres furent inutiles, &

elle fut obligée de se retirer sans avoir pu rien obtenir.

Pour lui, il vit bien que rester seulement un jour de plus à Blois, c'était s'exposer aux sollicitations importunes du Roi & de toute la Cour. Pour les prévenir, il prit le parti de retourner auprès de Mélior. « Après tout, je ne lui „ ai point désobéi, se disait-il à lui-même ; „ je n'ai point cherché à la voir, je lui „ ai été fidele: pourra-t-elle rejetter mon „ repentir „ ? Dans cette douce espérance, il monte à cheval de grand matin ; &, la tête enveloppée comme s'il y avait mal, il sort seul, sous prétexte de prendre l'air, & se rend au bord de la Loire. Le Chevalier aux douze chevaux l'y attendait. « Venez, „ lui dit celui-ci ; le vent est favorable, „ & l'on vous désire depuis long-tems ». En même-tems il lui montre le vaisseau prêt à partir.

A peine le Comte y fut-il entré, que les rames se mûrent d'elles-mêmes, & qu'il vit disparaître son cheval ainsi que le Chevalier. Arrivé à Chédoire, il y trouva, comme la premiere fois, un re-

pas fomptueux ; mais il était impatient d'entrer au lit, afin de connaître s'il avait perdu ou non les bonnes graces de la Fée. Lorfqu'il fut couché, les bougies s'éteignirent à l'ordinaire ; & vous imaginez quelle fut alors fon inquiétude. Il attendit pendant quelque tems, prêtant une oreille attentive ; mais n'entendant point marcher, il fe crut abandonné, & commença à fe défefpérer. Cependant Mélior arriva & lui demanda le fujet de fes pleurs. Il le raconta naïvement. " Votre „ faute eft légere, répondit la Fée ; & „ loin d'avoir attiré mon couroux, elle „ me force au contraire de vous aimer „ davantage, puifqu'elle me prouve com- „ bien je vous fuis chere. Que le Roi, „ que votre mere aient vis-à-vis de moi „ des torts, peu m'importe, mon doux „ ami ; les tiens feuls peuvent m'affliger „. A ces mots elle l'embraffa tendrement ; & la paix fut fcellée auffi-tôt par d'autres plaifirs.

Parténopex refta fix mois encore auprès de la Fée. Mais il ne put s'empêcher pourtant de fonger aux larmes que

ſon abſence cauſait à ſa mere : car malgré la colere momentanée qu'il lui avait montrée, malgré le ſerment qu'il avait laiſſé échapper de ne jamais la revoir, il l'aimait comme doit faire un fils. Néanmoins, pluſieurs jours ſe paſſerent, ſans qu'il osât déclarer à Mélior ſa réſolution. Enfin il la lui avoua.

« Ami, répondit alors la Fée en ſoupirant, c'eſt à préſent que j'ai lieu de „ craindre de vous une infidélité. Votre „ mere vous ſéduira ; je m'y attens ; & „ je ſais ce qu'elle peut. Afin de vous „ fixer auprès d'elle, elle vous dira que „ je ſuis un Eſprit malfaiſant, deguiſé „ ſous les traits de ſon ſexe ; elle em- „ ploiera ruſes & careſſes pour vous en- „ gager à me voir ; & vous vous y dé- „ terminerez. Mais, mon Ami, ſongez „ que je n'ai point mérité ce traitement „ cruel. Si mon amour n'a plus d'attraits „ pour vous, abandonnez-moi ſans me „ déshonorer ; & ne rendez pas ma vie „ mille fois plus cruelle que la mort même : „ car j'aurai beau appeller la mort, elle ſe „ refuſera à mes cris. Plus d'eſpoir, plus de

„ consolation pour moi. A chaque instant
„ je verrai se renouveller mes douleurs.
„ Condamnée aux gémissemens & aux lar-
„ mes, mes jours se passeront à pleurer,
„ mes nuits à pleurer encore. Enfin, tou-
„ jours souffrir, & me désespérer; tou-
„ jours demander grace, & ne jamais
„ l'obtenir; voilà comme sera punie celle
„ qui vous aura trop aimée.

„ Non, douce Amie, répartit Parté-
„ nopex, non, vous n'aurez jamais lieu
„ de vous en repentir. Quand tout l'u-
„ nivers entier se liguerait pour me con-
„ seiller la lâcheté que vous craignez,
„ l'univers entier ne saurait y réussir. Eh!
„ encore une fois, ne serais-je pas le
„ dernier des misérables, si pour prix
„ de tant de bienfaits, j'allais vous ôter
„ l'honneur! Lorsque ce malheur arrivera,
„ croyez que j'aurai perdu la raison; ou
„ plutôt, croyez qu'il n'y aura plus sur la
„ terre de véritable amour „.

La nuit se passa pour nos Amans dans de pareils entretiens; mais leur cœur était si triste, que tous deux veillerent jusqu'à l'aube, sans songer aucunement aux plai-

firs. Cependant les vents s'étant trouvés contraires, Parténopex fut obligé de différer son départ. Les nuits que Mélior passa auprès de lui encore, elles les employa tout entieres à le conjurer d'attendre, pour la voir, jusqu'au terme prescrit. Lui de son côté, promettait & jurait d'obéir. Enfin les vents lui permirent de s'embarquer, & il arriva à Blois.

Aussi-tôt qu'on sut son retour, tout ce qu'il y avait de Grands dans le Royaume, les Comtes, les Barons, le Roi lui-même, vinrent le visiter. Tous se retirerent enchantés de sa courtoisie & comblés de ses présens. Si l'on était étonné de le voir paraître sans suite ni équipage qui l'annonçât, on l'était bien plus encore de cette magnificence avec laquelle il distribuait l'or, les perles, les pierres précieuses. Comme on ne connaissait ni la source d'où lui venaient ces richesses, ni la maniere dont il voyageait, chacun formait sur cela mille conjectures plus extravagantes les unes que les autres.

jeur, n'est occupée jour & nuit qu'à trouver des moyens d'arracher son fils au pouvoir de la Fée. Elle consulte sur cela l'Evêque de Paris qui, prenant en particulier le jeune Conte, effraie sa conscience sur ce commerce criminel, & l'exhorte à voir absolument son amante, pour s'assurer si ce n'est point un Démon déguisé. La mere qui se mêlait aussi un peu de sortilége, dit qu'elle posséde un moyen de la lui faire voir, sans que la demoiselle puisse ni le savoir ni l'empêcher: c'est une lanterne faite par art de férie, & telle que rien jamais ne peut l'éteindre. Parténopex, trompé, accepte ce fatal présent, & se rend à Chédoire. Mes Lecteurs reconnaîtront ici la Fable de Psyché. Elle est si connue qu'on me dispensera de remarquer en quoi notre Auteur s'est éloigné de son original.

Déjà la nuit était avancée quand le Comte arriva. Il monta aussi-tôt au palais; mais en cachant sa lanterne, & marchant à petit bruit, comme un voleur qui vient pour commettre un crime, & qui craint d'être découvert. Un grand repas l'attendait à l'ordinaire: il traverse

l'appartement fans s'y arrêter, & fe met incontinent au lit ; tant il était impatient de voir Mélior. Les bougies s'éteignent. Elle arrive & fe place à fes côtés. Il avait caché fa lanterne fous la couverture : tout-à-coup il la tire & la porte au vifage de la Fée, qu'il voit toute nue (*u*).

Jamais rien d'auffi parfait n'avait frappé fes yeux ; mais il s'apperçoit qu'elle eft fans connaiffance, & alors il comprend qu'il a fait une faute. De fureur il jette fa lanterne, la brife, & maudit le jour où il l'a reçue. C'eft à ce moment qu'il fent combien on l'a trompé ; puifque cette femme qu'on lui a repréfentée comme un Démon hideux, fe trouve la plus belle des créatures. Ah ! s'écrie-t-il douloureufement, fi au moins j'avais à me plaindre d'elle....! Il voudrait fe jetter à fes pieds pour lui crier merci ; mais

(*a*) On couchait alors fans chemife. Voyez fur cet ufage ce qui a été dit dans la Note (*i*) du Fabliau *l'Ordre de Chevalerie.*

elle

elle ne voit, elle n'entend rien. Une pâleur effrayante couvre son visage. Sans de longs soupirs qu'elle pousse de tems en tems, sans quelques pleurs qui échappent de ses yeux, aisément il l'eût crue morte. Enfin elle reprend ses sens, & d'un ton qui vous eût arraché l'ame, s'écrie en fondant en larmes; me voilà donc déshonorée! ah! Parténopex, Parténopex, que vous avais-je fait pour me traiter ainsi? A ces mots elle se pâme de nouveau. Enfin elle reprend connaissance, & tient ce discours:

« Rien n'a donc pu vous arrêter, ni „ mes supplications si multipliées, ni vos „ sermens. Tel est le prix que vous destiniez à tant d'amour! Eh bien, me „ voici malheureuse pour la vie, soyez „ content. Au reste j'ai perdu le droit „ de me plaindre: depuis long-tems je „ pressentais mon malheur; tout me l'annonçait; mais Amour m'avait aveuglée, „ & je vous croyais un cœur comme le „ le mien. Malgré mes prieres vous êtes „ parvenu à me voir: apprenez donc maintenant quelle est ma naissance, & qu'il ne

„ reste plus rien à desirer pour votre
„ curiosité.

„ Mon pere était Empereur de Constan-
„ tinople. J'ai hérité, par sa mort, de
„ ce bel & vaste héritage, que ma ten-
„ dresse espérait pouvoir vous offrir bien-
„ tôt; & la terre sur laquelle vous res-
„ pirez maintenant, est de mon empire.
„ Pour me rendre digne du rang auquel
„ j'étais destinée, mon pere se plut à
„ élever avec soin mon enfance. J'an-
„ nonçais quelques dispositions; il me
„ donna des maîtres dans toutes les sciences.
„ C'est ainsi que j'appris les sept Arts,
„ la vertu des plantes, la guérison des
„ maladies, la science des enchantemens.
„ A quinze ans j'avais déja en Nécroman-
„ cie surpassé mes maîtres, & il n'y avait
„ personne sur la terre qui pût sur ce
„ point disputer avec moi: mais excepté
„ dans quelques momens où je voulais
„ amuser l'Empereur, jamais je ne dé-
„ ployai les secrets de mon art que pour
„ vous attirer ici, pour vous y cacher
„ à mes sujets, pour vous y rendre heu-
„ reux. En cet instant il est anéanti par

„ la faute que vous venez de commettre : „ je n'ai plus de pouvoir en férie ; & „ tant que je vivrai, ne pourrai désormais opérer une seule merveille. Vous-„ même allez en être le témoin ; & mal-„ heureusement vous en serez comme „ moi la victime. Avec le jour commen-„ cera mon déshonneur. Ma Cour alors, „ ma Sœur & les femmes de ma suite, „ entreront ici ; on me verra dans ce lit „ avec vous : Encore une fois je ne puis „ l'empêcher, & il ne me sera pas même „ permis de mourir, pour me soustraire „ à l'opprobre & au désespoir „.

Quel cœur de fer n'eût été attendri par ces reproches si doux ! Parténopex en était confondu ; mais il se sentait si coupable qu'il n'osait même demander grace. „ Oh ! „ qu'insensée est la femme qui se fie „ aux promesses d'un Amant, ajouta l'in-„ fortunée ! Ne sommes-nous plus néces-„ saires à leurs plaisirs, ils nous délaissent : „ & tous se ressemblent. Vous avez suivi „ cet exemple de corruption, mon cher „ Parténopex : oui, vous aimez ailleurs, „ puisque vous m'avez trahie. Mais pre-

„ nez garde d'en porter la peine. Parmi „ les Chevaliers que recele ma Cour en „ ce moment, il en est plusieurs qui „ cherchaient à me plaire : jugez quelle „ sera leur fureur quand ils sauront que „ vous aurez partagé mon lit, & ce que „ vous avez à en craindre, si je ne vous „ défens pas. . . . ! Non, mon bel Ami, „ ce n'est ni leur colere, ni ma honte „ même, quelle qu'elle soit, qui m'afflige ; „ c'est le malheur de vous avoir perdu. „ Tu étais mon plaisir & ma joie, mon „ orgueil, mon espoir, & tout ce que „ je desirais de bonheur au monde pour „ le cours de ma vie: Maintenant tu ne „ seras plus pour moi que larmes, dou- „ leur, regrets & deuil éternel. On peut „ se consoler de sa fortune ; cette perte „ se répare, mais quand on a perdu à la „ fois son honneur & son Amant, on ne „ doit plus vivre que pour pleurer „.

En parlant ainsi, la malheureuse Impératrice fondait en larmes. De son côté Parténopex s'arrachait les cheveux, en maudissant la Comtesse & l'Evêque. „ Je „ mérite la mort, disait-il, je vous ai

„ trahie, je vous ai déshonorée, & mon „ forfait eſt inexcuſable : mais ce noir „ projet ne fut pas formé par moi. Ja- „ mais mon cœur qui vous chérit, ne „ l'eût conçu. J'euſſe dû le repouſſer, il „ eſt vrai, & j'avoue mon crime. Eh bien, „ je ne vous demande point de pardon. „ Loin de me défendre, livrez-moi à la „ vengeance de vos Chevaliers, qu'ils me „ donnent la mort, je la veux, oui je la „ veux, & mes tourmens au moins fini- „ ront avec elle „.

Pendant qu'il tenait ce diſcours, le jour vint à paraître. Alors les Dames & les Demoiſelles qui ſervaient l'Impératrice entrerent dans ſon appartement avec les filles de Rois & de Princes qui formaient ſa compagnie. Leur étonnement fut extrême de voir un homme avec elle ; & malgré leur reſpect, elles la blâmerent de proſtituer ſans honte à un inconnu ce que des Souverains demandaient avec tant d'ardeur. Au milieu de ces reproches, imaginez quelle était l'affreuſe ſituation de Parténopex. Il eût voulu en ce moment être au fond des Enfers. Cependant, le jour,

devenu plus grand, ayant permis aux Dames de mieux voir cet Amant favorisé, elles furent frappées de ses charmes. Toutes s'approchaient à l'envi pour contempler le beau Damoiseau. Les plus fieres même, celles qui avaient montré contre lui le plus de couroux, ne pouvaient s'en défendre. Leurs yeux s'attendrissaient ; & il n'y en eut pas une, qui, lorsqu'elle le vit, eut la force de lui faire un reproche.

Sur ces entrefaites, Uraque, sœur de l'Impératrice, entra dans la chambre. On l'avait réveillée pour lui conter l'aventure funeste de sa sœur, & elle était accourue aussi-tôt, à moitié habillée. A son approche, toutes les Dames se retirerent.

Uraque était belle & parfaitement bien faite : on l'eût même admirée dans l'Empire, si Mélior n'avait pas existé ; mais elle possédait sur-tout un précieux avantage ; c'était un cœur tendre : & quoique ce cœur n'eût pas encore aimé, elle savait pourtant compâtir aux faiblesses d'amour. Depuis quelque tems instruite de l'inclination de sa sœur par cette sœur

elle-même, ses premieres paroles furent pour demander la grace de Parténopex. « Vous l'avez aimé, dit-elle, & certes » vous ne pouviez choisir Amant plus » digne de vous. J'ai même lu sur le visage » de celles qui ont osé vous blâmer, qu'elles » enviaient votre bonheur. Il est coupable, » j'en conviens; mais on a trompé sa jeu- » nesse & son inexpérience. Il ne se ré- » pent que trop de sa faute, & toute » faute est pardonnable. Ah! qu'il vous » est aisé, répliqua Mélior, de parler d'a- » mour, vous qui ne sentez rien; de con- » soler un cœur désespéré, vous qui êtes » heureuse! C'en est fait, il n'est plus » de reméde à mes maux; & je ne puis » les pardonner. Je sais, ma sœur, les » motifs de douleur que vous avez, re- » prit Uraque; mais quand on est jeune, » belle, & qu'on possede un grand Em- » pire, doit-on s'appeller malheureuse! » Oubliez, croyez-moi, des torts qui ne „ peuvent plus se réparer; & que la grace „ que vous accorderez soit le gage d'un „ amour nouveau. — Moi, grand Dieu! „ que je puisse aimer celui qui m'a tra-

„ hie si indignement & sans motif, celui
„ qui vient de m'abreuver d'humiliation,
„ & par qui je n'ose plus lever les yeux
„ de dessus la terre! Non, je ne le puis.
„ J'avais déjà excusé une premiere faute,
„ & j'avais fait une imprudence. Si j'ex-
„ cusais celle-ci, bientôt il faudrait d'au-
„ tres graces encore; ou plutôt il fau-
„ drait vivre dans des craintes & des dou-
„ leurs éternelles. Puisse-t-il vivre en paix!
„ je le desire; mais tout lien est rompu
„ pour jamais entre nous. — Oui, encore
„ une fois, vous avez des raisons de vous
„ plaindre, & d'autant plus grandes, que
„ vos complaisances pour lui sont deve-
„ nues publiques; mais cette publicité
„ même est ce qui peut vous servir d'ex-
„ cuse. Depuis long-tems vos Barons vous
„ pressent de prendre un époux; déclarez-
„ leur que cet époux est Parténopex. Il
„ a les deux qualités qu'ils exigent, la
„ valeur & la beauté. Eh! pourront-ils
„ refuser pour Maître le Héros de la
„ France! Non, reprit Mélior, non je
„ n'aurai jamais pour Seigneur celui qui
„ m'a déshonorée. Ma chere Uraque, oh!

„ que vous ne connaiſſez gueres, je le
„ répéte, & l'amour & ſes douleurs. Les
„ chagrins que cauſe un Amant ſont affreux : il n'eſt point de tourmens qui
„ les égalent. Naugmentez pas encore les
„ miens par vos diſcours, je vous conjure,
„ & pour la derniere fois, ne me parlez
„ jamais de lui „.

Uraque fut affligée de cette réponſe, car elle était vraiment affectionnée pour Parténopex. Elle n'oſa point cependant inſiſter davantage en ſa faveur, & ajoûta ſeulement : " J'ignorais, il eſt vrai, ce
„ que c'eſt qu'Amour; mais puiſqu'il cauſe
„ tant de maux, puiſque ſa colere eſt
„ ſi terrible, je ne veux plus le connaître „.

Pendant ce tems, Parténopex pleurait & ſe déſolait; ſans même entendre ce qu'on diſait pour ou contre lui, tant il était abattu. Il ſe leva enfin. Les Dames alors rentrerent pour lui apporter ſes habillemens; & toutes à l'envi ſe diſputerent le bonheur de le ſervir. Mais ce n'étaient plus ces vêtemens magnifiques que lui avait donnés ſon Amante pour le parer; c'étaient ces mêmes habits qu'il portait lorſqu'elle

l'avait égaré dans les Ardennes; ses éperons unis, sans or ni argent, ses houseaux que le tems avait rendus trop courts, sa ceinture de cuir d'Irlande, garnie des instrumens de vénerie, enfin tout son équipage de chasseur.

Quand il fut habillé, Uraque lui donna son cor d'ivoire qu'il se passa au cou. Elle-même lui mit sur les épaules son manteau de drap verd, fourré de petit gris. Il l'attacha; puis sortit, sans prononcer un seul mot. Les Dames le suivirent des yeux tant qu'elles purent. Peut-être que sans la présence de l'Impératrice & la tristesse mortelle où elle semblait plongée, elles eussent tenté de le retenir; mais toutes regrettaient son départ, & toutes pleurerent. Il n'y eut pas jusqu'aux deux chiens que lui avait donnés Mélior pour compagnie, qui ne parurent sensibles à son malheur. Mais ils ne lui firent plus de caresses, & cesserent de le suivre.

La bonne Uraque fut la seule qui dans cet abandon universel ne le délaissa pas. Elle voulut par amitié le conduire jusques hors du palais; & en cela elle fit

prudemment : car ſans elle il était perdu. Tous les Princes, grands Seigneurs & Chevaliers qui étaient attachés à Mélior, ſoit par leur ſimple zele, ſoit par l'eſpoir d'obtenir ſa main, le guettaient à ſon paſſage pour ſe venger. Le reſpect qu'ils devaient à Uraque les contint ; cependant ils s'emporterent contre lui en diſcours injurieux. Pluſieurs mêmes en laiſſerent échapper contre leur ſouveraine : mais je ne vous répéterai pas ces groſſiéretés ; ce qui eſt mal doit reſter dans l'onbli.

En ſortant du palais, Parténopex trouva ſon ancien cheval, avec ſon vieux harnais, & ſa ſelle de chaſſe. Un vaiſſeau, prêt à faire voile, l'attendait au port. Uraque l'y fit entrer. Mais au moment de lui dire adieu, elle fut émue de l'état de déſeſpoir dans lequel il partait. Elle ne put ſe réſoudre à l'abandonner ainſi à lui-même, & prit le parti de s'embarquer avec lui, pour le conduire juſqu'à Blois. Jamais homme en effet n'avait paru dévoré d'une douleur auſſi amere. Sa triſteſſe fut la même pendant les quinze jours que dura le voyage. Arrivé à Nantes, on

lui fit remonter la Loire en bateau. Enfin quand il fut près de Blois, la Princesse le débarqua sur le rivage avec son cheval; & après l'avoir exhorté à se consoler, elle s'en retourna auprès de sa sœur.

Ce fut alors qu'il sentit toute l'amertume de son sort. Ce rivage était celui là même sur lequel, deux fois, le vaisseau enchanté était venu le déposer & le reprendre dans les tems heureux où il était aimé de Mélior. Quelle différence affreuse de situation! A cette pensée son cœur se fend, il est saisi d'un frisson universel, & tombe sur le sable sans connaissance. Vingt fois de suite il reprend ses sens pour les reperdre de nouveau. Enfin il s'écrie: « pourquoi suis-je né, „ puisque j'étais réservé à une destinée „ si horrible! Pourquoi au moins ne suis-„ je pas mort, avant d'avoir connu la „ Beauté que j'ai trahie! Hélas! elle „ m'avait donné son cœur & sa vie; & „ moi, malheureux! je l'ai couverte d'op-„ probre »!

En se livrant à ces tristes réflexions, Partenopex resta, pendant tout le jour, assis

aſſis & immobile ſur le rivage. Le ſoir enfin, quand la nuit vint l'en chaſſer, il monta ſur ſon cheval, & ſe rendit au petit pas à la ville. Le Portier le reconnut, & s'empreſſa de lui ouvrir; mais quand il le vit, couvert d'habits vieux, pâle, triſte & pleurant, le bon ſerviteur pleura auſſi. Pour le Comte, il était tellement hors de lui-même que ſans s'en appercevoir il entra dans l'appartement, à cheval. Ses Chevaliers l'aiderent à deſcendre: mais envain ils le ſaluerent, envain ils chercherent à l'égayer par leurs diſcours; il ne leur répondit rien, & alla s'enfermer ſeul dans une autre piéce.

La Comteſſe ſa mere accourut auſſitôt, & vint frapper à la porte, en l'appellant par ſon nom. « Vous m'avez trompé, ,, répondit-il. C'eſt vous dont les con- ,, ſeils perfides & le préſent abominable ,, m'ont fait trahir ma Dame & ma Mie. ,, Adieu pour toujours. Cherchez un autre ,, fils; car déſormais je ne ſuis plus le ,, vôtre ,,.

La Dame à ces paroles ſe bat la poitrine. Elle demande grace à ſon fils, & pro-

teſte que loin d'avoir voulu ſon malheur, elle ne cherchait au contraire qu'à le ſervir. « Le Roi ne tardera pas à „ venir ici, ajouta-t-elle. Il vous parlera „ de ſa Niece: oſerez-vous refuſer plus „ long-tems l'épouſe que vous a donnée „ votre Seigneur? Et ne vaut-il pas mieux „ après tout vivre au ſein de ſes parens, „ honoré & chéri, que d'aller obſcurément s'enſevelir dans une terre étrangere auprès d'une femme inconnue? „ Au reſte ſi vous ne voulez qu'une Amie, „ pour une que vous avez perdue il „ vous ſera facile d'en retrouver ici mille „ autres. Eſt-il une femme en France qui „ ne ſoit flattée d'être aimée de Partenopex? Beau fils, ayez pitié de nous. „ Vos Chevaliers vous attendent; venez „ rendre la joie à ces braves gens qui „ vous aiment, & que vos chagrins ont „ déſolés. N'attriſtez pas les Français qui „ vont accourir avec tranſport pour revoir „ leur Sauveur. Si quelqu'un eſt coupable, „ c'eſt moi ſeule: tournez contre moi „ ſeule votre colere; mais ne puniſſez „ pas vos amis & vos ſerviteurs d'un

„ crime qu'ils n'ont pas commis „.

Ces paroles firent quelque impression sur Parténopex. Ses entrailles furent émues un instant à la voix de sa mere. Il fut touché sur-tout de ce qu'elle lui disait sur ses Chevaliers; car l'attachement de ces fideles compagnons de ses armes l'avait flatté, & il se reprochait d'y avoir si mal répondu. Mais sa douleur était si forte qu'elle l'emporta. Il n'ouvrit point, & passa la nuit à pleurer. Ceux-ci la passerent presque aussi tristement que lui. Aucun d'eux ne voulut se coucher. A chaque instant ils venaient les uns après les autres écouter à sa porte s'il sanglottait encore; & ils s'en retournaient désolés.

Bientôt on sut au dehors & son arrivée & ses chagrins. Le Roi lui envoya, pour le consoler, ceux de ses Evêques, Archevêques ou Clercs, qui étaient les plus beaux parleurs. Ils lui firent de beaux discours auxquels il ne répondit pas une parole, & furent obligés de s'en retourner en pleurant. Enfin ses parens & amis vin-

rent eux-mêmes ; mais ils n'en obtinrent pas davantage.

Résolu de mourir, il ne mangea plus que quatre fois dans la semaine ; encore était-ce du pain d'orge ou d'avoine. Sa boisson fut de l'eau. Il laissa croître ses ongles & ses cheveux, ne se lava plus le visage, ne changea plus d'habit, & mena pendant un an entier cette vie pénitente. Ce n'était plus ce jeune Amant, si fleuri & si beau, que les yeux ne pouvaient se lasser d'admirer : pâle & décharné, vous l'eussiez à peine reconnu. Déja il n'avait plus la force de sortir seul de son lit. S'il voulait marcher, on était obligé de le soutenir. Au reste ce qui affaiblissait le plus ses forces était moins ce jeûne sévere auquel il s'était condamné, que les pensées dévorantes qu'il se plaisait à nourrir. Jour & nuit il gémissait. Jour & nuit le nom de Mélior était dans sa bouche. Enfin lassé de voir la mort arriver trop lentement pour ses vœux, il résolut de la hâter. Mais celle à laquelle il se détermina était affreuse.

Il prit le parti de ſe rendre dans la forêt des Ardennes ; & là de ſe livrer aux bêtes féroces pour en être dévoré. C'eſt ainſi, diſait-il, que doit périr celui qui a trompé ſa Mie *(a)*.

Moi je dirai : puiſſent par toute la terre être punis & couverts de honte ceux qui médiront des Dames ! Puiſſent-ils, pour leur châtiment, ne jamais voir Dieu dans ſon Paradis. Après tout, ce ne ſera jamais un gentil Clerc qui ſe permettra de parler d'elles en mal ; mais plutôt un Villain, accoutumé à vivre avec la plus crapuleuſe canaille. S'il ſe trouvait au reſte quelques Méchans qui penſâſſent ainſi, euſſent-ils la langue la mieux affilée du ſiecle, qu'ils viennent ; je me fais contre eux le Champion de ce Sexe char-

(a) La forêt des Ardennes eſt devenue fameuſe chez les Romanciers des deux ſiecles poſtérieurs à celui de notre Poëte. Ils en font le lieu de pluſieurs aventures, & y conduiſent ſouvent leurs Amans malheureux. Il en eſt mention dans l'Arioſte.

mant, & d'avance je réponds de les réduire au silence. Oui, j'aime les Dames, moi. Je leur ai abandonné mon cœur & mon ame, & je m'en vante tout haut. Eh! après tout, Dieu n'a-t'il pas voulu que nous les aimions, lui qui les a faites douces, belles & tendres? Maudit soit encore une fois celui qui osera en médire.

L'exécution du projet qu'avait conçu Parténopex n'était pas chose aisée; car on lui avait enlevé toutes ses armes, & on le gardait à vue. Il ne pouvait y parvenir que par une sorte de ruse; & c'est le parti qu'il prit.

Il avait à son service un jeune Ecuyer, nommé Ancel, fils d'un Roi Sarrasin, que son pere avait envoyé en France pour en apprendre la langue & en étudier les mœurs. Ancel aimait tendrement Parténopex. Le Comte l'aimait beaucoup aussi: c'était même le seul dont il avait jusqu'alors accepté les services, & le seul qu'il avait chargé de lui apporter, tous les deux jours, l'eau & le pain grossier qui formaient sa nourriture.

Un certain soir que le Valet *(a)* entrait avec cette chétive portion, Parténopex lui dit: " mon cher Ancel, j'ai tenu jusqu'ici, ,, il faut l'avouer, une conduite trop peu ,, sensée, je reconnais mes torts, & veux ,, enfin écouter la raison. Je m'adresse à ,, toi; tu pèux m'aider ,,. A ces paroles imaginez quels sont les transports du fidele Ecuyer. Des larmes de joie coulent de ses yeux. Il se jette aux genoux de son bon Maître, & jure de le servir en tout, fallût-il lui sacrifier sa vie. " Va me ,, seller un cheval, reprend Parténopex. ,, Tu me l'améneras, quand tout le monde ,, sera couché. Nous sortirons ensemble, ,, & j'irai me dissiper dans la campagne. ,, Mais sur toutes choses, prends bien ,, garde qu'on ne te voie ,,.

Ancel obéit, sans soupçonner aucunement qu'il est trompé. Il amene deux chevaux, chausse un éperon au Comte,

(a) Sur ce nom de *Valet* donné à un fils de Roi, voyez la Note qui se trouve dans le second Volume, au Fabliau d'Aucassin.

l'aide à monter sur son cheval, & sort avec lui de la ville, transporté de joie. Arrivé au bord de la Loire, il lui propose de se baigner, pour commencer sur son extérieur cet heureux changement qu'il avait promis. « Mon ami, répond lan„ goureusement Parténopex, ce n'est ni „ ce motif, ni même celui d'une prome„ nade, qui m'ont fait quitter Blois. „ Mais je suis las de souffrir depuis si „ long-tems, & veux enfin aller ter„ miner mes douleurs sous la dent des „ monstres des Ardennes „.

Quand Ancel entendit ces paroles, il fut saisi d'une telle douleur, que la voix lui manqua pour répondre. Enfin il demanda, en sanglottant, qu'il lui fût permis de suivre son Maître dans la forêt, & d'y mourir avec lui. « Non, répondit „ le Comte, je dois mourir, moi qui „ ai trahi ma Maîtresse. Mais toi qui „ n'as aucune raison pour haïr le jour, „ vis, mon ami : retourne dans ta patrie „ faire le bonheur de ton pere, & que „ le Ciel vous accorde à tous deux de „ longues années sans peines. Cher Sire,

„ répondit le jeune Sarrasin, ne me parlez „ ni de patrie ni de bonheur. Je vous ai „ voué ma vie en entrant à votre ser„ vice; je ne vous quitte plus, & ne me „ séparerai de vous qu'à la mort. „ En parlant ainsi, il menaça de s'ôter la vie lui même, si la grace qu'il demandait lui était refusée.

Parténopex ne put résister à un dévouement aussi tendre. Sa faiblesse d'ailleurs ne lui permettrait ni de monter à cheval ni d'en descendre seul; & un Ecuyer lui devenait nécessaire. Il permit donc à Ancel de le suivre; se promettant bien, au reste, dans son ame de se séparer de lui, lorsqu'il serait prêt à entrer dans la forêt. Cet aveu ravit de joie Ancel. Il essuya ses larmes & suivit.

Tous deux marcherent ainsi jusqu'au jour. Alors ils s'arrêterent, de peur d'être reconnus; & tant qu'ils furent sur les terres de France, ils ne marcherent que de nuit. Ce ne fut que quand ils furent arrivés aux frontieres, qu'ils négligerent cette précaution; mais ce fut alors aussi, que Parténopex se sépara d'Ancel. Il profita

pour cela du tems où celui-ci dormait, & partit ſeul *(a)*. Par cette fuite, il allait affliger douloureuſement le cœur du bon jeune homme : mais autrement auſſi il cauſait ſa perte ; & certes il valait mieux encore l'attriſter pendant quelques inſtans, que de le conduire à une mort certaine.

Au point du jour Ancel s'éveilla, & il s'habilla auſſi-tôt pour venir ſervir ſon Maître. Mais quelle fut ſa douleur quand il ſe trouva ſeul. Il l'appella pluſieurs fois, il le chercha par toute l'hôtellerie, & s'écria enfin : ah ! Sire, vous m'avez

---

(a) Dans l'original, l'Ecuyer ſe nomme Guillemot, & il eſt Païen. Au ſortir de Blois, quand Parténopex veut ſe ſéparer de lui, Guillemot, pour obtenir de le ſuivre, propoſe de ſe faire Chrétien. Parténopex accepte la condition ; il le fait batiſer ſur la frontiere, & le nomme Ancel ; mais lorſqu'il l'a gagné à ſa religion, il s'échappe pendant ſon ſommeil. J'ai ſupprimé dans le récit ces circonſtances qui n'ajoutent rien à l'intérêt ; néanmoins j'en préviens ici parce qu'elles nous peignent les mœurs du tems.

trompé ; mais vous avez beau me fuir, je vous accompagnerai au trépas. En même-tems il selle son cheval, & court au hasard après le Comte. Il marche ainsi pendant tout le jour, demande Parténopex à tous ceux qu'il rencontre, le cherche au loin des yeux, l'appelle de toutes ses forces, & vingt fois de suite change de route pour le trouver. La nuit le surprend dans ces vaines recherches. Alors il est obligé de s'arrêter, & il se désole.

Il y avait déja plusieurs heures, que notre Amant désespéré était parvenu aux Ardennes. Déja même il avait poussé son cheval dans l'endroit le plus périlleux de la forêt. Là, se trouvaient en effet, lions, léopards, serpens affreux & bêtes féroces de toute espece. Il les entendait siffler & rugir à ses côtés, & se flattait qu'elles allaient fondre sur lui ; mais par cette constance de malheur qui accompagne toujours les infortunés, elles l'épargnerent : car telle est souvent la fatalité des choses d'ici-bas ; celui qui veut vivre, meurt ; & le misérable qui veut mourir, vit malgré lui.

Parténopex imagina d'abord que les animaux ne craignaient de l'approcher, que parce qu'ils étaient effarouchés par son cheval. Dans cette idée, il en descendit; il l'abandonna à lui-même, & alla s'asseoir à quelques pas de là, sur un éclat de roche. A l'instant paraît un lion énorme; mais il s'élance sur le cheval, qu'il mord cruellement. L'animal blessé s'en débarrasse, & fuit à perte d'haleine à travers la forêt jusqu'au rivage de la mer. Là, comme pour appeller du secours, il commence à hennir si fort & si long-tems qu'il fait retentir au loin la plage.

En ce moment passait près de-là un navire, monté par une Princesse qui se rendait à son château. La Pucelle entend ces hennissemens, & les fait remarquer à son Pilote Maruc. " Demoiselle, répond „ celui-ci, je les ai entendus ainsi que „ vous: mais ils partent du désert des „ Ardennes. Sans doute ce cheval appar- „ tient à quelque malheureux, qui, après „ avoir fait naufrage sur ces côtes, se „ sera perdu dans la forêt. Il va y périr „ probablement. Cependant, si vous le

„ permettiez, nous deſcendrions à terre,
„ pour le chercher, mes compagnons &
„ moi. Peut-être même réuſſirions-nous
„ à le trouver; car la lune eſt claire &
„ le ciel fort ſerein; & en ce cas nous
„ aurions le bonheur d'avoir ſauvé une
„ ame. Que le ciel le conſerve; je le
„ ſouhaite de tout mon cœur, répartit
„ la Princeſſe: mais certes, pour ſauver
„ ſes jours, nous n'irons pas riſquer les
„ nôtres. — Nous ne les riſquerons pas
„ non plus, Demoiſelle. Je ſais un en-
„ chantement qui peut charmer à la fois
„ toutes les bêtes féroces des Ardennes,
„ & avec lequel nous pénétrerons ſans
„ péril dans la forêt „.

Maruc était un vieillard ſage & habile, qui pendant ſa vie avait beaucoup vu & beaucoup appris. Son expérience était ſi connue, & ſa promeſſe fut faite avec une telle aſſurance, que la Princeſſe elle-même voulut deſcendre à terre, pour participer à la bonne action qu'il avait propoſée. On met donc la nacelle en mer, & l'on aborde. Maruc, après avoir prononcé ſon enchantement, pénétre dans la forêt. A

ſa préſence, les ſerpens, les dragons & les tigres, fuient d'un air d'épouvante ; ou ils ſe rapiſſent contre la terre, comme pour éviter ſes regards. Bientôt il apperçoit du ſang : c'était celui que le cheval avait perdu par ſa bleſſure. Il en ſuit la trace, & parvient à l'endroit où était aſſis Parténopex.

Quand celui-ci ſe vit découvert par cette troupe, il jetta un profond ſoupir. Au bruit qu'il fit, la Pucelle tourna la tête ; & apperçut un homme dont l'extérieur annonçait le plus grand déſeſpoir. Ses habits étaient déchirés, ſes cheveux pendans, ſes lévres ſeches, ſes yeux rouges, ſes joues enfin pâles & ſillonnées par les larmes. Emue de compaſſion à ſon aſpect, elle s'approcha de plus près pour le ſaluer. D'abord il n'entendit rien : tant il était abîmé dans ſa douleur. Mais lorſque d'un ton plus élevé elle lui eut répété le deſir qu'elle avait de le voir plus heureux ; que Dieu vous rende telle, Madame, répondit-il : moi j'y renonce. Alors elle le pria de lui dire par quelle étrange aventure il ſe trouvait abandonné dans cette forêt, &

réduit à cet état de malheur qu'il annonçait. Il la pria de ne point l'affliger davantage par des queſtions inutiles, & de ſe retirer pour le laiſſer mourir.

Le ton dont furent prononcées ces paroles, attendrit la Demoiſelle juſqu'aux larmes. Elle deſcendit de ſa mule, & conjura de nouveau le malheureux de lui dire ſi elle ne pourrait pas apporter à ſes peines quelque ſoulagement. " Mes maux „ ſont trop grands, répondit-il ; ils n'ad- „ mettent plus de reméde. Mais au reſte, „ loin de vouloir en guérir, je viens ici „ pour les terminer ; & vous prie encore „ une fois de ſuivre votre route, & de „ ne pas vous oppoſer au bonheur que „ j'attens. — Non, Sire, quelque priere „ que vous me puiſſiez faire, rien ne „ me fera éloigner d'ici que quand vous „ aurez eu la complaiſance de me dire „ & votre nom & votre pays. — Je ſais, „ Madame, ce que je dois de reſpect „ au rang qu'annoncent vos habits, & „ ſur-tout à votre ſexe. Mais vous vous „ abaiſſez à prier le plus mépriſable & „ le plus criminel des hommes. Je ſuis

„ un malheureux qui ai commis la plus
„ noire des trahiſons. Voilà mon nom,
„ puiſque vous voulez le ſavoir ; je n'en
„ ai, ni ne dois plus en avoir d'autre.—
„ Et moi, Sire, je veux vous dire le
„ mien ; ne fût-ce que pour vous ap-
„ prendre que je méritais de votre part
„ quelques égards peut-être. Je ſuis fille
„ d'un Empereur ; ma ſœur eſt Impé-
„ ratrice en ce moment, & moi je tou-
„ che à celui d'être Reine. Voilà quelle
„ eſt celle pour qui vous avez dédaigné
„ de montrer quelque complaiſance, quoi-
„ qu'elle ſe fût attendrie ſur vos mal-
„ heurs. En un mot, je me nomme
„ Uraque „.

A ce nom d'Uraque, de la ſœur de Mélior, Parténopex rougit de honte & baiſſa les yeux ; mais ce nom, qui lui rappellait ſon crime & ſes amours, le ſaiſit d'une telle douleur qu'il perdit connaiſſance. Uraque le prit entre ſes bras pour le faire revenir ; & ce fut alors qu'elle le reconnut. Ses yeux ne pouvaient ſuffire à conſidérer le changement étrange qu'avait produit ſur lui la triſteſſe, & ce qu'était

devenu ce Prince, autrefois le plus beau de la terre. Elle résolut de le tirer de la forêt, & de l'emmener sur son vaisseau; mais pour l'y déterminer, il fallait le tromper.

Elle feignit donc d'avoir à lui annoncer une nouvelle favorable, & lui dit : " Je remercie Dieu, Sire, de ce qu'il ,, vous a offert ici à moi, en m'épargnant ,, un voyage inutile, en France, où par ,, ordre de ma sœur j'allais vous chercher. Après vous avoir laissé quelque ,, tems dans l'amertume, elle a enfin reconnu votre loyauté & rendu justice à ,, votre amour. Si vous l'avez offensée, ,, une année de larmes a bien effacé votre ,, faute. Venez, Sire, recevoir un pardon que je me faisais un plaisir de ,, vous porter moi-même. Mélior vous ,, rend son cœur; elle veut devenir votre ,, épouse. Essuyez donc vos pleurs, puisque le bonheur va renaître pour vous. ,, Suivez-moi, nous passerons quelque ,, tems ensemble dans mon Château de ,, Salence; & dès que vous aurez recouvré cette fraîcheur & cette fleur de

„ santé qui vous pâraient autrefois, nous
„ volerons ensemble auprès de celle qui
„ vous aime „.

Ces douces paroles rendirent la vie à Parténopex. « Uraque, s'écria-t-il, ma chere » Uraque, ne me trompez-vous pas? Est- » il bien vrai que ma Dame me pardonne, » & qu'elle a pitié des maux qu'avait trop » mérités mon crime? Quoi! je retrou- » verais encore de l'amour dans son cœur! » Et Mélior, trahie par moi si indigne- » ment, pourrait se résoudre à m'appeller » de nouveau son ami! — Oui, mon cher » Parténopex; & je ne vous donne point » une fausse espérance. Au reste vous de- » vez connaître celle dont je parle; & » vous savez que son cœur est trop tendre » pour qu'elle puisse vivre long-tems sans » vous chérir. — Ah! oui, voilà Mélior: » sur la terre entiere il n'est point de » femme qui l'égale, & je la reconnais » bien à ces traits. Uraque, dès ce mo- » ment je me fais votre Serf. Entraînez- » moi par-tout où il vous plaira; je vous » suis sans résistance, & n'oublierai ja- » mais un pareil bienfait. Hélas! quand

» je fus chaſſé d'auprès d'elle après mon » crime, vous daignâtes m'excuſer ; vous » employâtes, pour me rendre ſes bon» tés, tout ce que pouvait votre titre » de ſœur. Ce nouveau ſervice eſt le » ſecond que je vous dois ».

Ici eſt une lacune dans le manuſcrit. On voit ſeulement par ce qui ſuit, que Parténopex vit au château de Salence, dans la compagnie d'Uraque, & d'une certaine Parſéis, amie & compagne de celle-ci.

Du matin au ſoir les deux Dames n'étaient occupées qu'à diſtraire notre Amant de ſes chagrins, à l'égayer par leurs diſcours, par différens jeux de leur invention, par des amuſemens toujours nouveaux. Quelquefois, pour augmenter ſa gaieté en nourriſſant ſon eſpérance, elles lui donnaient de fauſſes lettres de Mélior, remplies d'amour. C'était-là un menſonge, il eſt vrai : mais qui pourrait les en blâmer! Ce menſonge le rendait heureux.

En effet il reprit en peu de tems ſes charmes & ſa beauté premiere ; & ce fut pour le malheur de ſes conſolatrices. Toutes

deux s'éprirent d'amour pour lui, Eh! quelle eſt la femme, grand Dieu! qui n'en fût pas devenue amoureuſe! Combien de fois, chaque jour, Uraque n'envia-t-elle pas le bonheur de Mélior! Cependant elle reſpecta toujours l'Amant de ſa ſœur, & s'en tint pour lui à une amitié tendre, preſque auſſi vive que l'amour. Pour Parſéis, ſes jours ſe conſumaient à ſoupirer & à ſe plaindre. Son unique plaiſir était de contempler cet homme ſi accompli, cette belle taille, ces yeux charmans, ce viſage ſi parfait; & elle ne les regardait jamais ſans que ſon mal n'augmentât. Cependant elle avait ſoin de cacher ſes douleurs ſous une joie affectée. Mais au reſte que m'importent les chagrins de Parſéis; je ne m'intéreſſe qu'à ceux de Mélior.

Surpriſe de voir ſa ſœur ſi long-tems abſente, l'Impératrice lui écrivit une lettre pleine d'amitié pour ſe plaindre de ce qu'elle l'abandonnait ainſi. Uraque, d'après d'auſſi tendres reproches, n'oſa pas reſter davantage à Salence, quelque plaiſir qu'elle y trouvât. Elle partit, au grand contentement de Parſéis qui allait par-là ſe trou-

ver ſeule avec Parténopex. Quant à celui-ci, il fut affligé du départ de ſa fidelle amie, & la pria de revenir bientôt. Hélas! elle était plus affligée que lui encore de le quitter; mais elle allait veiller à ſes intérêts.

En arrivant à Chédoire, elle fut reçue avec toutes les careſſes imaginables. Mélior preſſée de ſoulager ſon cœur avec elle, la conduiſit dans ſon verger, & là s'aſſit ſur l'herbe à l'ombre d'un pommier. L'arbre était en fleur; car on était au printems. Dans une autre ſituation d'eſprit, la vue de ces fleurs ſi agréablement panachées, le parfum qu'elles exhalaient, lui euſſent plu peut-être. Elle commença d'abord par pleurer, ſans oſer, ſans pouvoir même prononcer une parole. Enfin elle s'écria en ſoupirant: que je ſuis malheureuſe d'avoir aimé! puis après un moment de ſilence, elle ajouta; mais parlons d'autre choſe.

« Jamais conduite ne fut égale à la „ vôtre, répondit Uraque. Depuis que votre „ amant eſt parti, vous l'avez pleuré ſans „ ceſſe; chaque jour vous m'entreteniez

„ de lui, & aujourd'hui vous me défen-
„ dez d'en parler! Mais ou je me trompe,
„ ou votre cœur l'aime encore. Pourquoi
„ vous cacher de moi. Ah! ma sœur,
„ est-ce là le prix de l'amitié que je vous
„ ai vouée depuis si long-tems! Vous,
„ de l'amitié, reprit Mélior! Non, vous
„ n'en avez plus. Si vous m'eussiez aimée,
„ m'auriez-vous abandonnée ainsi! Eh bien,
„ répliqua Uraque, j'étais offensée, puis-
„ qu'il faut vous l'avouer; & j'avais rai-
„ son de l'être. Quoi! pendant plusieurs
„ mois je sollicite auprès de vous la grace
„ de votre amant. J'emploie, pour l'obte-
„ tenir, larmes & prieres; & ne reçois
„ que refus & paroles repoussantes! Ir-
„ ritée de ce procédé, j'en conviens,
„ j'ai pris le parti de m'éloigner d'une
„ sœur qui avait pour moi aussi peu d'é-
„ gards. Telle est la raison de mon absence,
„ puisque vous la demandez. Mais sachez
„ que j'en ai été bien punie, puisque pen-
„ dant ce tems j'ai appris la nouvelle qui
„ pouvait le plus m'affliger. Cet amant
„ dont vous châtiez l'imprudence avec tant
„ d'opiniâtreté, il a été désespéré de vos

„ rigueurs. Sa raiſon s'eſt égarée, & l'on „ n'attend plus que ſa mort. Vous voilà „ libre maintenant de choiſir un autre „ ami & de le traiter ainſi que l'autre. „ Mais déſeſpérez encore celui-ci, faites- „ le mourir comme le premier ; je verrai „ votre conduite avec indifférence, & ne „ vous prierai pas davantage „.

Cette fauſſe nouvelle ſur le danger où était la vie de Parténopex était fort adroite, dans la bouche d'Uraque. Auſſi fit-elle une telle impreſſion ſur la jeune Impératrice que celle-ci faillit à ſe pâmer. Envain elle s'efforça de cacher ſon émotion ; on s'en apperçut à ſa pâleur. Elle répondit enfin : « Je crois ſans peine qu'il a dû rougir „ de ſon crime & s'en repentir long-tems... „ Au reſte on pourrait lui rendre encore „ cette raiſon qu'il a perdue. Parmi les „ ſecrets que j'ai appris autrefois, il en eſt „ qui le guériraient infailliblement; & moi- „ même je me ferais un plaiſir de les „ enſeigner, ſi je l'aimais encore. Mais il „ m'a quittée, il s'eſt éloigné de moi. „ Quant à vous qui avez de l'amitié pour „ lui, faites cette bonne action, ma ſœur.

„ Je vous enſeignerai les remedes qu'il „ faudra employer ; & conſens à oublier, „ en votre faveur, mes propres injures. „ C'eſt à vous à réparer le mal, puiſque „ c'eſt vous qui l'avez cauſé, répondit „ Uraque. Parténopex était heureux, quand „ il vous a plu de l'aimer & de l'attirer „ auprès de vous. Il jouiſſait, dans ſa „ patrie, des avantages que donnent une „ haute naiſſance & une puiſſance conſi- „ dérable. Pour le dédommager de tant „ de pertes, vous l'avez fait vivre ici „ pendant près de deux années entieres, „ ſeul, ſans ſociété, ſéqueſtré de tout „ l'univers ; & après cela vous l'accuſez „ de trahiſon, parce que ſéduit par des „ conſeils perfides, il a cherché à vous „ voir. Ce ſerait bien plutôt à lui que „ conviendraient les reproches ; lui qui „ depuis le jour de cette funeſte impru- „ dence n'a plus connu le repos un inſtant, „ & qui s'eſt exténué par les veilles, le jeû- „ ne & les larmes ; tandis que peut-être „ vous n'avez pas perdu de votre ſommeil „ une heure entiere. Qui de vous deux „ a des torts ? Jamais certes femme ne

„ put

„ put ſe vanter d'un amant qui égalât
„ le vôtre en beauté, en courage & en
„ courtoiſie ; & cependant vous l'avez
„ abandonné. Il y a plus. Aujourd'hui
„ que par votre inflexibilité il eſt ſur le
„ point de mourir, il faut que ce ſoit
„ moi qui le guériſſe. Non aſſurément
„ je ne le ferai pas. Rendez-lui la ſanté,
„ ſi votre compaſſion peut s'étendre juſ-
„ ques-là ; mais quelque choſe qui lui
„ arrive, je le plaindrai toujours de vous
„ avoir aimée „.

Ainſi parlait l'adroite Uraque ; & ſes diſcours parvinrent réellement à perſuader Mélior qu'elle avait donné la mort à ſon amant. « Ma ſœur, ma ſœur, ré-
„ partit la triſte Impératrice, mon cœur
„ n'eſt point auſſi inſenſible que vous le
„ croyez ; mais ſachez qu'en ce moment
„ j'ai plus d'un ſujet de larmes. A peine
„ eûtes-vous quitté Chédoire que mes Ba-
„ rons, s'aſſemblant de nouveau, vou-
„ lurent me forcer enfin à prendre un
„ époux. Trois concurrens redoutables ſe
„ préſenterent ; l'Empereur d'Allemagne,
„ celui d'Eſpagne & le jeune Roi de France.

„ Leurs rivalités exciterent même tant de „ troubles dans l'aſſemblée, qu'un vieux „ Chevalier, nommé Hernold, célèbre „ par ſa prudence autant que par ſes beaux „ faits d'armes, ſe levant tout-à-coup, „ propoſa de me laiſſer maîtreſſe du choix, „ puiſque c'était moi que ce choix intéreſſait. Seulement il exigea que l'époux „ à qui j'accorderais ma main fût irréprochable en ſageſſe & en valeur. Qu'à „ la Pentecôte prochaine, ajouta-t-il, „ Madame indique ici une foire. Faiſons „ publier en même tems par toute la Chrétienté, pour cette époque, un Tournois „ auquel ſeront invités les braves Chevaliers de tous les pays. Qu'on nomme „ ſolemnellement les ſix ou ſept qui s'y „ diſtingueront le plus; ſi ce nombre ne „ ſuffit pas, qu'on en nomme dix; & que „ Madame ait la liberté de choiſir parmi „ eux celui qui lui plaira davantage.

„ Ce conſeil du vieux Hernold a été approuvé unanimement, continua Mélior. „ On a déjà publié le Tournois; & voilà „ ce qui fait couler mes larmes: car enfin, „ puiſqu'il faut l'avouer, je ſens qu'il m'eſt

„ impossible d'aimer un autre que celui „ qui m'a plu, & que de tous les hommes „ qui existent, c'est le seul que je vou„ drais pour mon époux. Votre cœur est „ une chose inexplicable, reprit maligne„ ment Uraque. Après avoir aimé passion„ nément Parténopex, vous l'avez haï „ tout-à-coup; & maintenant voici qu'a„ près l'avoir haï & chassé, vous l'aimez „ de nouveau „.

Pour toute réponse, Mélior pleura. Seulement elle pria sa sœur de ne point ajouter à ses afflictions par des reproches qu'elle ne méritait point, & lui demanda ce qu'elle devait faire dans les circonstances fâcheuses où elle se trouvait. Uraque, affectant toujours la même indifférence & la même sévérité, répondit : « Quel besoin avez„ vous de conseils? Tout vous rit. Le Tour„ nois va vous offrir des amans en foule : „ on se charge du choix, vous n'aurez „ plus qu'à aimer. — Laissez-là les raille„ ries, barbare. Dans l'état où je suis, „ c'est cruauté à vous de m'affliger en„ core; & c'en est toujours une d'attrister „ une amante en peine. — Eh! comment,

„ comment, je vous prie, dois-je appeller l'amante qui de gaieté de cœur „ donne la mort à un Chevalier, amou-„ reux & fidele ? Celle-là est-elle cruelle „ ou douce ? — Puisse Dieu vous faire „ aimer, ma sœur! Alors vous apprendrez „ à devenir compatissante. — Je consens à „ aimer aussi, quand il ordonnera que mon „ heure vienne; mais alors certes je ne „ veux ni abandonner mon ami, ni le déses-„ pérer. Quant à vous, ma sœur, votre „ situation me paraît sans ressource, je „ l'avoue; & ne vois d'autre parti à pren-„ dre que d'accepter pour époux le vain-„ queur du Tournois; puisque vous avez „ refusé de reconnaître pour tel Parténo-„ pex, quand je vous en ai donné le con-„ seil & qu'il en était tems encore ».

Uraque avait ses desseins en parlant ainsi. En effet elle quitta aussi-tôt Mélior, & retourna à Salence instruire Partenopex de ce qu'elle venait d'apprendre. « Votre sort » maintenant dépend de vous, lui dit-elle. » Mélior va devenir le prix du Tournois. » Je ne vous demande pas si vous irez dis-» puter ce prix-là : mais je vous avertis que

» Mélior s'y attend ». Il est aisé d'imaginer quelle fut à cette nouvelle la joie du Héros. La Princesse lui donna un cheval & des armes, & partit aussi-tôt pour Chédoire avec lui & Parséis. Arrivés au port, les deux Dames monterent au palais. Pour lui il resta sur le vaisseau, en attendant que le jour fixé pour l'ouverture des joûtes arrivât.

Dès qu'Uraque put se trouver seule avec l'Impératrice, elle la questionna sur le Tournois. « Hélas! il va s'ouvrir pour » mon malheur, répondit Mélior. Mais » quel qu'en soit le vainqueur, je déclare » d'avance qu'il m'est odieux, & que je » préférerai la mort, s'il faut la souffrir, ,, à un époux qu'il me sera toujours impossible d'aimer. Ah! ma sœur, que je suis ,, coupable d'avoir rejetté vos conseils, & ,, que je paie cruellement la peine de ma ,, fierté! Il dépendait de moi d'avoir pour ,, époux le plus tendre & le plus beau des ,, amans. J'ai été insensible à ses larmes, ,, j'ai causé sa mort ; & me voilà, par ,, ma faute, plus malheureuse que lui ».

En tenant ce discours, & d'autres sem-

blables, Mélior ſanglottait ſi amérement, qu'Uraque attendrie fut ſur le point de ſe déceler, & d'avouer la vérité. Mais elle ſe contint ; & même pour venger ſon ami Parténopex des tourmens que lui avait fait ſouffrir ſa ſœur, elle demanda, d'un ton étonné, à celle-ci quel était donc cet Amant heûreux qu'elle regrettait avec tant d'ardeur. " Vous me voyez dans le dé-
„ ſeſpoir, répliqua l'Impératrice, & vous
„ me raillez encore : C'en eſt fait, il me
„ faut mourir ; je n'ai plus de conſola-
„ tion à attendre „.

Effectivement Uraque avait tort d'affecter tant de ſévérité ; & il fallait que ſon cœur en ce moment fût bien impitoyable, pour affliger à ce point une ſœur ſi intéreſſante. Pour moi je regarde comme un homme cruel, je l'avoue, quiconque voit pleurer une Amante malheureuſe, & n'a point pitié de ſes douleurs. Qu'eſt-ce que ce monde avec ſes beautés & tous ſes tréſors, en comparaiſon d'une femme charmante qui peut à ſon gré faire éclore chez vous le plaiſir, le rire & la joie ? J'ignore comment penſent les autres

hommes; mais quant à moi, je n'eſtime rien au prix d'elle. Lorſque Dieu plaça ſur la terre les différentes créatures qui l'habitent, il leur départit à chacune un don particulier. Le cerf eut la viteſſe, le taureau la force. Pour les femmes, il leur donna en partage la beauté. Quant à leur cœur, il le forma, non de terre, comme tout ce qui eſt terreſtre, mais de miel pur; & il ſe plut à le rendre ainſi plus doux que tout ce que produit enſemble l'univers. C'eſt pour cela qu'il les aime. C'eſt pour cela que je les aime auſſi, moi; & s'il excluait de ſon Paradis ce Sexe aux yeux enchanteurs, ma foi je le rémercierais de ſon Paradis.

Malgré toutes ſes petites vengeances, Uraque cependant ne voulut point déſeſpérer ſa ſœur. Elle l'exhorta vaguement à ſe faire des motifs de conſolation, à eſpérer quelque choſe des événemens, à les attendre avec patience. En vain Mélior lui dit qu'il n'y avait plus d'eſpérance pour elle, puiſque celui qu'elle aimait n'était plus; la Princeſſe feignit de ne pas entendre, & l'interrogea ſur le Tournois,

ſur les Juges qui devaient y préſider, ſur les Chevaliers que, la veille, elle armerait elle-même de ſa main. L'Impératrice rappella ſes forces; puis après un moment de ſilence, elle nomma les Empereurs, les Rois, Ducs, grands Seigneurs & Chevaliers, tant d'Europe que d'Aſie, qui devaient combattre dans cette lice redoutable. Elle finit par le nom du Roi de France, & des autres Seigneurs français, venus avec lui.

Parmi ces derniers, il ſe trouvait un Chevalier qui portait le même nom que Parténopex, & qui était ſon parent. Mais quand il fallut que Mélior nommât celui-ci, la force lui manqua. Pluſieurs fois ſa voix tremblante prononça *Parté*, *Parté*, ſans pouvoir achever. Enfin, le mot fatal échappa tout entier de ſa bouche; mais alors les ſanglots l'étoufferent, & elle fut obligée, pour diſſimuler ſa douleur, de ſe cacher le viſage avec les mains. Bientôt cependant elle fit un effort ſur elle-même, & reprit ſon diſcours. Elle nomma les Ecuyers qu'elle comptait, la veille, honorer de la Chevalerie, & les ſix Rois

qui devaient être assis auprès d'elle dans la tour, pour examiner & juger les combattans. Uraque instruite de tout ce qu'elle voulait savoir, retourna sur le soir à son vaisseau avec Parséis, afin de donner à son Ami les instructions qui lui étaient nécessaires. Elle lui fit prendre ses armes, puis elle le conduisit secrettement au palais, & l'enferma dans une chambre qui n'était point habitée.

Au point du jour, les jeunes Ecuyers qui voulaient recevoir la Chevalerie des mains de l'Impératrice, pour pouvoir combattre au Tournois, entrerent en foule dans le palais. Tous avaient la tête armée du héaume, & l'épée pendue au col, comme c'était alors la coutume. Uraque alla aussitôt chercher Parténopex, qu'elle fit armer comme eux. Il se mêla dans la bande, & vint avec eux se présenter devant l'Impératrice.

Elle les attendait assise sur un trône d'ivoire. Sa jupe, de drap pourpre, sarrazin, était bordée, au col & aux manches, d'orfroi avec des perles. Les boutons étaient des rubis, ainsi que l'agrafe qui l'atta-

chait ſous le menton. Ses bras, couverts d'un chainſe étroit, avaient pour ornement des bracelets d'or & d'ornicles. Enfin elle portait ſur les épaules un manteau pourpre, brodé en or, & doublé d'hermine avec une bordure en martre.

Sous ces ornemens magnifiques, une Beauté ordinaire eût ébloui. Ils n'ajoutaient rien à celle de Mélior : vêtue d'une bure griſe, elle eût paru encore la plus belle des femmes. Si je vous dis qu'à ſa vue Parténopex fut tranſporté, vous n'en ſerez pas ſurpris. Cette femme était celle qui pendant près de deux ans l'avait comblé de faveurs & de plaiſirs. Il la dévore des yeux, il fend la foule pour s'approcher d'elle; & dans l'égarement où il eſt, vingt fois il lui prend envie de ſe jetter à ſes pieds pour lui demander pardon. Uraque qui le voit hors de lui-même, cherche envain à le rappeller à la raiſon ; tantôt elle touſſe, tantôt elle lui parle bas ; mais il ne voit, il n'entend rien, & montre tant de ſignes de paſſion, que tout le monde le remarque.

L'Impératrice elle-même s'en apperçoit, & elle eſt obligée de baiſſer les yeux.

Pour empêcher ces transports insensés d'aller plus loin, elle s'avance vers le jeune inconnu; elle prend l'épée qu'il a pendue au col, la lui ceint au côté, & sans le connaître, l'arme Chevalier le premier de tous. Pendant ce tems il soupire & laisse échapper des larmes. Quoiqu'il ait le visage caché sous le héaume, elle voit cependant, à travers sa visiere, ces larmes couler; mais elle feint de ne pas s'en appercevoir, & l'instant d'après se rapprochant d'Uraque, lui dit tout bas que ce jeune homme, qu'elle vient d'armer, l'a frappée par ses yeux charmans & par sa taille de Héros. En parlant ainsi, elle jette encore les yeux sur lui, pour l'admirer de nouveau. Ces beaux yeux, cet air si noble lui rappellent Parténopex. A cette idée ses genoux tremblent, elle sent ses forces s'affaiblir. Qu'eût-ce donc été, grand Dieu! si on lui avait appris que celui qui l'intéressait tant, était ce Parténopex qu'elle croyait mort! Avec quelle ardeur alors ne l'eût-elle pas appellé à son secours; & avec quelle ardeur ce fidele Amant n'y eût-il pas volé lui-même.

Il eut eu raiſon. Car moi qui écris ceci, ſi la Belle que j'aime plus que mes yeux venait à me faire ſigne du doigt ou de l'œil, pour m'appeller à elle ; fuſſé-je en Paradis, je laiſſerais là dans l'inſtant Dieu & ſes Saints, & courrais à ma Mie.

Parténopex était tellement tranſporté d'avoir été armé Chevalier par la ſienne, comme elle le lui avait promis autrefois, qu'il ſortit de la ſalle auſſi-tôt, & alla s'enfermer dans ſa chambre, afin de ſavourer à loiſir tout ſon bonheur. Là ſon imagination s'exaltant, il ne rêva plus que joûtes & combats. Quand s'ouvrira le Tournois ! Quand pourra-t-il diſputer Mélior à tous les braves de la terre ! Oui, c'eſt moi qui l'obtiendrai, ſe diſait-il à lui-même. Qui oſerait me réſiſter ! N'ai-je pas pour aiguillon mon crime & mon amour ?

Cette confiance de la part de Parténopex annonçait quelque orgueil ; il faut en convenir. Mais il aimait : c'était Amour qui le faiſait parler ainſi ; & Amour éleve au-deſſus d'eux-mêmes ceux qu'il anime.

Il

Il rend leurs propos hardis & leur cœur intrépide.

Quant à Méliot, les efforts qu'elle avait faits pour contenir & cacher sa douleur, étaient si violens qu'elle ne put y résister davantage. Elle se sentit incommodée; & se retira, en remettant au lendemain la cérémonie. Cette retraite au reste n'était point de sa part une défaite vaine. Quoique par événement il se trouvât que sans le vouloir, & sans le savoir même, elle n'eût conféré la Chevalerie qu'au seul Parténopex, les forces lui manquaient réellement. Uraque resta auprès d'elle pendant tout le jour; mais le soir, la Princesse vint avec Parséis prendre le Comte, & elle retourna à Salence avec lui, sur son vaisseau, en attendant le jour où le Tournois s'ouvrirait.

Parséis en tout ceci jouait un rôle peu agréable. Elle aimait passionnément Parténopex, & le voyait tellement éperdu pour une autre qu'elle ne pouvait même se flatter de lui plaire un jour. En vain, pendant le tems qu'ils avaient passé seuls à Salence, elle avait essayé de parler à

ſon cœur ; ce cœur était ſourd pour elle. Cependant, quoique ſans eſpoir, l'inſenſée l'aimait toujours, & ſon unique plaiſir était d'être avec lui. C'eſt ce qui m'arrive à moi. J'aime comme elle ; comme elle je ne ſuis point aimé : & néanmoins je ne puis me tenir d'aimer. Puiſſe Dieu regarder en pitié mes maux, & pour m'en dédommager, m'accorder au moins un baiſer de ma Mie !

En éloignant Parténopex de Chédoire, l'intention d'Uraque était d'épargner au Prince des imprudences que ſon extravagant amour ne donnait que trop ſujet d'appréhender. Mais les précautions qu'elle prit pour écarter de lui le danger, furent préciſément ce qui l'y précipita. La vue de ſon Amante l'avait tellement tranſporté hors de lui-même qu'il ne ſongeait plus qu'à elle. Tout ce qu'imaginaient les deux Dames pour le diſtraire & l'amuſer lui était à charge. Enfin un jour que la chaleur les avait endormies toutes deux, l'Amant inſenſé, ne pouvant plus réſiſter à ſon impatience, s'échappe pendant leur ſommeil. Il ſe rend au port, ſe jette dans un bateau à deux

rames qu'il frete, & se met en mer. Mais à peine a-t-il perdu de vue le rivage, qu'une tempête s'éléve & le jette sur une côte voisine.

Le Seigneur de cette plage se nommait Hermant. C'était un homme féroce & cruel, mais d'une force extraordinaire; d'ailleurs très-exercé aux armes, & dont tout le plaisir était de joûter sans cesse, parce qu'il avait quelquefois celui de tuer un Chevalier. Si son adversaire n'était que vaincu, il l'enfermait dans ses prisons, & l'y faisait périr à force de mauvais traitemens, sans jamais vouloir accepter gage ni rançon. On lui conduisit Parténopex. Celui-ci demande asile. Pour toute réponse, le tyran fait un signe; & le malheureux est jetté dans un cachot.

Quand les Dames se réveillerent & qu'elles surent qu'il avait disparu de Salence, elles furent consternées. Une Lettre qui leur arriva de Chédoire en ce même moment, augmenta encore leur douleur. L'Impératrice les y invitait à une Cour-Pleniere qu'elle allait être obligée de tenir pour l'ouverture du Tournois. Que faire

dans ces circonſtances ? Quel parti prendre ? Cependant comme il était probable que notre amant, dans ſon impatience, les y aurait dévancées, elles ſe déterminerent à s'y rendre auſſi. Mais bientôt s'évanouirent leurs eſpérances ; & ce fut alors qu'il fallut le pleurer.

Hélas ! il ſe déſolait bien autrement qu'elles encore. Quelle ſituation ! Dans peu de jours allait s'ouvrir le Tournois dont ſa Maîtreſſe était le prix ; & lui, pendant ce tems, il était dans un cachot.

Le barbare qui l'y détenait ne manqua pas, ſelon ſon ordinaire, d'accourir aux joûtes. Son intention n'était pas d'y diſputer la poſſeſſion de la belle Impératrice : car il avait une épouſe ; mais il eſpérait, en combattant, pouvoir y tuer quelqu'un ; & ſa méchanceté s'en félicitait d'avance. Avant de partir, il chargea ſa femme de veiller ſur Parténopex.

Celle-ci, douce & compatiſſante autant qu'il était cruel, n'était gueres propre à un pareil emploi. Son premier ſoin, dès qu'elle vit ſon mari éloigné,

fut de descendre au cachot, pour porter au prisonnier quelques paroles de consolation & d'espoir. Il n'est plus de consolation pour moi, puisque je ne pourrai assister au Tournois, répondit le Comte; & en même tems il fondit en larmes. La douleur d'un aussi beau Chevalier attendrit la Dame. Elle lui demanda si, dans le cas où elle aurait assez de confiance en son honneur pour lui ouvrir la prison, il se sentirait capable de revenir, de lui-même & sur sa parole, s'y renfermer après le Tournois. « Je » jure sur tout ce qu'il y a de sacré au » ciel & sur la terre, répartit l'Amant » transporté, que si vous m'accordez » cette grace, plus chere pour moi que » la vie, je serai ici dans vos fers au » jour & à l'heure qu'il vous plaira me » prescrire. Au reste je n'ai en ce mo- » ment-ci d'autre garant à vous offrir » que ma seule parole : mais je posséde » des domaines considérables; je vous » en fais hommage, & dès ce même » instant je m'engage à devenir pour la » vie votre Homme-lige ».

En parlant ainsi, le Chevalier se prosterna aux pieds de la Dame. Celle-ci s'empressa de le relever; puis après l'avoir embrassé tendrement, elle ajouta : « Non, bel ami, je ne veux de vous » ni hommage ni même de serment. » Vos discours & votre figure ont gagné » ma confiance. Soyez libre : votre pa- » role me suffit. Tout ce que je vous » demande, c'est de revenir ici avant » la fin des joûtes. Vous connaissez Her- » mant : ce serait fait de moi, si à son » retour il ne vous retrouvait pas dans » ses prisons. Hélas! peut-être ai-je le » même sort à craindre, si la fortune » vous destine à périr au Tournois..... » Cher ami, songez à tous les dangers » où m'expose le service que je vous » rends; & ne me forcez pas de m'en » repentir ».

Parténopex ne put répondre à ce discours que par des protestations d'attachement & de reconnaissance éternels. La Dame lui fournit un cheval, des armes, un écu * d'argent, un vaisseau pour le voyage; & il partit. Cependant

* Bouclier.

il ne put aborder qu'à quelque diſtance de Chédoire, & fut obligé de faire une partie du chemin par terre, à travers la forêt. Cette forêt lui coûta encore bien des ſoupirs. Chaque pas qu'il y faiſait lui rappellait les plaiſirs multipliés qu'il y avait goûtés autrefois dans les jours heureux de ſes amours. Mais au moins il avait en ce moment-ci l'eſpérance de pouvoir les mériter encore.

Tandis qu'il s'occupait de ces penſées, il fut atteint par un Chevalier Eſpagnol, qui, comme lui, allait à Chédoire. Celui-ci s'appellait Gaudin-le-Blond. Ses parens l'ayant abandonné, parce qu'il avait embraſſé la Religion chrétienne, il était obligé de vivre de ſolde & de ſe faire un revenu en ſuivant les Tournois *(a)*. Son cortége conſiſtait en cinq valets, qui portaient chacun devant lui une lance, peinte en verd & ornée d'un gonfanon

(*a*) Voyez ſur cet uſage la Note (*d*) du Fabliau *des trois Chevaliers & de la chemiſe*, au premier Volume.

de taffetas ; & en autant d'Écuyers qui le suivaient, portant de même chacun, pour son service, un écu rouge, suspendu au col.

Dès que Gaudin apperçut Parténopex, il fit signe à ses gens de s'arrêter ; & après s'être avancé pour le saluer, il le pria de lui dire où il allait ainsi. Parténopex ayant répondu à sa demande, Gaudin à son tour lui apprit son nom, son pays & le motif de son voyage. « Puisque nous allons au même but, „ ajouta-t-il, permettez, Sire, que je „ vous accompagne. Je vous offre même, „ si vous ne connaissez personne à Ché- „ doire, de partager avec vous un lo- „ gement qui m'y est destiné ; & ne vous „ demande en retour que d'être mon „ compagnon d'armes. J'y consens, ré- „ pondit Parténopex. Vous n'aurez qu'à „ ordonner, je vous suivrai par-tout „. Ils arriverent sur le soir à Chédoire ; & eurent, pour logement une grande & magnifique tente, plantée le long de la prairie ; & dans laquelle se trouverent belles loges pour eux, écuries pour leurs

chevaux & valets pour leur propre service *(a)*.

Le Tournois devait s'ouvrir le lendemain matin. Au point du jour, nos deux champions se levent; ils entendent la Messe, prennent leurs armes, envoient des valets porter au lieu du combat leurs lances & leur gage de bataille, & s'y rendent eux-mêmes. La Lice devait s'étendre des deux côtés de la riviere, & être partagée en deux par le pont. Les Tournoyans en conséquence devaient se partager de même en deux troupes, & prendre leur poste les uns en deçà, les autres au-delà du pont. Bientôt ils arriverent en foule, pareils à ces nuées de

(*a*) J'ai remarqué ailleurs, en parlant des Tournois, que quand quelque Souverain, ou quelque Ville municipale, en ouvrait un, on avait soin de préparer d'avance, soit dans la ville, soit dehors dans la campagne, des logemens pour les Chevaliers qui arrivaient. Voyez T. I, Fabliau *des trois Chevaliers*.

moucherons qu'on voit en été voltiger dans la campagne; & chacun d'eux se rangea, selon son gré, dans celle des deux bandes qui lui plut davantage.

Pour Parténopex & son compagnon, ils resterent en dehors, du côté de la prairie; mais ils ne voulurent point se mêler à la troupe, & allerent se placer à quelque distance, vis-à-vis de la tour dans laquelle était l'Impératrice avec Uraquè, Parséis, & les six Juges du combat. Bientôt la bonne mine des deux Champions, l'adresse avec laquelle ils maniaient leurs armes & leur cheval, fixerent tous les yeux. Le courage qu'annonçait leur projet frappa même un des Rois Juges. Celui-ci en témoigna son admiration à Mélior, & il la pria d'envoyer savoir quel était le nom & la patrie de ces Chevaliers.

Comme il parlait encore, les deux troupes fondirent tout-à-coup l'une sur l'autre, & s'attaquerent. Mais celle du dehors étant beaucoup plus faible en nombre; il n'y eut presque point de résistance. Elle fut obligée de plier, &

perdit beaucoup de terrein. A l'instant nos deux braves piquent leur cheval; ils s'élancent à leur tour sur les vainqueurs, renversent chacun un de ceux qui sont les plus avancés, repoussent, écartent, désarçonnent ceux qui suivent; & par cette légere victoire, ils raniment les vaincus, & leur donnent le tems de se rallier.

Je supprime ici un très-long morceau: ce sont beaucoup de prouesses que l'Auteur fait faire à son Héros, tant ce jour-là que pendant les deux jours suivans.

Le troisieme jour enfin, Parténopex, après maint exploit, pénétra jusqu'au pied de la tour. Là s'adressant à Mélior: ô vous que je cherchai à voir pour mon malheur, dit-il, daignez accepter mon gage: & en même tems il lui tendit sa lance, ornée d'un gonfanon *. La Belle la prit en souriant, & la retint; sans soupçonner d'abord aucunement ni le motif ni le nom du galant Chevalier qui parlait ainsi. Mais cette

* Sorte de petit étendart.

innocente faveur fut interprétée en mal. On imagina que celui à qui elle s'adressait était un Amant favorisé ; & à l'instant tous ceux qui se trouvaient autour de lui l'attaquerent en foule. Hélas ! tel est le prétendu bonheur de ce sexe que nous envions tant. Les choses les plus indifférentes qui lui échappent sont tournées en reproche. L'Impératrice assurément ne songeait, en prenant la lance du Chevalier, qu'à faire une action de courtoisie ; & on lui en fit un crime. Cependant si elle eût su que cette lance était celle de Parténopex, elle l'eût reçue, j'en conviens, avec quelque plaisir. J'avoue même que si elle se fût trouvée seule avec lui en ce moment, elle lui aurait accordé peut-être d'autres marques de bienveillance. Mais après tout je ne l'en eusse point blâmée : car quand Dieu accorde à une femme la grace d'aimer, il lui ordonne en même tems de faire du bien à son ami ; & alors elle ne saurait pécher en l'obligeant (*a*).

(*a*) Jusqu'ici les réflexions épisodiques de

Mélior n'avait pu deviner qui lui parlait; parce que d'après tout ce qu'on lui avait dit, elle croyait Parténopex mort. Mais à son discours, Uraque & Parséis, qui le savaient en vie, crurent le reconnaître. Toutes deux pâlirent; & comme de concert, elles se retirerent dans le fonds de la tour pour se communiquer leurs soupçons. Cette retraite subite de leur part, l'altération sur-tout qui avait paru sur leur visage, frapperent Mélior, & lui donnerent à penser. Elle se rappella les paroles du Chevalier; & son imagination travaillant alors, elle quitta aussi la fenêtre, & alla trouver Uraque.

---

l'Auteur sur ses Amours & sur sa Maîtresse n'avaient été que plaisantes, ou si l'on veut pittoresques. Ici sa morale est remarquable; mais encore une fois, ce qui l'est bien davantage, c'est qu'une morale pareille se soit débitée dans ces siecles de superstition, de fanatisme, de Croisades, &c. & qu'elle s'y soit débitée impunément.

Dès que Parſéis l'apperçut, elle ſe retira, revint à ſa place, & ne fut plus occupée qu'à promener ſes regards dans la foule, afin d'y démêler celui qu'elle aimait. Je ne vous dirai pas quels étaient ſes tranſports, quand elle croyait l'appercevoir. Ceux-là ſeuls peuvent les apprécier, qui aiment ou qui ont aimé ; & cependant l'infortunée ne pouvait ſe diſſimuler qu'elle aimait en vain.

Pour l'Impératrice, elle prit la main d'Uraque, & du ton le plus affectueux lui dit : « Vous avez donc réſolu ma » mort, chere ſœur. En vain mon cœur » vous confie tout ce qu'il a de plus ſe- » cret ; le vôtre, toujours indifférent, » reſte toujours fermé pour moi. Eh » bien, ſi j'ai manqué en quelque choſe » à l'amitié que je vous devais, exigez » une ſatisfaction. Quelle qu'elle ſoit, » je l'accepte, & vous en préſente mon » gage ». A ces paroles, elle tira ſon gant, qu'elle offrit à ſa ſœur en pleurant beaucoup.

« Je ne reçois point votre gage, ré- ,, pondit Uraque touchée à ſon tour

„ jusqu'aux larmes. Vous ne m'avez point
„ offensée, & je n'ai pas plus de raisons
„ pour l'accepter que vous pour l'offrir.
„ Mais où tend ce discours ? Sans doute
„ vous avez à me faire quelques ques-
„ tions nouvelles. Parlez avec confiance,
„ vous verrez enfin si réellement je vous
„ suis attachée. Eh bien, ma chere Ura-
„ que, reprit Mélior, ce qui vient d'ar-
„ river m'a consternée, je te l'avoue.
„ Tu l'as entendue comme moi cette
„ voix si touchante, qui m'a dit, je vous
„ ai vue pour mon malheur. Hélas! elle
„ me rappelle Parténopex; elle ressemble
„ à la sienne, il me semble qu'il soit
„ sorti du tombeau pour me reprocher
„ mes cruautés. C'en est fait; il veut
„ m'y faire descendre avec lui „.

Les sanglots que poussait Mélior en prononçant ces paroles, désarmerent enfin Uraque. Elle ne put résister davantage au désespoir de sa sœur; & après lui avoir demandé pardon de la douleur où elle l'avait laissée si long-tems, elle lui raconta toute l'aventure de Parténopex, depuis le jour où elle l'avait trouvé dans

les Ardennes, prêt à périr, jusqu'à celui où il s'était échappé furtivement de Salence. Rien ne fut oublié, ni l'état affreux dans lequel l'avaient réduit ses regrets, ni les espérances trompeuses qu'il avait fallu employer pour le rendre à la vie, ni enfin ses transports lorsqu'il avait été armé par les mains de son Amante.

« L'impossibilité où il est de vivre sans „ vous nous l'a arraché tout-à-coup, „ ajouta Uraque. Je l'ai cru perdu : & „ déjà Parséis & moi nous pleurions sa „ mort. Mais enfin ce que je viens d'en„ tendre, ainsi que vous, me flatte qu'il „ vit encore, & que bientôt il ajoutera „ à notre plaisir, celui de le voir revenir „ vainqueur. Oui, c'est lui, s'écria Mé„ lior transportée, c'est lui-même ; je „ n'en doute plus. Eh ! n'aurais-je pas dû „ déja le reconnaître à sa valeur ? Ma „ chere Uraque, réponds franchement ; „ connais-tu sur la terre un homme qui „ puisse se comparer à Parténopex ; & „ jamais femme put-elle se vanter d'a„ voir un Amant aussi accompli que le

„ mien ? Hélas ! il eſt venu, au riſque „ de ſa vie, me préſenter ſa lance & „ m'offrir ſatisfaction ; tandis que c'eſt „ moi qui devais lui crier merci. Re- „ tournons, ma ſœur ; allons le voir „ combattre & jouir de ſa gloire „.

En parlant ainſi, Mélior eſſuya ſes beaux yeux, & vint à la fenêtre reprendre ſa place. Là ſes premieres paroles furent pour s'informer quels étaient les événemens du Tournois. “ Madame, „ répondit Corſoul, l'un des ſix Rois „ Juges, tous les regards ſont fixés ſur „ le Chevalier à l'écu d'argent. Depuis „ l'inſtant où vous avez pris ſa lance, „ les combattans ſemblent n'en vouloir „ plus qu'à lui ſeul. Mais il ſe défend „ avec avantage. Déja même il eſt preſ- „ que hors de la foule. Voyez comme, „ par-tout où il frappe, on s'écarte de- „ vant lui „.

Il y eut quelques-uns des Rois Juges, qui prierent l'Impératrice de faire attention auſſi à certains autres combattans qu'ils lui montraient. Mais elle était toute entiere à Parténopex ; ſes yeux ne

voyaient que lui, & ne le perdaient pas un ſeul inſtant. Si on lui portait un coup, elle ſe levait avec précipitation, comme pour le lui parer en le recevant elle-même. En vain Uraque la prenait de tems en tems par le bras, & cherchait à la fixer à ſa place : à meſure qu'elle voyait Parténopex, preſſé par les combattans, avancer ou reculer, elle-même involontairement avançait ou reculait ſur ſon ſiége. Ah! s'il eût dépendu d'elle d'ordonner la fin du Tournois, & d'en nommer le vainqueur, le beau Chevalier n'eût pas tardé longtems à être couronné.

En ce moment s'avança le Roi de France, dans l'eſpoir de faire quelque proueſſe capable de fixer l'attention des Juges. L'Empereur d'Allemagne qui l'apperçut, voulut ſe meſurer avec lui; mais comme ils ſe portaient le premier coup de lance, les Allemands fondant tous enſemble ſur le Monarque Français, le renverſerent avec ſon cheval. Déjà l'Empereur s'apprêtait à le ſaiſir. Parténopex voit le danger du Prince ſon parent. Il

crie *Monjoie (a)*, fond à ſon tour ſur l'Empereur & le déſarçonne. Dans l'inſtant il eſt aſſailli par toute la troupe Allemande. Les Friſons & les Saxons viennent ſe joindre à ceux-ci : mais d'un autre côté, au cri du Héros, les Français, Normands & Bretons avaient volé au ſecours de leur Roi. La mêlée devient affreuſe ; on ſe bat avec acharnement. Cependant les Français, ſoutenus de Parténopex & de ſon brave compagnon Gaudin, parviennent à remonter le Monarque & à le tirer de la foule (*b*).

(*a*) *Monjoie S. Denis*, ou par abréviation *Monjoie*, était, comme on ſait, le cri de guerre de nos Rois & de leurs armées.

(*b*) Toute cette aventure du Roi de France renverſé de cheval par les Allemands, ſur le point d'être fait priſonnier, & ſauvé par la valeur de quelques-uns de ſes Sujets, eſt abſolument la même que celle de Philippe-Auguſte à la bataille de Bouvines. On dirait que le Poëte a eu deſſein de flatter ſon Roi & ſa Nation, en rappellant à leur mémoire

Celui-ci déclare tout haut qu'il doit la vie au Chevalier. Il lui en témoigne sa reconnaissance. Les Français le comblent d'éloges ; mais lui, qui ne voulait point être reconnu par eux, leur répond en Grec, comme s'il n'entendait point leur langue ; & sans plus tarder, il s'enfonce de nouveau dans la mêlée.

Rien de tout ceci n'avait échappé à Mélior. Coursoul, qui d'après la valeur qu'avait montrée Parténopex depuis le commencement du Tournois, s'était affectionné à lui, demanda aux autres Juges, ses confreres, ce qu'ils pensaient de son Héros. Tous en parlerent comme Coursoul ; & ils ne pouvaient au reste en parler autrement. Cependant,

---

cette journée honorable pour les armes françaises. Si cette conjecture est vraie, c'était de sa part un trait d'esprit assez adroit ; mais alors aussi son poëme, au lieu d'être du XIIe siecle, comme j'ai dit plus haut que je le soupçonnais par le langage, aurait été fait au commencement du XIIIe.

comme dans toutes les affaires de ce genre on a toujours un protégé, un ami, auxquels on s'intéresse, quelques-uns ajouterent qu'il n'était pas encore bien décidé si le Chevalier à l'écu d'argent était le meilleur du Tournois.

A ce discours, l'Impératrice eut de la peine à se contenir. Il eût été bien doux pour elle en ce moment de plaider la cause de son Ami: mais elle craignit de se trahir, si elle prenait sa défense; & se contenta de dire modestement & en baissant les yeux: « Pour moi, chers » Sires, il ne me convient pas de pro- » noncer devant vous sur les beaux faits » d'armes: mais quant au Chevalier dont » vous parlez, il me semble que s'il » n'est pas le plus brave du Tournois, » il y en a beaucoup qui le sont moins » que lui ».

Pendant ce tems, les Allemands, furieux de s'être vus arracher leur proie, s'étaient de nouveau formés en ligne; & sous la conduite d'Hermant, Duc de Baviere & neveu de l'Empereur, ils étaient revenus charger une seconde fois

les Français. Ceux-ci avaient été surpris en désordre, & obligés de reculer jusqu'à la rue du château. Mais Parténopex accourut encore une fois à leur secours. Du premier coup de lance, il jetta au loin Hermant sur le sable. Gaudin, qui le suivait, désarçonne de même un de leurs Chefs. Mais le Chevalier Espagnol est attaqué tout-à-coup par un corps de Sarrasins; & d'un coup de massue, renversé sous leurs chevaux. Non, jamais fureur n'égala celle que ressentit en ce moment Parténopex. Il fond sur le Sarrasin qui avait terrassé son ami, lui porte sa lance sous l'aïsselle, & le perce d'outre en outre : puis tirant l'épée, il frappe à droite & à gauche, fend des têtes jusqu'aux dents, écarte tout le monde, & donne le tems à Gaudin de remonter sur son cheval.

Autour de lui se frappaient de même des coups épouvantables. Les Ducs de Saxe, de Flandres, de Lân, de Bourges & de Normandie; les Rois de Sicile, d'Achaïe, de Syrie, de Valence & d'Angleterre, combattaient à outrance. Je ne

vous parle pas des prouesses des simples Chevaliers : car dans toutes les affaires, le pauvre, quelque mérite qu'il ait, est toujours oublié; on ne fait mention que du riche. Pour Parténopex, Amour ne lui permettait pas de combattre d'une maniere ordinaire. Son unique ambition était d'effacer à lui seul les exploits de tous les autres; & au reste, peu lui importait de mourir, s'il n'était pas nommé vainqueur du Tournois.

En ce moment le Roi de France ramenait à la charge ses Chevaliers pour prendre sa revanche sur les Allemands. Il reconnaît Parténopex, & lui propose de charger avec lui, à la tête de sa troupe. Le Héros l'accepte. Tous deux mettent la lance en arrêt. Le Roi alors crie de toute sa force *Monjoie*. Les Français répétent le cri avec une ardeur égale, & on s'élance sur la troupe ennemie (*a*).

(*a*) J'ai cru ne devoir rien supprimer de tous ces détails, parce qu'ils nous peignent très-bien ce que c'était que ces Tournois si fameux, & la maniere dont on s'y battait.

Du premier choc, elle eſt forcée de reculer de la portée d'un trait. En vain elle veut regagner ſon premier avantage : elle perd du terrein de plus en plus; & ſi la nuit n'était ſurvenue, je ne ſais ce qui fût arrivé.

Les ténèbres ſéparerent les combattans. Chacun ſe retira; mais Parténopex & Gaudin ne quitterent la lice que les derniers de tous; & tous deux ils ſortirent au petit galop, l'écu au poing & la lance en arrêt. Leur conduite fut remarquée, & fit dire aux Juges que les deux Champions, après avoir bien commencé, finiſſaient bien encore. Il n'en fut pas ainſi de certaines perſonnes, qui avaient ſujet d'être jalouſes d'eux. Celles-ci ne les virent paſſer qu'avec envie; mais tous ceux qui aiment les belles actions & les braves gens, les admirerent & leur applaudirent.

Je ne vous dirai point quels étaient au milieu de tout ceci, les ſentimens de Mélior. Qui pourrait exprimer la douleur qu'elle reſſentit, lorſqu'elle vit ſon Ami s'éloigner, ſans qu'il lui fût permis

ni de le ſaluer, ni de lui témoigner quelque amour. Elle le ſuivit long-tems des yeux; enfin, quand il diſparut, elle devint tout-à-coup triſte & rêveuſe, & eut beaucoup de peine à retenir ſes larmes. La retraite des Juges lui laiſſa la liberté de ſoulager ſon ame. Que n'eût-elle pas donné pour avoir celle de le ſuivre dans ſa tente! Mais hélas! ſon rang, ſa dignité, ſon ſexe, tout la retenait. Elle eut au moins la conſolation de parler de lui avec Uraque; & dès que le ſoleil parut, elle ſe rendit à la tour, dans l'eſpérance de le voir arriver bientôt.

La fatigue du jour l'avait promptement aſſoupi. Il fallut que Gaudin le réveillât. Tous deux arriverent les premiers ſur le champ de bataille; & c'eſt ce que remarquerent encore les Rois Juges. Mais Mélior s'en était apperçue avant eux. Uniquement occupée à chercher ſon Amant, ſes yeux attentifs l'avaient reconnu ſans peine; & alors ſon cœur avait palpité, comme s'il eût voulu s'élancer au-devant du Jouvenceau.

Cependant les portes du château s'ouvrirent ; & ceux des Chevaliers qu'on y avait logés, sortirent en foule pour se rendre au Tournois. Dans ce nombre était un certain Armand, que sa laideur avait fait surnommer le Laid. Celui-ci, jaloux d'arriver avant eux au lieu du combat, pique son cheval, & part au galop. Parténopex qui le voit venir, court contre lui, la lance baissée. Il l'enleve de dessus la selle, & le jette à dix pas de là sur le sable. Après quoi il prend son cheval & l'emmene.

Ce fut par cette prouesse, faite sous les yeux de sa Mie, qu'il voulut commencer la journée. Néanmoins, peu s'en fallut qu'il ne s'en repentît ; car les Chevaliers qui suivaient coururent sur lui, pour venger Armand : mais Gaudin les arrêta en leur faisant face, & il favorisa ainsi la retraite de son ami.

Si la victoire de Parténopex avait réjoui Mélior, le danger qu'il courut ensuite la fit pâlir. Ainsi se comporte Amour. Tour-à-tour il devient doux & cruel : tour-à-tour il nous départ les tour-

mens & le repos, la ſageſſe & la folie, la honte & l'honneur. Combien eſt à plaindre un cœur qui en eſt affligé! Hélas! quand ce mal lui fait perdre la raiſon, devons-nous le blâmer de ſa folie? Non; c'eſt une fievre qui le ſaiſit tout-à-coup, ſans qu'il puiſſe ni la prévoir, ni s'en guérir. Eh! faut-il s'étonner qu'une fievre trouble le cerveau? Si nous écoutions la prudence, elle nous dirait de n'aimer que la plus belle & la plus ſage; mais dans le délire dont je vous parle, on n'écoute point la prudence. Voilà pourquoi chaque Amant croit avoir pour Mie le Phénix des femmes; voilà pourquoi belles & laides, ſages & folles, toutes ſont aimées. Pour moi au reſte, je m'applaudis fort de ce que les choſes ſont ainſi: car s'il n'y avait que les qualités eſtimables, la beauté, la ſageſſe, la franchiſe & la douceur, qui fiſſent aimer, on n'aimerait que ma Dame, & le monde entier me la diſputerait. D'un autre côté, quoique ſans rivaux, je n'en ſuis pas plus heureux. L'ingrate, hélas! ſait trop

bien qu'elle eſt belle, ſon miroir le lui a répété trop ſouvent ; & de-là naît cette rigueur inflexible avec laquelle elle rejette ſi conſtamment mes tendres prieres.

Bientôt tous les Tournoyans furent arrivés dans la lice. A meſure qu'ils y entraient & qu'ils appercevaient Parténopex, ils ſe le montraient les uns aux autres avec un air d'admiration. Le Comte fut infiniment flatté de cette marque d'eſtime, & elle lui inſpira un nouveau courage. Gaudin d'ailleurs, pour l'animer, lui parlait ſans ceſſe de Mélior. Depuis l'ouverture du Tournois, ce fidele compagnon s'était dévoué à la gloire de ſon ami ; & quoiqu'il eût été jaloux de gagner le prix pour lui-même, il ſemblait pourtant n'avoir combattu que pour le lui procurer.

Je ne puis vous raconter toutes les proueſſes par leſquelles ils couronnerent cette derniere journée. Elles furent telles, que Courſoul ne put s'empêcher de dire : « Si Dieu conſerve la vie au Che- » valier à l'écu d'argent, il méritera,

» ſelon moi, d'être couronné ». A ces paroles, Mélior palpita de plaiſir. Néanmoins elle fut aſſez maîtreſſe d'elle-même pour ne rien répondre; mais dans le fond de ſon cœur elle adreſſa une priere à Dieu, pour qu'il préſervât de bleſſure le Chevalier à l'écu d'argent.

Le dernier exploit du Héros fut contre le Soudan de Perſe. Celui-ci était un des Amans de Mélior les plus ardens, & c'était un de ceux qui avaient le plus cherché à la mériter par ſon courage. Il ſe ſurpaſſa encore ce dernier jour. Vous euſſiez dit la foudre & le tonnerre. Partout où il ſe portait, on s'écartait devant lui; ou l'on était renverſé. Parténopex le chercha, pour ſe débarraſſer, s'il le pouvait, d'un concurrent ſi redoutable. Ils ſe battirent avec toute la fureur que doivent éprouver deux rivaux jaloux. Long-tems la victoire reſta incertaine; mais enfin, le Soudan ſuccomba, & il fut déſarçonné.

La nuit qui ſurvint termina le Tournois. Les Banniers ſonnerent du cor, & chacun ſe retira. Cependant l'Im,

pératrice, ſous prétexte de favoriſer l'écoulement de la foule, ordonna d'allumer des flambeaux. Mais ſa véritable intention n'était pas celle qu'elle alléguait. Elle voulait jouir encore pendant quelques inſtans, de la vue de Parténopex; & en effet, on pouvait le diſtinguer à ſon écu d'argent, quoique cet écu fût découpé entiérement par les coups d'épée. Avant de ſortir de l'enceinte, il vint, ſous la fenêtre de l'Impératrice, le jetter à ſes pieds; comme l'hommage de ſon reſpect, ainſi que le témoignage de ce qu'il avait fait pour elle.

De-là il ſe retira dans ſa tente: mais de toute la nuit il ne put repoſer. Les Juges devaient, le ſurlendemain, nommer le vainqueur du Tournois; & lui, pendant ce tems, il ſe voyait obligé de retourner dans ſa priſon. D'ailleurs l'incertitude de ce jugement l'inquiétait. Il ſe rappellait les proueſſes diverſes de ſes rivaux, & ſur-tout celles du Soudan de Perſe. Déja ſon imagination effrayée lui repréſentait ce Monarque heureux, cou-

ronné par les Juges, devenu l'Époux de Mélior, & careſſé par elle. De ſon côté le Soudan ſe déſeſpérait; & il pleurait de rage, en ſongeant que Parténopex l'avait vaincu. Il en était ainſi des autres Souverains, Princes ou Chevaliers, qui étaient venus à Chédoire dans l'eſpérance de mériter Mélior. Tous paſſerent la nuit dans l'agitation & les douleurs. Mélior elle-même ne fut pas plus tranquille. De toutes parts enfin l'on ſoupirait.

Au point du jour, Parténopex prit congé de Gaudin, en lui annonçant qu'il allait le quitter pour rentrer dans les cachots d'Hermant. « Non, vous ne me » quitterez point, répondit Gaudin : je » vous ai voué une amitié éternelle; je » veux vous ſuivre chez le brigand, le » défier au combat, & au prix de ma » vie, s'il le faut, vous rendre la liberté ». A l'inſtant il fit ſeller ſon cheval. Nos deux bons amis partirent enſemble; & ils furent reçus avec conſidération & amitié par l'épouſe d'Hermant. Mais la Dame venait d'apprendre que ſon mari

avait été tué dans le Tournois. En conſéquence elle rendit au Comte ſa parole, & lui déclara qu'il était libre. Après les remerciemens que méritait un pareil procédé, Parténopex repartit à l'inſtant avec Gaudin, & il revint le jour même coucher à Chédoire, afin d'aſſiſter le lendemain au jugement.

L'aube n'avait point encore paru, que l'amoureux Chevalier, impatient de ſe rendre au lieu de l'aſſemblée, éveilla ſon compagnon. Cet empreſſement fit rire Gaudin. « Pendant le Tournois, dit-» il, c'était moi qui étais obligé de » vous réveiller: aujourd'hui il n'en eſt » plus beſoin, l'amour ſuffit. Mais dor-» mons encore, croyez-moi. Rien ne » preſſe. En arrivant tard au contraire, » nous ſerons remarqués. Au reſte ſi » vous vouliez l'être encore davantage, » nous n'aurions qu'à arriver au galop, » la lance haute, & le gonfanon dé-» ployé; comme nous fîmes pour entrer » dans la lice, au jour des combats. » Enfin je ſuis d'avis que nous dînions » avant de partir. La nourriture ainſi

» que le sommeil, réparent les forces.
» L'un & l'autre ajoutent même à la
» beauté; & vous devez vous attendre
» à paraître, ainsi que moi, la tête nue
» & le corps désarmé ».

Parténopex suivit ce conseil. Les deux Chevaliers dormirent; puis ils dînerent: après quoi, faisant mettre sur leur cheval une housse de soie qui traînait jusqu'à terre, ils se rendirent au lieu de l'assemblée, l'écu au poing, la lance sur feutre (*a*); de même que s'ils venaient pour joûter. Cependant les housses des deux chevaux ne se ressemblaient point. Celle du cheval de Gaudin était vermeille, & celle de Parténopex était blanche; afin de rappeller la couleur des armes qu'avaient portées les deux Champions pendant le Tournois.

Le lieu destiné pour cette décision si

(*a*) Le feutre était un morceau d'étoffe; attaché à la selle, & sur lequel le Chevalier, pour ne point se fatiguer, posait le pied de sa lance, lorsqu'il la tenait debout.

importante, était la prairie même où l'on avait combattu. Là se trouvait une premiere enceinte dans laquelle était le siége que devaient occuper les six Rois Juges. Outre celle-ci on en avait pratiqué une autre, contiguë à la leur. Enfin, autour d'eux, & jusqu'à une distance considérable, était en foule, cette multitude immense de Noblesse & de Peuple qu'avait attirée la cérémonie.

D'abord, par un premier jugement, ils nommerent ceux des Chevaliers qui s'étaient le plus distingués au Tournois. C'était dans ce nombre que devait être choisi le Vainqueur. Ils les firent entrer dans la seconde enceinte : puis ils envoyerent avertir l'Impératrice qu'on n'attendait plus que sa présence pour prononcer.

Mélior était dans la tour; en proie à ces transes affreuses qu'éprouve un malheureux qui attend son arrêt de mort. Quoiqu'Uraque & Parséis cherchassent à la rassurer, elles-mêmes n'étaient pas moins inquiétes. Enfin elle arriva, toute tremblante. Le ciel était pur & sans

nuage ; mais à la vue de cette Beauté si parfaite, on eût dit que le soleil, pour la rendre plus éblouissante encore, étalait lui-même plus d'éclat. Sa taille, sa figure divines enchanterent tous les yeux. Et en effet on ne pouvait reprocher à ses charmes qu'un air triste & un peu de pâleur ; mais on ignorait quelle était la cause de ce léger défaut. Gaudin fut le seul qui ne l'admira point : ses yeux trompés trouverent Uraque plus belle.

Dès que Mélior fut assise, Anfort, le plus vieux comme le plus éloquent des Juges, se leva pour parler. D'abord, après quelques complimens à l'Impératrice sur sa beauté qui avait occasionné un Tournois si magnifique & des prouesses si brillantes, il protesta que dans le premier choix que ses compagnons & lui venaient de faire des Chevaliers les plus braves, l'impartialité la plus sévere avait été seule écoutée. Cependant il convint que dans ce nombre il y avait six Preux qu'on devait distinguer encore de tous les autres : trois Chrétiens, savoir le Roi de France, Gaudin, le Chevalier

à l'écu d'argent ; & trois Sarrasins, le Roi de Syrie, celui de Nubie, & Margaris, Soudan de Perse. Anfort fit l'éloge de chacun d'eux ; mais il remarqua que le Roi de France & Gaudin s'étant retirés pour ne point concourir avec le Chevalier à l'écu d'argent, il ne restait que quatre concurrens, entre lesquels il fallait choisir. Quant à lui, il avoua que le choix l'embarrassait ; & sans vouloir en aucune façon prononcer sur le vainqueur, il s'en remit entiérement à la décision des Rois ses confreres.

Cette circonspection apparemment fit impression sur l'esprit de ceux-ci ; car tous garderent le silence, comme si chacun d'eux eût craint d'être le premier à ouvrir un avis. Clarins enfin, moins timide, prit la parole, & se déclara pour Margaris. L'Impératrice selon lui ne pouvait faire un meilleur choix ; d'autant plus qu'indépendamment du mérite, le Soudan apportait en dot des Etats considérables, & qu'il promettait de se faire Chrétien avec tous ses Sujets.

Soit que les Juges n'osassent point contredire

tredire Clarins, soit que son avis fût le leur, aucun d'eux ne lui répondit; & leur silence parut une approbation. Corsoul fut le seul qui prit le parti de Parténopex. Mais que pouvait cette faible recommandation en faveur d'un Chevalier qui, plaidant devant des Rois, n'avait que des qualités à opposer au crédit d'un autre Roi comme eux?

C'en était fait. On allait adjuger le prix au Païen, & prononcer à l'Impératrice son arrêt de mort, lorsque le vieux Hernold se leva. Hernold était celui-là même qui, au commencement des troubles excités dans l'Empire par la rivalité des Amans de Mélior, avait proposé un Tournois pour les terminer. Aussi les Barons, par considération pour sa sagesse & ses vertus, s'étaient-ils fait une loi de le donner pour adjoint aux Rois Juges, quoiqu'il ne fût que simple Chevalier. Hernold, dans le cours de sa longue vie, n'avait encore à se reprocher aucune injustice; & rien au monde, promesses ni menaces, puissance ni

crédit, n'était capable de le faire prononcer contre sa conscience.

Il parla sur les quatre concurrens, rendit à chacun d'eux la justice qui leur était due; mais quand il en fut au Chevalier à l'écu d'argent, il ne put tarir sur les louanges de ce jeune Héros, si intéressant par sa beauté & par des exploits sans exemple jusqu'à lui. « On „ nous objecte, ajouta Hernold, que le „ Soudan apporte à Madame de vastes „ États. Eh! Messieurs, si le Chevalier „ devient son époux, n'en aura-t-il pas „ d'assez grands? D'ailleurs, avec „ tant de courage, ne sera-t-il pas le „ maître, quand il le voudra, d'en con- „ quérir d'autres? Nous qui aimons, „ nous qui devons aimer notre sainte „ Religion, craignons, Messieurs, d'in- „ troduire chez nous une Religion étran- „ gere. Le Soudan promet de se faire „ Chrétien, dit-on: mais qui osera ré- „ pondre que quand il sera notre maître, „ il n'emploiera point la ruse & la vio- „ lence pour nous forcer à embrasser sa

„ foi : Voici un Français, qui eſt Chré-
„ tien, qui réunit toutes les qualités
„ que nous pouvons déſirer ; quel choix
„ meilleur avons-nous à faire ? Au reſte,
„ en parlant ainſi, j'ignore ſi je déplais
„ à Madame, ou ſi je lui ſuis agréable ;
„ ſes ſentimens ſur l'époux qu'elle déſire
„ me ſont parfaitement inconnus : mais
„ j'ai cru devoir m'aquitter envers elle,
„ en rendant ce témoignage à la vérité ;
„ & je défie qui que ce ſoit de m'y re-
„ procher un mot qui annonce la flat-
„ terie ou le menſonge „.

Ce diſcours hardi & ſenſé interdit tellement les Juges, qu'aucun d'eux n'entreprit d'y répondre. Mélior à qui il avait en quelque ſorte rendu la vie, profita habilement de la circonſtance.
« Chevalier, dit-elle à Hernold, vous ne
„ démentez point cette réputation d'inté-
„ grité & de juſtice que vous avez ſi
„ juſtement méritée ; & quant à moi je
„ me vois forcée d'applaudir à vos diſ-
„ cours ainſi qu'à votre conduite. Mais
„ quand il s'agit de prendre un Maître
„ pour la vie, une femme, Sire, ne

„ doit se décider qu'en tremblant. Vous „ avez vanté beaucoup la beauté du „ Chevalier Français : moi qui ne l'ai vu „ que sous les armes, je le connais brave ; & ce mérite est beaucoup plus „ grand à mes yeux. Le choix que Clarins a fait du Soudan pour mon époux „ ne peut de même que m'honorer infiniment. Je vois que vous avez également tous deux consulté mon honneur : mais des deux rivaux lequel „ choisir ? Vous, Corsoul, en qui j'ai „ connu jusqu'ici tant de loyauté, dites-moi pourquoi maintenant vous gardez „ le silence ; tandis que vous pourriez „ peut-être en ce moment éclairer mon „ esprit & régler mon choix „ ?

Par cette affectation d'indécision & d'indifférence, Mélior en imposait à ses Juges ; mais en même tems qu'elle feignait de consulter Corsoul, l'adroite Princesse s'adressait à celui d'entr'eux qui était le plus affectionné à Parténopex, & le seul qui eût opiné en sa faveur.

Corsoul répondit à peu-près comme elle l'avait prévu. Cependant il proposa

un expédient. « Quand notre Sexe veut
„ se choisir une épouse, dit-il, c'est or-
„ dinairement la beauté qui le déter-
„ mine. Pourquoi le Sexe de la Reine,
„ en pareil cas, ne jouirait-il pas des
„ priviléges du nôtre ? Et puisque les
„ deux Amans qu'on propose à Madame
„ sont égaux en mérite, pourquoi ne
„ lui laisserait-on pas la liberté de choisir
„ entr'eux celui dont l'extérieur & la
„ figure lui plairont davantage ? Que
„ tous deux quittent leurs armes; qu'ils
„ paraissent devant elle avec leurs sim-
„ ples habillemens, & qu'elle pro-
„ nonce „.

L'avis de Corsoul fut adopté. Les Officiers du Soudan vinrent le désarmer; & comme il était arrivé au Tournois avec tout le faste de la Royauté, il reparut bientôt couvert d'habits magnifiques, qui relevaient sa haute taille & sa mine fiere. Parténopex au contraire, qui sortait des prisons d'Hermant, n'avait, ni un habillement pour changer, ni un valet pour le servir. Il fallut que Gaudin lui aidât à se désarmer : & ce bon ami ne

le fit qu'en pleurant; tant il craignait que la faveur ne l'emportât sur le mérite.

Le Comte approcha enfin; mais d'un pas timide, les yeux baissés & rougissant de honte; car il n'osait jetter la vue sur celle qu'il avait trahie. Ses vêtemens étaient ceux qu'il portait par-dessous ses armes; c'est-à-dire, des chausses teintes en écarlate, une ceinture de soie à franges d'or, & une simple chemise, dont le collet était un filet de soie de la même couleur que les chausses. A travers ce collet, on appercevait encore, malgré le bain, les camois des mailles (*a*); &

(*a*) En parlant de la cotte de mailles, au premier Volume, j'ai dit que pour empêcher cette chemise de fil d'archal de meurtrir la peau, on se matelassait le corps, en dessous, avec des étoffes rembourrées. Cependant comme il y avait des endroits, tels que le cou, qu'il n'était pas aussi aisé de garnir, elle y laissait des marques. Ces marques s'appellaient Camois, & on les faisait disparaître par le

ces meurtriſſures, faites ſur une peau plus blanche que l'aubépine, ſemblaient ajouter à ſon éclat.

Que ne fait point la beauté ! Celle de Parténopex était telle que les ſpectateurs ravis, s'écrierent unanimement qu'il n'y avait qu'un pareil époux qui fût digne de Mélior; & que Mélior, qui fût digne de lui. A cette acclamation univerſelle, Hernold demanda aux Juges s'ils étaient d'un avis différent de celui de l'aſſemblée. Ils répondirent que cet avis était le leur, pourvu que ce fût auſſi celui de l'Impératrice. Celle-ci, interrogée à ſon tour, répartit, avec cet air d'indifférence qu'elle avait affecté d'abord : « Je me „ flattais, Meſſires, d'obtenir de vos „ mains le Soudan pour époux; & c'était „ à lui, puiſqu'il faut vous l'avouer, „ que ſe deſtinait mon cœur. Vous en

---

bain, dont la chaleur, en rétabliſſant le cours des fluides qui ſe trouvaient arrêtés, rendait au tiſſu de la peau l'élaſticité qu'il avait perdu.

„ avez ordonné autrement ; j'obéis fans „ murmure, & me soumets à vos loix. „ C'est à vous, Hernold, que je dois „ le Maître que je vais avoir ". Hernold trompé, s'excusa, comme il put, en alléguant le bien de l'Empire. Pour le Soudan, malgré le prétendu amour qu'on lui témoignait, il se retira confus & désespéré ; mais dans son ame il jura de périr ou de se venger.

La surprise & la joie avaient tellement saisi Parténopex, qu'à peine il pouvait se soutenir. Corsoul vint le prendre par la main, & le conduisit à l'Impératrice, sous le manteau de laquelle il le fit entrer. Après tant de douleurs, cette fidelle Amante se voyait donc assurée de le posséder pour jamais ! Dans son transport elle s'oublia elle-même, & l'embrassa tendrement, en le serrant de toute sa force entre ses bras, comme si elle eût craint de le perdre encore. Une multitude immense avait les yeux fixés sur elle ; les siens ne voyaient que Parténopex. Prudence, raison, respect humain, tout se taisait en ce moment ; l'amour parlait seul, seul il était écouté.

Oh! que le bonheur de cet Amant me fait envie! Sa Mie le prévient par ſes careſſes, il va jouir d'elle cette nuit même: & moi, je n'entrevois aucun eſpoir de jouir un jour de la mienne. Pourquoi faut-il hélas! qu'Amour m'abreuve de toutes ſes douleurs, ſans que jamais il m'ait conſolé par aucun de ſes plaiſirs!

Mélior conduiſit ſon nouvel époux au palais, pour y prendre les habits & les ornemens qui convenaient à ſa dignité; & de-là, tous deux ſe rendirent à l'égliſe, où le Patriarche les unit & les couronna. Je ne vous décrirai point la magnificence avec laquelle furent célébrées leurs nôces, l'affluence nombreuſe de Princes & de Chevaliers qui s'y trouverent, les jeux de Jongleurs, les combats d'animaux, les faits merveilleux d'Enchanteurs; enfin, tous les plaiſirs & amuſemens dont elles furent accompagnées. Je vous dirai ſeulement, que, ſoit par les dépenſes qu'elles occaſionnerent, ſoit par les préſens ſans nombre que firent les deux époux, le tréſor de l'Impératrice ſe trouva épuiſé. Le Roi de France ne pouvait exprimer

la joie qu'il ressentait en voyant son ami . son bon cousin Partténopex, parvenu à tant d'honneurs. Il ne le quitta qu'avec bien du regret; mais il fallait qu'il retournât dans son Royaume. Tout ce qu'il y avait là de Noblesse se retira comme lui; & le nouvel Empereur resta seul avec sa Mie, parfaitement amoureux & parfaitement content.

Telles sont ses aventures véritables, que j'avais entrepris de raconter; parce que celle qui est mon ame & ma vie, celle qui a la taille si belle & les yeux si doux, me l'avait ordonné. Mais autant j'étais joyeux, lorsque je commençai mon récit; autant je suis triste en le finissant. Je me flattais que ma Dame m'en saurait quelque gré, & que peut-être elle se ferait un devoir de m'en récompenser. Je me suis trompé. Peine & travail, tout est perdu. L'ingrate ne m'a pas même payé d'un sourire ou d'un regard favorable. Malgré ce traitement néanmoins, je ne puis m'empêcher de l'aimer toujours avec la même ardeur; je me suis fait son Homme-lige pour la vie, & lui suis tellement

dévoué, que si d'un regard seulement elle m'ordonnait de continuer cette Histoire, à l'instant je la reprendrais.

Eh bien, continuons donc, puisqu'elle le veut. Parlons de ce fidele Ancel, que Parténopex délaissa au moment d'entrer dans les Ardennes, & qui fut désespéré d'avoir perdu son bon Maître. Parlons de ce Gaudin, dont l'amitié fut si utile à mon Héros pendant le Tournois; de ce Soudan Margariz, à qui Mélior avait fait accroire si adroitement qu'elle l'aimait, & qui dans sa fureur avait juré de se venger sur son rival. Quoique navré de douleur, je vais vous conter tout cela; ma Dame l'ordonne. Et après tout, l'amour qu'elle m'a inspiré a besoin de distraction. Si mon esprit était toujours occupé d'elle, mes maux sont tels que bientôt il faudrait mourir. Oui, je mourrai par elle; puisqu'il n'y a qu'elle qui puisse me guérir, & que son cœur s'y refuse. Je vais lui obéir néanmoins, en me recommandant à ses bontés, en la recommandant elle-même à Dieu, ainsi que toutes les femmes aimables qui lui ressem-

blent. Puiſſe notre Sire, quand elles ne ſeront plus, les placer toutes avec diſtinction dans ſon Paradis! Et puiſſe-t-il m'accorder à moi la grace de jouir, pendant une éternité, d'une compagnie ſi charmante.

Celui-là naquit vraiment heureux, qui après bien des traverſes éprouve enfin une ſituation tranquille, qui poſſède tout ce qu'il deſire, & ne connaît plus ſes maux paſſés que pour les raconter. Tel était le bel Empereur. Il voyait ſes vœux accomplis, celle qu'il aimait plus que lui-même devenue ſon épouſe, & ſes anciennes douleurs effacées comme un ſonge. Mais il n'eſt point de bonheur parfait, excepté celui que Dieu accorde à ſes Elus.

L'Auteur, dans cette ſeconde partie de ſon Poëme, nous repréſente Parténopex, vivant avec le vieil Hernold & ſon ami Gaudin. Il les a comblés de graces en récompenſe des ſervices qu'il a reçus d'eux. Un jour à la chaſſe il rencontre ſon ancien Ecuyer Ancel, qui de chagrin d'avoir été abandonné par lui, s'était retiré dans un bois où il vivait en dé-

ſeſpéré. L'Empereur le ramene à ſa Cour. Mais tout-à-coup le Soudan de Perſe vient débarquer à Chédoire avec une armée innombrable, il y met tout à feu & à ſang. Après quelques négociations inutiles, Parténopex eſt obligé d'en venir aux armes.

Le Roman n'eſt point achevé; ſoit que la mort ait empêché l'Auteur de le finir, ſoit qu'il ſe ſoit laſſé de travailler pour une Maîtreſſe qui l'en récompenſait ſi mal.

Fin du cinquieme Volume.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux la seconde Edition des *Fabliaux ou Contes du douzieme & du treizieme siecle*, en cinq volumes *in-18*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce quinze Novembre mil sept cent quatre-vingt-un.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

ERRATA.

Tome I.

Page vj. le Gaule : *lisez* la Gaule.

—— *lxxij.* de défis : *lisez* des défis.

—— *xcv.* de Bern : *lisez* de Berne.

—— *cxij.* de la Halle : *lisez* de le Halle.

—— 109. de Phéniciens : *lisez* des Phéniciens.

—— 225. l'un des fenêtres : *lisez* l'une des fenêtres.

—— 275. fur l'échaffaud : *lisez* fous l'échaffaud.

Tome II.

Page 24. j'ai fait connaître : *lisez* je ferai connaître.

—— *Ibid.* foupçonne de les embellir : *lisez* foupçonne pas de les embellir.

—— 156. r mité : *lisez* infirmité.

—— 184. vaffaux de Seigneur : *lisez* vaffaux du Seigneur.

—— 309. manufrit : *lisez* manufcrit.

—— 422. Melan : *lisez* Meulan.

Tome III.

Page 1. *Fabliaux par Courtebarbe. Nota.* Le nom de Courtebarbe doit être placé plus bas vis-à-vis le titre *les trois Aveugles de Compiegne.*

Page 79. dans Philippide : *lisez* dans sa Philippide.

—— 400. *Nota.* la citation marginale doit se trouver vis-à-vis le dernier alinea de la page.

—— 406. de le recevoir : *lisez* de le revoir.

—— 424. son honneur : *lisez* son bonheur.

Tome IV.

Page 24. je j'ai : *lisez* je l'ai.

—— 193. deux jeunes gens ; *lisez* des jeunes gens.

—— 214. inviter l'oncle : *lisez* inviter le pere.

—— 278. répondit-il : *lisez* répondit Gui.

Tome V.

Page 2. chef-d'œuvres : *lisez* chefs-d'œuvre.

—— 144. faifaient : *lisez* faisaient.

—— 193. qu'il l'attendaient : *lisez* qui l'attendaient.

—— 224. cet mot : *lisez* ce mot.

—— 311. le jeune Conte : *lisez* le jeune Comte.

—— 323. dans l'onbli : *lisez* dans l'oubli.

TABLE GÉNÉRALE

Des différentes Piéces renfermées dans les cinq Volumes.

Les chiffres indiquent la page. *Les lettres* A, B, C, D, E, indiquent les volumes.

A.

B.

C.

F.

G.

H.

I.

Jeu

M.

N.

O.

P.

T.

V.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIERES

contenues dans les cinq Volumes.

Les lettres A, B, C, D, E, *indiquent les volumes. Le chiffre arabe indique les pages, & le chiffre romain les pages de la Préface ou des Discours préliminaires.*

A.

B.

Bourselot.

D.

F.

H.

I. J.

K.

L.

M.

Palefroi,

Q.

R.

T.

Fin de la Table générale des Matieres.





